











CONTES

DE

LA FONTAINE.

---

TOME SECOND.



CONTES  
ET  
NOUVELLES EN VERS,  
PAR  
JEAN DE LA FONTAINE.

---

TOME SECOND.

---

ÉDITION STÉRÉOTYPE,  
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.

---



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES  
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

AN VIII. (1800.)



5266



92974

I



---

---

# PRÉFACE

## DE L'AUTEUR

6 U R

### LE SECOND TOME DE CES CONTES.

VOICI les derniers ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'auteur, et par conséquent la dernière occasion de justifier ses hardiesses et les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision, ni en général de ces sortes de négligences qu'il ne se pardonneroit pas à lui-même en un autre genre de poésie, mais qui sont inséparables, pour ainsi dire, de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de contes en de longs détours, en des récits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, et lui feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands sujets, et ne pas faire un poëme épique des aventures de Renaud d'Ast. Quand celui qui a rimé des nouvelles y auroit apporté tout le soin et l'exactitude qu'on lui demande, outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y est

moins nécessaire, et que cela contrevient aux préceptes de Quintilien, encore l'auteur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin : car, comme l'on sait, le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement, ni même en la régularité; il faut du piquant et de l'agréable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régulières qui ne touchent point, et dont personne n'est amoureux ! Nous ne voulons pas ôter aux modernes la louange qu'ils ont méritée. Le beau tour de vers, le beau langage, la justesse, les bonnes rimes, sont des perfections en un poëte : cependant, que l'on considère quelques unes de nos épigrammes où tout cela se rencontre, peut-être y trouvera-t-on beaucoup moins de sel, j'oserois dire encore bien moins de graces, qu'en celles de Marot et de Saint-Gelais, quoique les ouvrages de ces derniers soient presque tous pleins de ces mêmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'étoient pas des fautes en leur siècle, et que c'en sont de très grandes au nôtre. A cela nous répondons par un même raisonnement, et disons, comme nous avons déjà dit, que c'en seroit en effet dans un autre genre de poésie, mais que ce n'en sont point dans celui-ci. Feu monsieur de Voiture en est le garant. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractère de Marot; car notre auteur ne prétend

pas que la gloire lui en soit due, ni qu'il ait mérité non plus de grands applaudissemens du public pour avoir rimé quelques contes. Il s'est véritablement engagé dans une carrière toute nouvelle, et l'a fournie le mieux qu'il a pu, prenaut tantôt un chemin, tantôt l'autre, et marchant toujours plus assurément quand il a suivi la maniere de nos vieux poëtes, *quorum in hac re imitari negligentiam exoptat potius quam istorum diligentiam*. Mais, en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagés à l'examiner. Et possible n'a-ce pas été inutilement; car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'auteur se donne de tailler dans le bien d'autrui ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les nouvelles même les plus connues, ne s'en trouvant point d'inviolable pour lui. Il retranche, il amplifie, il change les incidents et les circonstances, quelquefois le principal événement et la suite; enfin ce n'est plus la même chose, c'est proprement une nouvelle nouvelle; et celui qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoître son propre ouvrage. *Non sic decet contaminari fabulas*, diront les critiques. Et comment ne le diroient-ils pas? ils ont bien fait le même reproche à Térence; mais Térence s'est moqué d'eux, et a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmi les sujets qu'il a tirés de Ménandre, comme

Sophocle et Euripide ont mêlé du leur parmi ceux qu'ils ont tirés des écrivains qui les précédoient, n'épargnant histoire ni fable où il s'agissoit de la bienséance et des regles du dramatique. Ce privilege cessera-t-il à l'égard des contes faits à plaisir ? et faudra-t-il avoir dorénavant plus de respect et plus de religion, s'il est permis d'ainsi dire, pour le mensonge, que les anciens n'en ont eu pour la vérité ? Jamais ce qu'on appelle un bon conte ne passe d'une main à l'autre sans recevoir quelque nouvel embellissement. D'où vient donc, nous pourra-t-on dire, qu'en beaucoup d'endroits l'auteur retranche au lieu d'enchérrir ? Nous en demeurons d'accord ; et il le fait pour éviter la longueur et l'obscurité, deux défauts intolérables dans ces matieres, le dernier sur-tout : car, si la clarté est recommandable en tous les ouvrages de l'esprit, on peut dire qu'elle est nécessaire dans les récits, où une chose la plupart du temps est la suite et la dépendance d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important ; en sorte que si le fil vient une fois à se rompre il est impossible au lecteur de le renouer. D'ailleurs, comme les narrations en vers sont très mal-aisées, il se faut charger de circonstances le moins qu'on peut ; par ce moyen vous vous soulagez vous-même, et vous soulagez aussi le lecteur, à qui l'on ne sauroit manquer d'apprêter des plaisirs sans peine. Que si l'auteur a changé quelques incidents et même quelques catastrophes, ce

qui préparoit cette catastrophe et la nécessité de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a cru que dans ces sortes de contes chacun devoit être content à la fin : cela plaît toujours au lecteur , à moins qu'on ne lui ait rendu les personnes trop odieuses. Mais il n'en faut point venir là , si l'on peut , ni faire rire et pleurer dans une même nouvelle. Cette bigarrure déplait à Horace sur toutes choses ; il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux grotesques , et que nous fassions un ouvrage moitié femme moitié poisson. Ce sont les raisons générales que l'auteur a eues. On en pourroit encore alléguer de particulières , et défendre chaque endroit ; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté et à l'indulgence des lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-ci. Nous les aurions mises un peu plus en jour et fait valoir davantage , si l'étendue des préfaces l'avoit permis.



# CONTES

DE

## LA FONTAINE.

---

### LES OIES DE FRERE PHILIPPE.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

**J**E dois trop au beau sexe, il me fait trop d'honneur  
De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.

Pourquoi non? c'est assez qu'il condamne en son cœur

Celles qui font quelque sottise.

Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,

Rire sous cape de ces tours,

Quelque aventure qu'il y trouve?

S'ils sont faux, ce sont vains discours;

S'ils sont vrais, il les désapprouve.

Iroit-il après tout s'alarmer sans raison

Pour un peu de plaisanterie?

Je craindrois bien plutôt que la cajolerie

Ne mit le feu dans la maison.

Chassez les soupirants, belles, souffrez mon livre;

Je réponds de vous corps pour corps.

Mais pourquoi les chasser? Ne sauroit-on bien vivre

Qu'on ne s'enferme avec les morts?

Le monde ne vous connoît gueres,

S'il croit que les faveurs sont chez vous familières:

Non pas que les heureux amants

Soient ni phénix ni corbeaux blancs ;  
Aussi ne soat-ce fourmilieres.

Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons.  
J'ai servi des beautés de toutes les façons :

Qu'ai-je gagné ? très peu de chose ;

Rien. Je m'aviserois sur le tard d'être cause

Que la moindre de vous commit le moindre mal !

Contons ; mais contons bien , c'est le point principal ,

C'est tout : à cela près , censeurs , je vous conseille

De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.

Censurez ; taut qu'il vous plaira ,

Méchants vers et phrases méchantes :

Mais pour bons tours , laissez-les là ,

Ce sont choses indifférentes ;

Je n'y vois rien de périlleux.

Les meres , les maris , me prendront aux cheveux

Pour dix ou douze contes bleus !

Voyez un peu la belle affaire !

Ce que je n'ai pas fait , mon livre iroit le faire !

Beau sexe , vous pouvez le lire en sûreté.

Mais je voudrois m'être acquitté

De cette grace par avance.

Que puis-je faire en récompense ?

Un conte où l'on va voir vos appas trioumpher :

Nulle précaution ne les put étouffer.

Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore

Dans l'esprit d'un garçon , si , dès ses jeunes ans ,

Outre l'éclat des cieus et les beautés des champs ,

Il eût vu les vôtres encore.

Aussi , dès qu'il les vit , il en scutit les coups.

Vous surpassâtes tout : il n'ent d'yeux que pour vous ;

Il laissa les palais : enfin votre personne

Lui parut avoir plus d'attraits

Que n'en auroient , à beaucoup près ,

Tous les joyaux de la couronne.

On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.



Là, son unique compagnie  
 Consistoit aux oiseaux ; leur aimable harmonie  
 Le désennuyoit quelquefois.  
 Tout son plaisir étoit cet innocent ramage ;  
 Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.  
 En une école si sauvage  
 Son pere l'amena dès ses plus tendres ans.  
 Il venoit de perdre sa mere ;  
 Et le pauvre garçon ne connut la lumiere  
 Qu'afin qu'il ignorât les gens.  
 Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,  
 Point d'autres que les habitants  
 De cette forêt, c'est-à-dire  
 Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire  
 Pour respirer sans plus et ne songer à rien.  
 Ce qui porta son pere à fuir tout entretien,  
 Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes ;  
 L'une, la haine des personnes ;  
 L'autre, la crainte ; et, depuis qu'à ses yeux.  
 Sa femme disparut, s'envolant dans les cieux,  
 Le monde lui fut odieux ;  
 Las d'y gémir et de s'y plaindre,  
 Et par-tout des plaintes ouïr,  
 Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,  
 Et le reste des femmes craindre.  
 Il voulut être hermite, et destina son fils  
 A ce même genre de vie.  
 Ses biens aux pauvres départis,  
 Il s'en va seul, sans compagnie  
 Que celle de ce fils, qu'il portoit dans ses bras :  
 Au fond d'une forêt il arrête ses pas.  
 ( Cet homme s'appeloit Philippe, dût l'histoire. )  
 Là, par un saint motif, et non par humeur noire,  
 Notre hermite nouveau cache avec très grand soin  
 Cent choses à l'enfant ; ne lui dit près ni loin  
 Qu'il fût au monde aucune femme,

Aucuns desirs , aucun amour ;  
 Au progrès de ses ans réglant en ce séjour  
 La nourriture de son ame.  
 A cinq , il lui nomma des fleurs , des animaux ;  
 L'entretint de petits oiseaux ;  
 Et , parmi ce discours aux enfans agréable ,  
 Mêla des menaces du diable ,  
 Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon.  
 La crainte est aux enfans la première leçon.  
 Les dix ans expirés , matière plus profonde  
 Se mit sur le tapis ; un peu de l'autre monde  
 Au jeune enfant fut révélé ,  
 Et de la femme point parlé.  
 Vers quinze ans , lui fut enseigné ,  
 Tout autant que l'on put , l'auteur de la nature ,  
 Et rien touchant la créature.  
 Ce propos n'est alors déjà plus de saison  
 Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ;  
 Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.  
 Quand ce fils eut vingt ans , son père trouva bon  
 De le mener à la ville prochaine.  
 Le vieillard , tout cassé , ne pouvoit plus qu'à peine  
 Aller quérir son vivre : et , lui mort , après tout ,  
 Que feroit ce cher fils ? comment venir à bout  
 De subsister sans connoître personne ?  
 Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.  
 Il savoit bien que le garçon  
 N'auroit de lui pour héritage  
 Qu'une besace et qu'un bâton :  
 C'étoit un étrange partage.  
 Le père à tout cela songeoit sur ses vieux ans.  
 Au reste , il étoit peu de gens  
 Qui ne lui donnassent la niche.  
 Frère Philippe eût été riche  
 S'il eût voulu. Tous les petits enfans  
 Le connoissoient , et , du haut de leur tête

Ils crioient : *Apprétez la quête !*  
*Voilà frère Philippe !* Enfin dans la cité  
 Frère Philippe souhaité  
 Avoit force dévots, de dévotes pas une ;  
 Car il n'en vouloit point avoir.  
 Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,  
 Le pauvre homme le mene voir  
 Les gens de bien, et tente la fortune.  
 Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.  
 Voilà nos hermites partis ;  
 Ils vont à la cité superbe, bien bâtie,  
 Et de tous objets assortie :  
 Le prince y faisoit son séjour.  
 Le jeune homme, tombé des nues,  
 Demandoit : Qu'est-ce là ?... Ce sont des gens de cour...  
 Et là ?... Ce sont palais... Ici ?... Ce sont statues...  
 Il considéroit tout, quand de jeunes beautés  
 Aux yeux vifs, aux traits enchautés,  
 Passerent devant lui. Dès lors nulle autre chose  
 Ne put ses regards attirer.  
 Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer.  
 Voici bien pis, et bien une autre cause  
 D'étonnement.  
 Ravi comme en extase à cet objet charmant,  
 Qu'est-ce là, dit-il à son pere,  
 Qui porte un si gentil habit ?  
 Comment l'appelle-t-on ? Ce discours ne plut guere  
 Au bon vieillard, qui répondit :  
 C'est un oiseau qui s'appelle oie.  
 O l'agréable oiseau ! dit le fils plein de joie.  
 Oie, hélas ! chante un peu, que j'entende ta voix !  
 Ne pourroit-on point te connaître ?  
 Mon pere, je vous prie, et mille et mille fois,  
 Menons-en une en notre bois,  
 J'aurai soin de la faire paître.

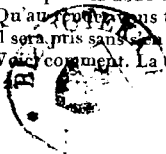
---

## RICHARD MINUTOLO.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

C'EST de tout temps qu'à Naples on a vu  
 Régner l'amour et la galanterie.  
 De beaux objets cet état est pourvu  
 Mieux que pas un qui soit en Italie.  
 Femmes y sont qui font venir l'envie  
 D'être amoureux quand on ne voudroit pas.  
 Une sur-tout ayant beaucoup d'appas  
 Eut pour amant un jeune gentilhomme  
 Qu'on appeloit Richard Minutolo.  
 Il n'étoit lors de Paris jusqu'à Rome  
 Galand qui sût si bien le numéro.  
 Force lui fut ; d'autant que cette belle  
 ( Dont sous le nom de madame Catelle  
 Il est parlé dans le Décaméron )  
 Fut un long temps si dure et si rebelle ,  
 Que Minutol n'en sut tirer raison.  
 Que fait-il donc ? Comme il voit que son zele  
 Ne produit rien , il feint d'être guéri ;  
 Il ne va plus chez madame Catelle ;  
 Il se déclare amant d'une autre belle ;  
 Il fait semblant d'en être favori.  
 Catelle en rit ; pas grain de jalousie :  
 Sa concurrente étoit sa bonne amie.  
 Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis ,  
 Minutolo , pour lors de la partie ,  
 Comme en passant mit dessus le tapis  
 Certains propos de certaines coquettes ,  
 Certain mari , certaines amourettes ,

Qu'il controuva sans personne nommer ;  
 Et fit si bien que madame Catelle  
 De son époux commence à s'alarmer,  
 Entre en soupçon, prend le morceau pour elle :  
 Tant en fut dit que la pauvre femelle,  
 Ne pouvant plus durer en tel tourment,  
 Voulut savoir de son défunt amant,  
 Qu'elle tira dedans une ruelle ;  
 De quelles gens il entendoit parler,  
 Qui, quoi, comment, et ce qu'il vouloit dire.  
 Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire  
 Sur mon esprit pour vous dissimuler.  
 Votre mari voit madame Simonne ;  
 Vous connoissez la galande que c'est :  
 Je ne le dis pour offenser personne ;  
 Mais il y va tant de votre intérêt,  
 Que je n'ai pu me taire davantage.  
 Si je vivois dessous votre servage  
 Comme autrefois, je me garderois bien  
 De vous tenir un semblable langage,  
 Qui de ma part ne seroit bon à rien.  
 De ses amants toujours on se méfie.  
 Vous penseriez que par supercherie  
 Je vous dirois du mal de votre époux ;  
 Mais, grace à Dieu, je ne veux rien de vous :  
 Ce qui me ment n'est du tout que bon zele.  
 Depuis un jour j'ai certaine nouvelle  
 Que votre époux, chez Janot le baigneur,  
 Doit se trouver avecque sa donzelle.  
 Comme Janot n'est pas fort grand seigneur,  
 Pour cent ducats vous lui ferez tout dire ;  
 Pour cent ducats il fera tout aussi.  
 Vous pouvez donc tellement vous conduire,  
 Qu'au lieu de vous trouvant votre mari,  
 Il sera pris sans s'en pouvoir dédire.  
 Voici comment. La dame a su



Qu'en une chambre où tout sera fermé  
 L'on les mettra ; soit craignant qu'on n'ait vne  
 Sur le baigneur ; soit que , sentant son cas ,  
 Simonne encor n'ait toute honte bue.  
 Prenez sa place , et ne marchandez pas :  
 Gagnez Janot ; donnez-lui cent ducats ;  
 Il vous mettra dedans la chambre noire ,  
 Non pour jeûner , comme vous pouvez croire ;  
 Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.  
 Ne parlez point ; vous gâteriez l'histoire ;  
 Et vous verrez comme tout en ira.  
 L'expédient plut très fort à Catelle.  
 De grand dépit Richard elle interrompt.  
 Je vous entends , c'est assez , lui dit-elle ,  
 Laissez-moi faire ; et le drôle et sa belle  
 Verront beau jeu , si la corde ne rompt.  
 Pense-t-il donc que je sois quelque buse ?  
 Lors pour sortir elle prend une excuse ,  
 Et tout d'un pas s'en va trouver Janot ,  
 A qui Richard avoit donné le mot.  
 L'argent fait tout : si l'on en prend en France  
 Pour obliger en de semblables cas ,  
 On peut juger avec grande apparence  
 Qu'en Italie on n'en refuse pas.  
 Pour tout carquois , d'un<sup>e</sup> large escarcelle  
 En ce pays le dieu d'amour se sert.  
 Janot en prend de Richard , de Catelle ,  
 Il en eût pris du grand diable d'enfer.  
 Pour abrégér , la chose s'exécute  
 Comme Richard s'étoit imaginé.  
 Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute  
 Avec Janot , qui fit le réservé ;  
 Mais , en voyant bel argent bien compté ,  
 Il promet plus que l'on ne lui demande.  
 Le temps venu d'aller au rendez vous ,  
 Minutolo s'y rend seul de sa haude ;

Entre en la chambre , et n'y trouve aucuns trous  
Par où le jour puisse nuire à sa flamme.  
Guere n'attend : il tarδοit à la dame  
D'y rencontrer son pertide d'époux ,  
Bien préparée à lui chanter sa gamme.  
Pas n'y manqua , l'on peut s'en assurer.  
Dans le lieu dit Janot la fit entrer.  
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher ,  
Point de mari , point de dame Simonne ,  
Mais au lieu d'eux Minutol en personne ,  
Qui sans parler se mit à l'embrasser.  
Quant au surplus , je le laisse à penser :  
Chacun s'en doute assez sans qu'on le die.  
De grand plaisir notre amant s'extasie.  
Que si le jeu plut beaucoup à Richard ,  
Catelle aussi , toute rancune à part ,  
Le laissa faire , et ne voulut mot dire.  
Il en profite , et se garde de rire ;  
Mais toutefois ce n'est pas sans effort.  
De figurer le plaisir qu'a le sire ,  
Il me faudroit un esprit bien plus fort :  
Premièrement il jouit de sa belle ;  
En second lieu il trompe une cruelle ,  
Et croit gagner les pardons en cela.  
Mais à la fin Catelle s'emporta.  
C'est trop souffrir , traître ? ce lui dit-elle ;  
Je ne suis pas celle que tu prétends.  
Laisse-moi là , sinon à belles dents  
Je te déchire et te saute à la vue.  
C'est donc cela que tu te tiens en mue ,  
Fais le malade , et te plains tous les jours ,  
Te réservant sans doute à tes amours ?  
Parle , méchant , dis-moi , suis-je pourvue  
De moins d'appas , ai-je moins d'agrément ,  
Moins de beauté , que ta dame Simonne ?  
Le rare oiseau ! ho ! la belle fripponne !

T'aimois-je moins ? Je te hais à présent ;  
 Et plût à Dieu que je t'eusse vu pendre !  
 Pendant cela Richard pour l'appaiser  
 La caressoit , tâchoit de la baiser ;  
 Mais il ne put , elle s'en sut defendre.  
 Laisse-moi là ! se mit-elle à crier ;  
 Comme un enfant penses-tu me traiter ?  
 N'approche point , je ne suis plus ta femme ;  
 Rends-moi mon bien ; va-t'en trouver ta dame ;  
 Va , déloyal , va-t'en , je te le dis !  
 Je suis bien sottte et bien de mon pays  
 De te garder la foi de mariage !  
 A quoi tient-il que , pour te rendre sage ,  
 Tout sur-le-champ je n'envoye quérir  
 Minutolo , qui m'a si fort chérie ?  
 Je le devrois afin de te punir ;  
 Et , sur ma foi , j'en ai presque l'envie.  
 A ce propos le galaud éclata.  
 Tu ris , dit-elle : ô dieux ! quelle insolence !  
 Rougira-t-il ? Voyons sa contenance.  
 Lors de ses bras la belle s'échappa ,  
 D'une fenêtrre à tâtons approcha ,  
 L'ouvrit de force , et fut bien étonnée  
 Quand elle vit Minutol son amant.  
 Elle tomba plus d'à demi pâmée.  
 Ah ! qui t'eût cru , dit-elle , si méchant !  
 Que dira-t-on ? me voilà diffamée !  
 Qui le saura ? dit Richard à l'instant :  
 Janot est sûr , j'en réponds sur ma vie.  
 Excusez donc si je vous ai trahie ;  
 Ne me sachez mauvais gré d'un tel tour :  
 Adresse , force , et ruse , et tromperie ,  
 Tout est permis en matiere d'amour.  
 J'étois réduit avant ce stratagème  
 A vous servir sans plus pour vos beaux yeux :  
 Ai-je failli de me payer moi-même ?



L'eussiez-vous fait? Non, sans doute; et les dieux  
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.  
Je suis content : vous n'êtes point coupable :  
Est-ce de quoi paroître inconsolable?  
Pourquoi gémir? J'en connois, Dieu merci,  
Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi.  
Tout ce discours n'appaisa point Catelle ;  
Elle se mit à pleurer tendrement.  
En cét état elle parut si belle ;  
Que Minutol, de nouveau s'enflammant ,  
Lui prit la main. Laisse-moi, lui dit-elle ;  
Contente-toi : veux-tu donc que j'appelle  
Tous les voisins, tous les gens de Janot?  
Ne faites point, dit-il, cette folie ;  
Votre plus court est de ne dire mot ;  
Pour de l'argent, et non par tromperie,  
(Comme le monde est à présent bâti,)  
L'on vous croiroit venue en ce lieu-ci.  
Que si d'ailleurs cette supercherie  
Alloit jamais jusqu'à votre mari,  
Quel déplaisir! songez-y, je vous prie :  
En des combats n'engagez point sa vie ;  
Je suis du moins aussi mauvais que lui.  
A ces raisons enfin Catelle cede.  
La chose étant, poursuit-il, sans remede,  
Le mieux sera que vous vous consoliez.  
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez...  
Mais bannissons bien loin toute espérance :  
Jamais mon zele et ma persévérance  
N'ont eu de vous que mauvais traitement...  
Si vous vouliez, vous feriez aisément  
Que le plaisir de cette jouissance  
Ne seroit pas, comme il est, imparfait :  
Que reste-t-il? le plus fort en est fait.  
Tant bien sut dire et prêcher, que la dame  
Séchant ses yeux, rassérénant son ame ,

Plus doux que miel à la fin l'écoula.  
D'une faveur en une autre il passa,  
Eut un souris, puis après autre chose,  
Puis un baiser, puis autre chose encor;  
Tant que la belle, après un peu d'effort,  
Vient à son point, et le drôle en dispose.  
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été:  
Car quand l'amour d'un et d'autre côté  
Veut s'entremettre, et prend part à l'affaire  
Tout va bien mieux, comme m'ont assuré  
Ceux que l'on tient savants en ce mystère.  
Ainsi Richard jouit de ses amours,  
Vécut content, et fit force bons tours,  
Dont celui-ci peut passer à la montre.  
Pas ne voudrois en faire un plus rusé:  
Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre  
D'un pareil cas je me fusse avisé!

---

## LES CORDELIERS DE CATALOGNE.

NOUVELLE TIRÉE DES CENT NOUVELLES NOUVELLES.

**J**E VEUX vous conter la besogne  
 Des cordeliers de Catalogne :  
 Besogne où ces peres en Dieu  
 Témoignèrent en certain lieu  
 Une charité si fervente ,  
 Que mainte femme en fut contente ,  
 Et crut y gagner paradis.  
 Telles gens par leurs bons avis ,  
 Mettent à bien les jeunes ames ,  
 Tirent à soi filles et femmes ,  
 Se savent emparer du cœur ,  
 Et dans la vigne du Seigneur  
 Travaillent ainsi qu'on peut croire  
 Et qu'on verra par cette histoire.

Au temps que le sexe vivoit  
 Dans l'ignorance , et ne savoit  
 Gloser encor sur l'évangile ,  
 ( Temps à cotèr fort difficile )  
 Un essaim de freres mineurs ,  
 Pleins d'appétit et beaux dinèurs ,  
 S'alla jeter dans une ville  
 En jennes beautés très fertile.  
 Pour des galands , peu s'en trouvoit ;  
 De vieux maris , il en pleuvoit ,  
 A l'abord une confrérie

Par les bons peres fut bâtie.  
 Femme n'étoit qui n'y courût,  
 Qui ne s'en mît, et qui ne crût  
 Par ce moyen être sauvée :  
 Puis, quand leur foi fut éprouvée,  
 On vint au véritable point.  
 Frere André ne marchanda point,  
 Et leur fit ce beau petit prêche :  
 Si quelque chose vous empêche  
 D'aller tout droit en paradis,  
 C'est d'épargner pour vos maris .  
 Un bien dont ils n'ont plus que faire  
 Quand ils ont pris leur nécessaire,  
 Sans que jamais il vous ait plu  
 Nous faire part du superflu.  
 Vous me direz que notre usage  
 Répugne aux dons du mariage :  
 Nous l'avouons ; et, Dieu merci,  
 Nous n'aurions que voir en ceci,  
 Sans le soin de vos consciences.  
 La plus grieve des offenses  
 C'est d'être ingrate ; Dieu l'a dit :  
 Pour cela Satan fut maudit.  
 Prenez-y garde ; et de vos restes  
 Rendez grace aux bontés célestes,  
 Nous laissant dixmer sur un bien  
 Qui ne vous coûte presque rien.  
 C'est un droit, ô troupe fidele,  
 Qui vous témoigne notre zele ;  
 Droit authentique et bien signé,  
 Que les papes nous ont donné ;  
 Droit enfin, et non pas aumône :  
 Toute femme doit en personne  
 S'en acquitter trois fois le mois  
 Vers les enfants de saint François.  
 Cela foadé sur l'écriture :

Car il n'est bien dans la nature  
( Je le répète , écoutez-moi , )  
Qui ne subisse cette loi  
De reconnoissance et d'hommage :  
Or les œuvres de mariage  
Etant un bien , comme savez ,  
Ou savoir chacune devez ,  
Il est clair que dixme en est due.  
Cette dixme sera reçue  
Selon notre petit pouvoir :  
Quelque peine qu'il faille avoir ,  
Nous la prendrons en patience :  
N'en faites point de conscience ;  
Nous sommes gens qui n'avons pas  
Toutes nos aises ici-bas.  
Au reste , il est bon qu'on vous dise  
Qu'entre la chair et la chemise .  
Il faut cacher le bien qu'on fait :  
Tout ceci doit être secret  
Pour vos maris et pour tout autre.  
Voici trois beaux mots de l'apôtre  
Qui font à notre intention ;  
Foi , charité , discrétion.  
Frere André , par cette éloquence ,  
Satisfit fort son audience ,  
Et passa pour un Salomon :  
Peu dormirent à son sermon.  
Chaque femme , ce dit l'histoire ,  
Garda très bien dans sa mémoire ,  
Et mieux encor dedans son cœur ,  
Le discours du prédicateur.  
Ce n'est pas tout ; il s'exécute :  
Chacune accourt ; grande dispute  
A qui la première paîra :  
Mainte bourgeoise murmura  
Qu'au lendemain on l'eût remise.

Et notre mere sainte église ,  
 Ne sachant coïnme renvoyer  
 Cet escadron prêt à payer ,  
 Fut contrainte enfin de leur dire :  
 De par Dieu , souffrez qu'on respire ;  
 C'en est assez pour le présent :  
 On ne peut faire qu'en faisant.  
 Réglez votre temps sur le nôtre ;  
 Aujourd'hui l'une , et demain l'autre :  
 Tout avec ordre ; et , croyez-nous ,  
 On en va mieux quand on va doux.  
 Le sexe suit cette sentence :  
 Jamais de bruit pour la quittance ;  
 Trop bien quelque collation ,  
 Et le tout par dévotion.  
 Puis de trinquer à la commere.  
 Je laisse à penser quelle chere  
 Faisoit alors frere Frapart.  
 Tel d'entre eux avoit pour sa part  
 Dix jeunes femmes bien payantes ,  
 Frisques , gaillardes , attrayantes ;  
 Tel aux douze et quinze passoit ;  
 Frere Roc à vingt se chaussoit.  
 Tant et si bien que les donzelles .  
 Pour se montrer plus ponctuelles ,  
 Payoient deux fois assez souvent :  
 Dont il avint que le couvent ,  
 Las enfin d'un tel ordinaire ,  
 Après avoir à cette affaire  
 Vaqué cinq ou six mois entiers ,  
 Eût fait crédit bien volontiers :  
 Mais les donzelles , scrupuleuses ,  
 De s'acquitter étoient soigneuses ,  
 Croyant faillir en retenant  
 Un bien à l'ordre appartenant.  
 Point de dixmes accumulées.

Il s'en trouva de si zélées ,  
Que par avance elles payoient.  
Les beaux peres n'expédioient  
Que les fringantes et les belles ,  
Enjoignant aux sempiternelles  
De porter en bas leur tribut ;  
Car dans ces dixmes de rebut  
Les lais trouvoient encore à frire.  
Bref , à peine il se pourroit dire  
Avec combien de charité  
Le tout étoit exécuté.  
Il avint qu'une de la bande ,  
Qui vouloit porter son offrande ,  
Un beau soir , en chemin faisant ,  
Et son mari la conduisant ,  
Lui dit : Mon dieu ! j'ai quelque affaire  
Là-dedans avec certain frere ;  
Ce sera fait dans un moment.  
L'époux répondit brusquement :  
Quoi ? quelle affaire ? êtes-vous folle ?  
Il est minuit , sur ma parole :  
Demain vous direz vos péchés ;  
Tous les bous peres sont couchés.  
Cela n'importe , dit la femme.  
Hé , par Dieu , si ! dit-il , madame ,  
Je tiens qu'il importe beaucoup :  
Vous ne bougerez pour ce coup.  
Qu'avez-vous fait ? et quelle offense  
Presse ainsi votre conscience ?  
Demain matin , j'en suis d'accord.  
Ah ! monsieur , vous me faites tort ,  
Reprit-elle ; ce qui me presse ,  
Ce n'est pas d'aller à confesse ,  
C'est de payer ; car , si j'attends ,  
Je ne le pourrai de long temps ;  
Le frere aura d'autres affaires.

Quoi payer?... La dixme aux bons peres...  
 Quelle dixme?... Savez-vous pas?...  
 Moi, je le sais!... C'est un grand cas  
 Que toujours femme aux moines donne...  
 Mais cette dixme, ou cette aumône,  
 La saurai-je point à la fin?...  
 Voyez, dit-elle, qu'il est fin!  
 N'entendez-vous pas ce langage?  
 C'est des œuvres de mariage.  
 Quelles œuvres? reprit l'époux.  
 Eh! là! monsieur, c'est ce que nous...  
 Mais j'anrois payé depuis l'heure;  
 Vous êtes cause qu'en demeure  
 Je me trouve présentement,  
 Et cela, je ne sais comment,  
 Car toujours je suis coutumiere  
 De payer toute la premiere.  
 L'époux, rempli d'étonnement,  
 Fut cent pensers en un moment;  
 Par tant d'endroits tourna sa femme  
 Qu'il apprit que mainte autre dame  
 Payoit la même pension!  
 Ce lui fut consolation.  
 Sachez, dit la pauvre innocente,  
 Que pas une n'en est exempte:  
 Votre sœur paie à frere Aubry;  
 La bailliie au pere Fabry;  
 Son altesse à frere Guillaume,  
 Un des beaux moines du royaume.  
 Moi, qui paie à frere Girard,  
 Je voulois lui porter ma part  
 Que de maux la langue nous cause!  
 Quand ce mari sut toute chose,  
 Il résolut premièrement  
 D'en avertir secrètement  
 Monseigneur, puis les gens de ville.



Mais comme il étoit difficile  
 De croire un tel cas dès l'abord,  
 Il voulut avoir le rapport  
 Du drôle à qui payoit sa femme.  
 Le lendemain devant la dame  
 Il fait venir frere Girard,  
 Lui porte à la gorge un poignard,  
 Lui fait conter tout le mystere.  
 Puis, ayant enfermé ce frere  
 A double clef, bien garrotté,  
 Et la dame d'autre côté,  
 Il va par-tout conter sa chance.  
 Au logis du prince il commence;  
 Puis il descend chez l'échevin;  
 Puis il fait sonner le tocsin.  
 Chacun opine à la vengeance.  
 L'un dit qu'il faut en diligence  
 Aller massacrer ces cagots;  
 L'autre dit qu'il faut de sagots  
 Les entourer dans leur repaire,  
 Et brûler gens et monastere;  
 Tel veut qu'ils soient à l'eau jetés,  
 Dedans leurs frocs empaquetés;  
 Tel invente un autre supplice,  
 Et chacun selon son caprice;  
 Bref tous conclurent à la mort;  
 L'avis du fen fut le plus fort.  
 On court au couvent tout-à-l'heure;  
 Mais, par respect de la demeure,  
 L'arrêt ailleurs s'exécuta:  
 Un bourgeois sa grange prêta.  
 La penaille ensemble enfermée,  
 Fut en peu d'heures consumée,  
 Les maris sautant à l'entour,  
 Et dansant au son du tambour.  
 Rien n'échappa de leur colere,

30 LES CORDELIERS DE CATALOGNE.

Ni moinillon , ni béat pere :  
Robes , manteaux , et capuchons ,  
Tout fut brûlé comme cochons ;  
Tous périrent dedans les flammes .  
Je ne sais ce qu'on fit des femmes :  
Pour le pauvre frere Girard ,  
Il avoit en son fait à part .

## LE BERCEAU.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

Non loin de Rome un hôtelier étoit,  
 Sur le chemin qui conduit à Florence,  
 Homme sans bruit, et qui ne se piquoit  
 De recevoir gens de grosse dépense :  
 Même chez lui rarement on gitoit.  
 Sa femme étoit encor de bonne affaire,  
 Et ne passoit de beaucoup les trente ans.  
 Quant au surplus, ils avoient deux enfans ;  
 Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.  
 Comme il arrive en allant et venant,  
 Pinucio, jeune homme de famille,  
 Jeta si bien les yeux sur cette fille,  
 Tant la trouva gracieuse et gentille,  
 D'esprit si doux et d'air tant attrayant,  
 Qu'il s'en piqua : très bien le lui sut dire ;  
 Muet n'étoit, elle sourde non plus ;  
 Dont il avint qu'il sauta par-dessus  
 Ces longs soupirs et tout ce vain martyre.  
 Se sentir pris, parler, être écouté,  
 Ce fut tout un ; car la difficulté  
 Ne gisoit pas à plaire à cette belle :  
 Pinuce étoit gentilhomme bien fait ;  
 Et jusque-là la fille n'avoit fait  
 Grand cas des gens de même étoffe qu'elle :  
 Non qu'elle crût pouvoir changer d'état ;  
 Mais elle avoit, nonobstant son jeune âge,  
 Le cœur trop haut, le goût trop délicat,  
 Pour s'en tenir aux amours de village.

Colette donc, (ainsi l'on l'appeloit,)
 En mariage à l'envi demandée ,
 Rejetoit l'un , de l'autre ne vouloit ,
 Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
 Longs pourparlers avecque son amant
 N'étoient p̄mis ; tout leur faisoit obstacle.
 Les rendez-vous et le soulagement
 Ne se pouvoient , à moins que d'un miracle.
 Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.
 Ne gênez point, je vous en donne avis ,
 Tant vos enfants, ô vous, peres et meres ;
 Tant vos moitiés, vous époux et maris :
 C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.
 Pinucio, certain soir qu'il faisoit
 Un temps fort brun, s'en vient en compagnie
 D'un sien ami dans cette hôtellerie
 Demander gîte. On lui dit qu'il venoit
 Un peu trop tard. Monsieur, ajouta l'hôte ,
 Vous savez bien comme on est à l'étroit
 Dans ce logis ; tout est plein jusqu'au toit :
 Mieux vous vaudroit passer outre, sans faute ;
 Ce gîte n'est pour gens de votre état.
 N'avez-vous point encor quelque grabat ,
 Reprit l'amant, quelque coin de réserve ?
 L'hôte repart : Il ne nous reste plus
 Que notre chambre, où deux lits sont tendus ;
 Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve
 Aux survenants ; l'autre, nous l'occupons.
 Si vous voulez coucher de compagnie ,
 Vous et monsieur, nous vous hébergerons.
 Pinuce dit : Volontiers : je vous prie
 Que l'on nous serve à manger au plutôt.
 Leur repas fait, on les conduit en haut.
 Pinucio, sur l'avis de Colette ,
 Marque de l'œil comme la chambre est faite :
 Chacun couché, pour la belle on mettoit

Un lit de camp ; celui de l'hôte étoit  
 Contre le mur , attendant de la porte ;  
 Et l'on avoit placé de même sorté,  
 Tout vis-à-vis , celui du survenant ;  
 Entre les deux , un berceau pour l'enfant ,  
 Et toutefois plus près du lit de l'hôte.  
 Cela fit faire une plaisante faute  
 A cet ami qu'avoit notre galant.  
 Sur le minuit , que l'hôte apparemment  
 Devoit dormir , l'hôtesse en faire autant ,  
 Piacio , qui n'attendoit que l'heure ,  
 Et qui comptoit les moments de la nuit ,  
 Son temps venu , ne fait longue demêure ,  
 Au lit de camp s'en va droit et sans bruit.  
 Pas ne trouva la pucelle endormie ,  
 J'en jurerois. Colette apprit un jeu  
 Qui , comme on sait , lasse plus qu'il n'eunuie.  
 Treve se fit ; mais elle dura peu :  
 Larcins d'amour ne veulent longue pause.  
 Tout à merveille alloit au lit de camp ,  
 Quand cet ami qu'avoit notre galand ,  
 Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose  
 Qu'honnêtement exprimer je ne puis ,  
 Voulat sortir , et ne put trouver l'huis  
 Sans enlever le berceau de sa place ,  
 L'enfant avec , qu'il mit près de leur lit ;  
 Le détourner auroit fait trop de bruit.  
 Lui revenu , près de l'enfant il passe ,  
 Sans qu'il daignât le remettre en son dieu ;  
 Puis se recouche , et quand il plut à Dieu  
 Se rendormit. Après un pen d'espace ,  
 Dans le logis je ne sais quoi tomba .  
 Le bruit fut grand ; l'hôtesse s'éveilla ;  
 Puis alla voir ce que ce pouvoit être.  
 A son retour le bercean la trompa.  
 Ne le trouvant joignant le lit du maître ,

Saint-Jean ! dit-elle en soi-même aussitôt ,  
 J'ai pensé faire une étrange bétise :  
 Près de ces gens je me suis , peu s'en faut ,  
 Remise au lit en chemise ainsi nue :  
 C'étoit pour faire un bon charivari.  
 Dieu soit loué que ce berceau me montre  
 Que c'est ici qu'est couché mon mari !  
 Disant ces mots , auprès de cet ami  
 Elle se met. Fol ne fut , n'étourdi ,  
 Le compagnon dedans un tel rencontre ,  
 La mit en œuvre , et sans témoigner rien  
 Il fit l'époux ; mais il le fit trop bien.  
 Trop bien ! je faux : et c'est tout le contraire ;  
 Il le fit mal ; car qui le veut bien faire  
 Doit en besogne aller plus doucement.  
 Aussi l'hôtesse eut quelque étonnement.  
 Qu'a mon mari , dit-elle , et quelle joie  
 Le fait agir en homme de vingt ans ?  
 Prenons ceci , puisque Dieu nous l'envoie ;  
 Nous n'aurons pas toujours tel passe-temps.  
 Elle n'eut dit ces mots entre ses dents ,  
 Que le galand recommence la fête.  
 La dame étoit de bonne emplette eucor ;  
 J'en ai , je crois , dit un mot dans l'abord :  
 Chemin faisant , c'étoit fortune honnête.  
 Pendant cela , Colette , appréhendant  
 D'être surprise avecque son amant ,  
 Le renvoya , le jour venant à poindre.  
 Pinucio , voulant aller rejoindre  
 Son compagnon , tomba tout de nouveau  
 Dans cette erreur que causoit le berceau ;  
 Et pour son lit il prit le lit de l'hôte.  
 Il n'y fut pas qu'en abaissant sa voix ,  
 (Gens trop heureux font toujours quelque faute,)  
 Ami , dit-il , pour beaucoup je voudrois  
 Te pouvoir dire à quel point va ma joie.

Je te plains fort que le ciel ne t'envoie  
Tout maintenant même bonheur qu'à moi.  
Ma foi ! Colette est un morceau de roi.  
Si tu savois ce que vaut cette fille !  
J'en ai bien vu ; mais de telle , entre nous ,  
Il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux ,  
Le corps mieux fait , la taille plus gentille ;  
Et des tetons ! je ne te dis pas tout.  
Quoi qu'il en soit , avant que d'être au bout  
Gaillardement six postes se sont faites :  
Six de bon compte , et ce ne sont sornettes.  
D'un tel propos l'hôte tout étourdi  
D'un ton confus gronda quelques paroles.  
L'hôtesse dit tout bas à cet ami ,  
Qu'elle prenoit toujours pour son mari :  
Ne reçois plus chez toi ces têtes folles ;  
N'entends-tu point comme ils sont en débat ?  
En son séant l'hôte sur son grabat ●  
S'étant levé , commence à faire éclat.  
Comment ! dit-il d'un ton plein de colere ,  
Vous veniez donc ici pour cette affaire !  
Vous l'entendez ! et je vous sais bon gré  
De vous moquer encor comme vous faites !  
Prétendez-vous , beau monsieur que vous êtes ,  
En demeurer quitte à si bon marché ?  
Quoi ! ne tient-il qu'à honnir des familles !  
Pour vos ébats nous nourrirons nos filles !  
J'en suis d'avis ! Sortez de ma maison :  
Je jure Dieu que j'en aurai raison.  
Et toi , coquine , il faut que je te tue.  
A ce discours proféré brusquement ,  
Pinucio , plus froid qu'une statue ,  
Resta sans pouls , sans voix , sans mouvement.  
Chacun se tut l'espace d'un moment.  
Colette entra dans des peurs nonpareilles.  
L'hôtesse , ayant reconnu son erreur ,

Tint quelque temps le loup par les oreilles.  
Le seul ami se souvint par bonheur  
De ce berceau, principe de la chose.  
Adressant donc à Pinuce sa voix :  
T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois ?  
T'ai-je averti que le vin seroit cause  
De ton malheur ? tu sais que, quand tu bois,  
Toute la nuit tu cours, tu te démenes,  
Et vas contant mille chimères vaines  
Que tu te mets dans l'esprit en dormant.  
Reviens au lit. Pinuce, au même instant,  
Fait le dormeur, poursuit le stratagème,  
Que le mari prit pour argent comptant.  
Il ne fut pas jusqu'à l'hôtesse même  
Qui n'y voulût aussi contribuer.  
Près de sa fille elle alla se placer ;  
Et dans ce poste elle se sentit forte.  
Par quel moyen, comment, de quelle sorte,  
S'écria-t-elle, auroit-il pu coucher  
Avec Colette, et la déshonorer ?  
Je n'ai bougé toute nuit d'auprès d'elle :  
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi.  
Pinucio nous l'alloit donner belle !  
L'hôte reprit : C'est assez ; je vous croi.  
On se leva, ce ne fut pas sans rire ;  
Car chacun d'eux en avoit sa raison.  
Tout fut secret ; et quiconque eut du bon  
Pardevers soi le garda sans rien dire.



## L'ORAISON DE SAINT JULIEN.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

**B**EAUCOUP de gens ont une ferme foi  
 Pour les brevets, oraisons, et paroles :  
 Je me ris d'eux ; et je tiens, quant à moi,  
 Que tous tels sorts sont recettes frivoles :  
 Frivoles sont ; c'est sans difficulté.  
 Bien est-il vrai qu'auprès d'une beauté  
 Paroles out des vertus n'ompareilles ;  
 Paroles font en amour des merveilles :  
 Tout cœur se laisse à ce charme amollir.  
 De tels brevets je veux bien me servir ;  
 Des autres, non. Voici pourtant un conte  
 Où l'oraison de monsieur saint Julien  
 A Renaud d'Ast produisit un grand bien.  
 S'il na l'eût dite, il eût trouvé mécompte  
 A son argent, et mal passé la nuit.  
 Il s'en alloit devers Château-Guillaume,  
 Quand trois quidams, (bonnes gens, et sans bruit,  
 Ce lui sembloit, tels qu'en tout un royaume  
 Il n'auroit cru trois aussi gens de bien ;)  
 Quand d'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien,  
 Ces trois quidams, tout pleins de courtoisie,  
 Après l'abord, et l'ayant salué  
 Fort humblement, Si notre compagnie,  
 Lui dirent-ils, vous pouvoit être à gré,  
 Et qu'il vous plût achever cette traite  
 Avecque nous, ce nous seroit honneur.  
 En voyageant, plus la troupe est complete,  
 Mieux elle vaut : c'est toujours le meilleur.

Tant de brigands infestent la province,  
 Que l'on ne sait à quoi songe le prince  
 De le souffrir. Mais quoi ! les mal-vivants  
 Seront toujours. Renaud dit à ces gens  
 Que volontiers. Une lieue étant faite,  
 Eux discourant, pour tromper le chemin,  
 De chose et d'autre, ils tomberent enfin  
 Sur ce qu'on dit de la vertu secrete  
 De certains mots, caracteres, brevets,  
 Dont les aucuns ont de très bons effets ;  
 Comme de faire aux insectes la guerre,  
 Charmer les loups, conjurer le tonnerre,  
 Ainsi du reste ; où sans pact ni demi  
 (De quoi l'on soit pour le moins averti)  
 L'on se guérit ; l'on guérit sa monture,  
 Soit du farcin, soit de la mémarchure ;  
 L'on fait souvent ce qu'un bon médecin  
 Ne sauroit faire avec tout son latin.  
 Ces survenants de mainte expérience  
 Se vantoient tous ; et Renaud en silence  
 Les écoutoit. Mais vous, ce lui dit-on,  
 Savez-vous point aussi quelque oraison ?  
 De tels secrets, dit-il, je ne me pique,  
 Comme homme simple et qui vis à l'antique.  
 Bien vous dirai qu'en allant par chemin  
 J'ai certains mots que je dis au matin  
 Dessous le nom d'oraison ou d'antienne  
 De saint Julien, afin qu'il ne m'avieune  
 De mal giter ; et j'ai même éprouvé  
 Qu'en y manquant cela m'est arrivé.  
 J'y manque peu : c'est un mal que j'évite  
 Par-dessus tous, et que je crains autant.  
 Et ce matin, monsieur, l'avez-vous dite ?  
 Lui repartit l'un des trois en riant.  
 Oui, dit Renand. Or bien, répliqua l'autre,  
 Gageons un peu quel sera le meilleur,

Pour cejour d'hui, de mon gîte ou du vôtre.  
 Il faisoit lors un froid plein de rigueur ;  
 La nuit de plus étoit fort approchante ,  
 Et la couchée encore assez distante .

Renaud reprit : Peut-être ainsi que moi  
 Vous servez-vous de ces mots en voyage ?  
 Point, lui dit l'autre ; et vous jure ma foi  
 Qu'invoquer saints n'est pas trop mon usage :  
 Mais si je perds , je le pratiquerai .

En ce cas-là volontiers gagerai ,  
 Reprit Renaud , et j'y mettrois ma vie ,  
 Pourvu qu'alliez en quelque hôtellerie ;  
 Car je n'ai là nulle maison d'ami .  
 Nous mettrons donc cette clause au pari ,  
 Poursuivit-il , si l'avez agréable :

C'est la raison. L'autre lui répondit :  
 J'en suis d'accord ; et gage votre habit ,  
 Votre cheval , la bourse au préalable ;  
 Sûr de gagner , comme vous allez voir .

Renaud dès lors put bien s'appercevoir  
 Que son cheval avoit changé d'étable .  
 Mais quel remede ? En côtoyant un bois ,  
 Le parieur ayant changé de voix :

Cà, descendez, dit-il, mon gentilhomme ;  
 Votre oraison vous fera bon besoin ;  
 Château-Guillaume est encore un peu loin .

Fallut descendre. Ils lui prirent en somme  
 Chapeau, casaque, habit, bourse, et cheval,  
 Bottes aussi. Vous n'aurez tant de mal  
 D'aller à pied, lui dirent les perfidés.

Puis de chemin ( sans qu'ils prissent de guides )  
 Changeant tous trois, ils furent aussitôt  
 Perdus de vue ; et le pauvre Renaud ,  
 En caleçons, en chausses, en chemise,  
 Mouillé, fangeux, ayant au nez la bise,  
 Va tout dolent, et craint avec raison

Qu'il n'ait, ce coup, malgré son oraison,  
 Très mauvais gîte, hormis qu'en sa valise  
 Il espéroit; car il est à noter  
 Qu'un sien valet, contraint de s'arrêter  
 Pour faire mettre un fer à sa monture,  
 Devoit le joindre. Or il ne le fit pas,  
 Et ce fut là le pis de l'aventure.  
 Le drôle, ayant vu de loin tout le cas,  
 ( Comme valets souvent ne valent gueres, )  
 Prend à côté, pourvoit à ses affaires,  
 Laisse son maître, à travers champs s'enfuit,  
 Donne des deux, gagne devant la nuit  
 Château-Guillaume, et dans l'hôtellerie  
 La plus fameuse, enfin la mieux fournie,  
 Attend Renaud près d'un foyer ardent,  
 Et fait tirer du meilleur cependant.  
 Son maître étoit jusqu'au cou dans les boues,  
 Pour en sortir avoit fort à tirer.  
 Il acheva de se désespérer  
 Lorsque la neige, en lui donnant aux joues,  
 Vint à flocons, et le vent qui fouettoit.  
 Au prix du mal que le pauvre homme avoit  
 Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.  
 Le sort se plaît à dispenser les choses  
 De la façon; c'est tout mal, ou tout bien :  
 Dans ses faveurs il n'a point de mesures;  
 Dans son courroux de même il n'omet rien  
 Pour nous mater : témoin les aventures  
 Qu'eut cette nuit Renaud, qui n'arriva  
 Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte.  
 Du pied du mur enfin il s'approcha.  
 Dire comment, je n'en sais pas la sorte.  
 Son bon destin, par un très grand hasard,  
 Lui fit trouver une petite avance  
 Qu'avoit un toit : et ce toit faisoit part  
 D'une maison voisine du rempart.

Renaud, ravi de ce peu d'alléance,  
 Se met dessous. Un bonheur, comme on dit,  
 Ne vient point seul. Quatre ou cinq brins de paille  
 Se rencontrant, Renaud les étendit.  
 Dieu soit loué ! dit-il, voilà mon lit.  
 Pendant cela le mauvais temps l'assaille  
 De toutes parts : il n'en peut presque plus.  
 Transi de froid, immobile, et perclus,  
 Au désespoir bientôt il s'abandonne,  
 Claque des dents, se plaint, tremble, et frissonne,  
 Si hautement que quelqu'un l'entendit.  
 Ce quelqu'un-là, c'étoit une servante ;  
 Et sa maîtresse, une veuve galante,  
 Qui demouroit au logis que j'ai dit ;  
 Pleine d'appas, jeune, et de bonne grace.  
 Certain marquis, gouverneur de la place,  
 L'entretenoit : et, de peur d'être vu,  
 Troublé, distrait, enfin interrompu  
 Dans son commerce au logis de la dame,  
 Il se rendoit souvent chez cette femme  
 Par une porte aboutissante aux champs ;  
 Alloit, venoit, sans que ceux de la ville  
 En sussent rien, non pas même ses gens.  
 Je m'en étonne ; et tout plaisir tranquille  
 N'est d'ordinaire un plaisir de marquis :  
 Plus il est su, plus il leur semble exquis.  
 Or il avint que la même soirée  
 Où notre Job, sur la paille étendu,  
 Tenoit déjà sa fin tont assurée,  
 Monsieur étoit de madame attendu :  
 Le souper prêt, la chambre bien parée :  
 Bons restaurants, champignons et ragoûts ;  
 Bains et parfums ; matelas blancs et mous ;  
 Vins du coucher, toute l'artillerie  
 De Cupidon, non pas le langoureux,  
 Mais celui-là qui n'a fait en sa vie

Que de bons tours, le patron des heureux,  
 Des jouissants. Etant donc la donzelle  
 Prête à bien faire, avint que le marquis  
 Ne put venir. Elle en reçut l'avis  
 Par un sien page; et de cela la belle  
 Se consola; tel étoit leur marché.  
 Renaud y gagne; il ne fut écouté  
 Plus d'un moment, que pleine de bonté  
 Cette servante et confite en tendresse,  
 Par aventure, autant que sa maîtresse,  
 Dit à la veuve: Un pauvre souffreteux  
 Se plaint là-bas; le froid est rigoureux;  
 Il peut mourir. Vous plaît-il pas, madame,  
 Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert?  
 Oui, je le veux, répondit cette femme.  
 Ce galetas qui de rien ne nous sert  
 Lui viendra bien: dessus quelque couchette  
 Vous lui mettez un peu de paille nette;  
 Et là-dedans il faudra l'enfermer:  
 De nos reliefs vous le ferez souper  
 Auparavant, puis l'enverrez coucher.  
 Sans cet arrêt, c'étoit fait de la vie  
 Du bon Renaud. On ouvre; il remercie,  
 Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,  
 Conte son cas, reprend force et courage:  
 Il étoit grand, bien fait, beau personnage,  
 Ne sembloit même homme en amour nouveau,  
 Quoiqu'il fût jenne. Au reste, il avoit honte  
 De sa misere et de sa nudité;  
 L'Amour est nud, mais il n'est pas crotté.  
 Renaud dedans, la chambrière monte,  
 Et va conter le tout de point en point.  
 La dame dit: Regardez si j'ai point  
 Quelque habit d'homme encor dans mon armoire;  
 Car feu monsieur en doit avoir laissé.  
 Vous en avez, j'en ai bonne mémoire,

Dit la servante. Elle eut bientôt trouvé  
 Le vrai ballot. Pour plus d'honnêteté,  
 La dame ayant appris la qualité  
 De Renaud d'Ast, car il s'étoit nommé,  
 Dit qu'ou le mit au bain chauffé pour elle.  
 Cela fut fait ; il ne se fit prier.  
 On le parfume avant que l'habiller.  
 Il monte en haut, et fait à la donzelle  
 Son compliment, comme homme bien appris.  
 On sert enfin le souper du marquis.  
 Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme ;  
 Même un peu mieux, la chronique le dit :  
 On peut à moins gagner de l'appétit.  
 Quant à la veuve, elle ne fit en somme  
 Que regarder, témoignant son desir ;  
 Soit que déjà l'attente du plaisir  
 L'eût disposée, ou soit par sympathie,  
 Ou que la mine ou bien le procédé  
 De Renaud d'Ast eussent son cœur touché.  
 De tous côtés se trouvant assaillie,  
 Elle se rend aux semonces d'Amour.  
 Quand je ferai, disoit-elle, ce tour,  
 Qui l'ira dire ? il n'y va rien du vôtre,  
 Si le marquis est quelque peu trompé ;  
 Il le mérite, et doit l'avoir gagné.  
 Ou gagnera : car c'est un bon apôtre.  
 Homme pour homme, et péché pour péché,  
 Autant me vaut celui-ci que cet autre.  
 Renaud n'étoit si neuf qu'il ne vit bien  
 Que l'oraïson de monsieur saint Julien  
 Feroit effet, et qu'il auroit bon gîte.  
 Lui hors de table, on dessert au plus vite.  
 Les voilà seuls, et, pour le faire court,  
 En beau débit. La dame s'étoit mise  
 En un habit à donner de l'amour.  
 La négligence, à mon gré si requise,

Pour cette fois fut sa dame d'atour.  
 Point de clinquant, jupe simple et modeste,  
 Ajustement moins superbe que leste ;  
 Un mouchoir noir de deux grands doigts trop  
 court ;  
 Sous ce mouchoir ne sais quoi fait au tour :  
 Par-là Renaud s'imagina le reste,  
 Mot n'en dirai ; mais je n'omettrai point  
 Qu'elle étoit jeune, agreable, et touchante,  
 Blanche sur-tout, et de taille avenante ;  
 Trop ni trop peu de chair et d'embonpoint.  
 A cet objet qui n'eût eu l'ame émue ?  
 Qui n'eût aimé ? qui n'eût eu des desirs ?  
 Un philosophe, un marbre, une statue,  
 Auroient senti comme nous ces plaisirs.  
 Elle commence à parler la première,  
 Et fait si bien que Renaud s'enhardit.  
 Il ne savoit comme entrer en matiere ;  
 Mais pour l'aider la marchande lui dit :  
 Vous rappelez en moi la souvenance  
 D'un qui s'est vu mon unique souci ;  
 Plus je vous vois, plus je crois voir aussi  
 L'air et le port, les yeux, la remembrance  
 De mon époux ; que Dieu lui fasse paix !  
 Voilà sa bouche, et voilà tous ses traits.  
 Renaud reprit : Ce m'est beaucoup de gloire.  
 Mais vous, madame, à qui ressemblez-vous ?  
 A nul objet, et je n'ai point mémoire  
 D'en avoir vu qui m'ait semblé si doux.  
 Nulle beauté n'approche de la vôtre.  
 Or me voici d'un mal chu dans un autre :  
 Je transissois, je brûle maintenant.  
 Lequel vaut mieux ? La belle, l'arrêtant,  
 S'humilia pour être contredite :  
 C'est une adresse à mon sens non petite.  
 Renaud poursuit, louant par le menu



Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vu,  
Et qu'il verroit volontiers, si la belle  
Plus que de droit ne se montrait cruelle.  
Pour vous louer comme vous méritez,  
Ajouta-t-il, et marquer les beautés  
Dont j'ai la vue avec le cœur frappée,  
(Car près de vous l'un et l'autre s'ensuit,)  
Il faut un siècle, et je n'ai qu'une nuit,  
Qui pourroit être encor mieux occupée.  
Elle sourit; il n'en fallut pas plus.  
Renaud laissa les discours superflus :  
Le temps est cher en amour comme en guerre.  
Homme mortel ne s'est vu sur la terre  
De plus heureux; car nul point n'y manquoit.  
On résista tout autant qu'il falloit,  
Ni plus ni moins, ainsi que chaque belle  
Sait pratiquer, pucelle ou non pucelle.  
Au demeurant, je n'ai pas entrepris  
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle;  
Menu détail, baisers donnés et pris;  
La petite oie; enfin ce qu'on appelle  
En bon françois les préludes d'amour;  
Car l'un et l'autre y savoit plus d'un tour.  
Au souvenir de l'état misérable  
Où s'étoit vu le pauvre voyageur,  
On lui faisoit toujours quelque faveur :  
Voilà, disoit la veuve charitable,  
Pour le chemin, voici pour les brigands,  
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps :  
Tant que le tout pièce à pièce s'efface.  
Qui ne voudroit se racquitter ainsi ?  
Conclusion, que Renaud sur la place  
Obtint le don d'amoureuse merci.  
Les doux propos recommencent ensuite,  
Puis les baisers, et puis la noix confite,  
On se coucha. La dame ne voulant

Qu'il s'allât mettre au lit de sa servante,  
 Le mit au sien ; ce fut fait prudemment,  
 En femme sage, en personne galante.  
 Je n'ai pas su ce qu'étant dans le lit  
 Ils avoient fait ; mais comme avec l'habit  
 On met à part certain reste de honte,  
 Apparemment le meilleur de ce conte  
 Entre deux draps pour Renaud se passa.  
 Là, plus à plein il se récompensa  
 Du mal souffert, de la perte arrivée.  
 De quoi s'étant la veuve bien trouvée,  
 Il fut prié de la venir revoir ;  
 Mais en secret, car il falloit pourvoir  
 Au gouverneur. La belle, non contente  
 De ces faveurs, étala son argent.  
 Renaud n'en prit qu'une somme bastante  
 Pour regagner son logis promptement.  
 Il s'en va droit à cette hôtellerie  
 Où son valet étoit encore au lit.  
 Renaud le rosse, et puis charge d'habit,  
 Ayant trouvé sa valise garnie.  
 Pour le combler, son bon destin voulut  
 Qu'on attrapât les quidams ce jour même.  
 Incontinent chez le juge il courut.  
 Il faut user de diligence extrême  
 En pareil cas ; car le greffe tient bon,  
 Quand une fois il est saisi des choses :  
 C'est proprement la caverne au lion ;  
 Rien n'en revient : là les mains ne sont closes  
 Pour recevoir ; mais pour rendre, trop bien :  
 Fiu celui-là qui n'y laisse du sien.  
 Le procès fait, une belle potence  
 A trois côtés fut mise en plein marché ;  
 L'un des quidams harangua l'assistance  
 Au nom de tous, et le trio branché  
 Mourut contrit, et fort bien confessé.

Après cela, doutez de la puissance  
Des oraisons. Ces gens gais et joyeux  
Sont sur le point de partir leur chevance,  
Lorsqu'on les vient prier d'une autre danse.  
En contr'échange un pauvre malheureux  
S'en va périr selon toute apparence,  
Quand sous la main lui tombe une beauté  
Dont un prélat se seroit contenté.  
Il recouvrera son argent, son bagage,  
Et son cheval, et tout son équipage,  
Et, grace à Dieu et monsieur saint Julien,  
Fut une nuit qui ne lui coûta rien.

---

## LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

UN villageois ayant perdu son veau  
L'alla chercher dans la forêt prochaine.  
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,  
Pour mieux entendre, et pour voir dans la plaine.  
Vient une dame avec un jouvenceau.  
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche;  
Et le galand, qui sur l'herbe la couche,  
Crie, en voyant je ne sais quels appas :  
O dieux ! que vois-je ! et que ne vois-je pas !  
Sans dire quoi ; car c'étoit lettres closes.  
Lors le manant les arrêtant tout coi :  
Homme de bien, qui voyez tant de choses,  
Voyez-vous point mon veau ? dites-le moi

## L'ANNEAU D'HANS CARVEL.

CONTE TIRÉ DE RABELAIS.

**H**ANS Carvel prit sur ses vieux ans  
 femme jeune en toute maniere ;  
 Il prit aussi soucis cuisants :  
 Car l'un sans l'autre ne va guere.  
 Babeau ( c'est la jeune femelle ,  
 Fille du bailli Concordat , )  
 Fut de bon poil , ardente , et belle ,  
 Et propre à l'amoureux combat.  
 Carvel , craignant de sa nature  
 Le cocuage et les railleurs ,  
 Alléguoit à la créature  
 Et la légende et l'écriture ,  
 Et tous les livres les meilleurs ;  
 Blâmoit les visites secretes ;  
 Frondoit l'attirail des coquettes ;  
 Et contre un monde de recettes  
 Et de moyens de plaire aux yeux  
 Invectivoit tout de son mieux .  
 A tous ces discours la galande  
 Ne s'arrêtoit aucunement ,  
 Et de sermons n'étoit friande ,  
 A moins qu'ils fussent d'un amant .  
 Cela faisoit que le bon sire  
 Ne savoit tantôt plus qu'y dire ,  
 Eût voulu souvent être mort .  
 Il eut pourtant dans son martyre  
 Quelques moments de réconfort ;  
 L'histoire en est très véritable .

Une nuit qu'ayant tenu table ,  
Et bu force bon vin nouveau ,  
Carvel ronfloit près de Babeau ,  
Il lui fut avis que le diable  
Lui mettoit au doigt un anneau ;  
Qu'il lui disoit : Je sais la peine  
Qui te tourmente et qui te gêne ;  
Carvel , j'ai pitié de ton cas ;  
Tiens cette bague , et ne la lâches ;  
Car , tandis qu'au doigt tu l'auras ,  
Ce que tu crains point ne seras ,  
Point ne seras sans que le saches.  
Trop ne puis vous remercier ,  
Dit Carvel ; la faveur est grande :  
Monsieur Satan , Dieu vous le rende !  
Grand merci , monsieur l'aumônier !  
Là-dessus achevant son somme ,  
Et les yeux encore aggravés ,  
Il se trouva que le bon-homme  
Avoit le doigt où vous savez.

## L'HERMITE.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

**D**AME Vénus et dame hypocrisie  
Font quelquefois ensemble de bons coups ;  
Tout homme est homme , et les moines sur tous :  
Ce que j'en dis , ce n'est point par envie.  
Avez-vous sœur , fille , ou femme jolie ?  
Gardez le froc , c'est un maître goniu ;  
Vous en tenez , s'il tombe sous sa main  
Belle qui soit quelque peu simple et neuve.  
Pour vous montrer que je ne parle en vain ,  
Lisez ceci , je ne veux autre preuve.

Un jeune hermite étoit tenu pour saint ;  
On lui gardoit place dans la légende.  
L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint  
Pleine de nœuds ; mais sous sa houppelande  
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.  
Un chapelet pendoit à sa ceinture ,  
Long d'une brasses , et gros outre mesure ;  
Une clochette étoit de l'autre part.  
Au demeurant , il faisoit le cafard ;  
Se renfermoit , voyant une femelle ,  
Dedans sa coque , et baissoit la prunelle :  
Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard.  
Un bourg étoit dedans son voisinage ,  
Et dans ce bourg une veuve fort sage ,  
Qui demuroit tout à l'extrémité.  
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille ,  
Jeune , ingénue , agréable et gentille ;

Pucelle encor ; mais , à la vérité ,  
 Moins par vertu que par simplicité ;  
 Peu d'entregent , beaucoup d'honnêteté ;  
 D'autre dot point , d'amants pas davantage.  
 Du temps d'Adam qu'on naissoit tout vêtu ,  
 Je pense bien que la belle en eût eu ;  
 Car avec rien on montoit un ménage.  
 Il ne falloit matelas ni linceuil :  
 Même le lit n'étoit pas nécessaire.  
 Ce temps n'est plus ; hymen , qui marchoit seul ,  
 Mene à présent à sa suite un notaire.  
 L'anachorete , en quêtant par le bourg ;  
 Vit cette fille , et dit sous son capuce :  
 Voici de quoi ; si tu sais quelque tour ,  
 Il te le faut employer , frere Luce.  
 Pas n'y manqua : voici comme il s'y prit.  
 Elle logeoit , comme j'ai déjà dit ,  
 Tout près des champs , dans une maisonnette  
 Dont la cloison par notre anachorete  
 Étant percée aisément et sans bruit ,  
 Le compagnon par une belle nuit ,  
 Belle , non pas , le vent et la tempête  
 Favorisoient le dessein du galant ,  
 Une nuit donc , dans le pertuis mettant  
 Un long cornet , tout du haut de la tête  
 Il leur cria : Femmes , écoutez-moi.  
 A cette voix , toutes pleines d'effroi ,  
 Se blottissant , l'une et l'autre est en transe.  
 Il continue , et corne à toute ontrance :  
 Réveillez-vous , créatures de Dieu ,  
 Toi , femme veuve , et toi , fille pucelle ;  
 Allez trouver mon serviteur fidèle  
 L'hermite Luce , et partez de ce lieu  
 Demain matin , sans le dire à personne ;  
 Car c'est ainsi que le ciel vous l'ordonne.  
 Ne craignez point , je conduirai vos pas ;



Luce est benin. Toi, veuve, tu feras  
 Que de ta fille il ait la compagnie ;  
 Car d'eux doit naître un pape, dont la vie  
 Réformera tout le peuple chrétien.  
 La chose fut tellement prononcée,  
 Que dans le lit l'une et l'autre enfoncée  
 Ne laissa pas de l'entendre fort bien.  
 La peur les tint un quart-d'heure en silence ;  
 La fille enfin met le nez hors des draps,  
 Et puis tirant sa mere par le bras,  
 Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence :  
 Mon Dieu ! maman, y faudra-t-il aller ?  
 Ma compagnie ! hélas ! qu'en veut-il faire ?  
 Je ne sais pas comment il faut parler ;  
 Ma cousine Anne est bien mieux son affaire,  
 Et retiendrait bien mieux tous ses sermons.  
 Sotte, tais-toi, lui repartit la mere,  
 C'est bien cela ; va, va, pour ces leçons  
 Il n'est besoin de tout l'esprit du monde :  
 Dès la première, ou bien dès la seconde,  
 Ta cousine Anne en saura moins que toi.  
 Oui ! dit la fille ; hé ! mon Dieu ! menez-moi :  
 Partons bientôt, nous reviendrons au gîte.  
 Tout doux, reprit la mere en souriant,  
 Il ne faut pas que nous allions si vite ;  
 Car que sait-on ? le diable est bien méchant  
 Et bien trompeur. Si c'étoit lui, ma fille,  
 Qui fût venu pour nous tendre des lacs ?  
 As-tu pris garde ? il parloit d'un ton cas,  
 Comme je crois que parle la famille  
 De Lucifer. Le fait mérite bien  
 Que, sans courir ni précipiter rien,  
 Nous nous gardions de nous laisser surprendre.  
 Si la frayeur t'avoit fait mal entendre...  
 Pour moi, j'avois l'esprit tout éperdu.  
 Non, non, maman, j'ai fort bien entendu,

Dit la fillette. Or bien, reprit la mere,  
 Puisqu'ainsi va, mettons-nous en priere.  
 Le lendemain, tout le jour se passa  
 A raisonner, et par-ci, et par-là,  
 Sur cette voix, et sur cette rencontre.  
 La nuit venue, arrive le corneur :  
 Il leur cria d'un ton à faire peur :  
 Femme incrédule, et qui vas à l'encontre  
 Des volontés de Dieu ton créateur,  
 Ne tarde plus, va-t'en trouver l'hermite,  
 Ou tu mourras. La fillette reprit :  
 Hé bien ! maman, l'avois-je pas bien dit ?  
 Mon Dieu ! partons ; allons rendre visite  
 A l'homme saint ; je crains tant votre mort  
 Que j'y courrois, et tout de mon plus fort,  
 S'il le falloit. Allons donc, dit la mere.  
 La belle mit son corset des bons jours,  
 Son demi-ceint, ses pendants de velours,  
 Sans se douter de ce qu'elle alloit faire :  
 Jeune fillette a toujours soin de plaire.  
 Notre cagot s'étoit mis aux aguets,  
 Et, par un trou qu'il avoit fait exprès  
 A sa cellule, il vouloit que ces femmes  
 Le pussent voir, comme un brave soldat,  
 Le fouet en main, toujours en un état  
 De pénitence, et de tirer des flammes  
 Quelque défunt puni pour ses méfaits ;  
 Faisant si bien, en frappant tout auprès,  
 Qu'on crût ouir cinquante disciplines.  
 Il n'ouvrit pas à nos deux pélerines  
 Du premier coup ; et pendant un moment  
 Chacune pent l'entrevoir s'escribant  
 Du saint outil. Enfin la porte s'ouvre,  
 Mais ce ne fut d'un bon *miserere*.  
 Le papelard contrefait l'étonné.  
 Tout en tremblant la veuve lui découvre,

Non sans rougir, le cas comme il étoit.  
A six pas d'eux la fillette attendoit  
Le résultat, qui fut que notre hermite  
Les renvoya, fit le bon hypocrite.  
Je crains, dit-il, les ruses du malin :  
Dispensez-moi ; le sexe féminin  
Ne doit avoir en ma cellule entrée.  
Jamais de moi saint-pere ne naîtra.  
La veuve dit, toute déconfortée :  
Jamais de vous ! et pourquoi ne fera ?  
Elle ne put en tirer autre chose.  
En s'en allant la fillette disoit :  
Hélas ! maman, nos péchés en sont cause.  
La nuit revient, et l'une et l'autre étoit  
Au premier somme, alors que l'hypocrite  
Et son cornet font bruir la maison.  
Il leur cria toujours du même ton :  
Retournez voir Luce le saint hermite ;  
Je l'ai changé, retournez dès demain.  
Les voilà donc derechef en chemin.  
Pour ne tirer plus en long cette histoire,  
Il les reçut. La mere s'en alla,  
Seule s'entend ; la fille demeura :  
Tout doucement il vous l'apprivoisa ;  
Lui prit d'abord son joli bras d'ivoire ;  
Puis s'approcha, puis en vint au baiser,  
Puis aux beautés que l'on cache à la vue.  
Puis le galand vous la mit toute nue,  
Comme s'il eût voulu la baptiser.  
O papelards, qu'on se trompe à vos mines !  
Tant lui donna du retour de matines,  
Que maux de cœur vinrent premièrement,  
Et maux de cœur chassés Dieu sait comment.  
En fin finale, une certaine enflure  
La contraignit d'allonger sa ceinture,  
Mais en cachette, et sans en avertir

Le forge-pape, encore moins la mere ;  
Elle craignoit qu'on ne la fit partir :  
Le jeu d'amour commençoit à lui plaire.  
Vous me direz, D'où lui vient tant d'esprit ?  
D'où ? de ce jeu ; c'est l'arbre de science.  
Sept mois entiers la galande attendit ;  
Elle allégua son peu d'expérience.  
Dès que la mere eut indice certain  
De sa grossesse, elle lui fit soudain  
Trousser bagage, et remercia l'hôte.  
Lui de sa part rendit grace au Seigneur,  
Qui soulageoit son pauvre serviteur.  
Puis, au départ, il leur dit que sans faute,  
Moyennant Dieu, l'enfant viendrait à bien.  
Gardez pourtant, dame, de faire rien  
Qui puisse nuire à votre géniture.  
Ayez grand soin de cette créature ;  
Car tout bonheur vous en arrivera.  
Vous régnerez, serez la signora,  
Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres,  
Princes les uns, et grands seigneurs les autres,  
Vos cousins ducs, cardinaux vos neveux :  
Places, châteaux, tant pour vous que pour eux,  
Ne manqueroient en aucune maniere,  
Non plus que l'eau qui coule en la riviere.  
Leur ayant fait cette prédiction,  
Il leur donna sa bénédiction.  
La signora, de retour chez sa mere,  
S'entretenoit jour et nuit du saint pere,  
Préparoit tout, lui faisoit des béguins ;  
Au demeurant prenoit tous les matins  
La couple d'œufs ; attendoit en liesse  
Ce qui viendrait d'une telle grossesse :  
Mais ce qui vint détruisit les châteaux,  
Fit avorter les mitres, les chapeaux,  
Et les grandeurs de toute la famille :  
La signora mit au monde une fille.

## MAZET DE LAMPORECHIO.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE.

**L**E voile n'est le rempart le plus sûr  
 Contre l'amour, ni le moins accessible :  
 Un bon mari, mieux que grille ni mur,  
 Y pourvoira, si pourvoir est possible.  
 C'est à mon sens une erreur trop visible  
 A des parents, pour ne dire autrement,  
 De présumer, après qu'une personne  
 Bon gré mal gré s'est mise en un couvent,  
 Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne :  
 Abus, abus ; je tiens que le malin  
 N'a reveng plus clair et plus certain,  
 (Sauf toutefois l'assistance divine).  
 Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine  
 Que d'être pure et nette de péché  
 Soit privilège à la guimpe attaché.  
 Nenni da, non ; je prétends qu'au contraire  
 Filles du monde ont toujours plus de peur  
 Que l'on ne donne atteinte à leur honneur ;  
 La raison est qu'elles en ont affaire.  
 Moins d'eunemis attaquent leur pudeur :  
 Les autres n'ont pour un seul adversaire.  
 Tentation, fille d'oisiveté,  
 Ne manque pas d'agir de son côté :  
 Puis le desir, enfant de la contrainte.  
 Ma fille est nonne, *ergo* c'est une sainte :  
 Mal raisonné. Des quatre parts les trois  
 En ont regret et se mordent les doigts ;  
 Font souvent pis ; au moins l'ai-je oui dire ,

Car pour ce point je parle sans savoir.  
 Boccace en fait certain conte pour rire,  
 Que j'ai rimé comme vous aller voir.

Un bon vieillard en un couvent de filles  
 Autrefois fut, labouroit le jardin.  
 Elles étoient toutes assez gentilles,  
 Et volontiers jasoient dès le matin.  
 Tant ne songeoient au service divin  
 Qu'à soi montrer ès parloirs aguimpées,  
 Bien blanchement, comme droites poupées,  
 Prêtes chacune à tenir coup aux gens;  
 Et n'étoit bruit qu'il se trouvât léans  
 Fille qui n'eût de quoi rendre le change,  
 Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf.  
 Huit sœurs étoient, et l'abbesse, sont neuf,  
 Si mal d'accord que c'étoit chose étrange.  
 De la beauté, la plupart en avoient;  
 De la jeunesse, elles en avoient toutes.  
 En cettai lieu beaux peres fréquentoient,  
 Comme on peut croire; et tant bien supputoient  
 Qu'ils ne manquoient à tomber sur leurs routes.  
 Le bon vieillard, jardinier dessus dit,  
 Près de ces sœurs perdoit presque l'esprit;  
 A leur caprice il ne pouvoit suffire.  
 Toutes vouloient au vieillard commander;  
 Dont ne pouvant entre elles s'accorder,  
 Il souffroit plus que l'on ne sauroit dire.  
 Force lui fut de quitter la maison:  
 Il en sortit de la même façon  
 Qu'étoit entré là-dedans le pauvre homme,  
 Saas croix ne pile, et n'ayant rien en somme  
 Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon  
 De Lamporech, si j'ai bonne mémoire,  
 Dit au vieillard un beau jour après boire,  
 Et raisonnant sur le fait des nonnains,

Qu'il passeroit bien volontiers sa vie  
 Près de ces sœurs, et qu'il avoit envie  
 De leur offrir son travail et ses mains  
 Sans demander récompense ni gages.  
 Le compaguon ne visoit à l'argent :  
 Trop bien croyoit, ces sœurs étant peu sages,  
 Qu'il en pourroit croquer une en passant,  
 Et puis une autre, et puis toute la troupe.  
 Nuto lui dit (c'est le nom du vieillard) :  
 Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part.  
 J'aimerois mieux être sans pain ni soupe  
 Que d'employer en ce lieu mon travail.  
 Les nounes sont un étrange bétail :  
 Qui n'a tâté de cette marchandise  
 Ne sait encor ce que c'est que tourment.  
 Je te le dis, laisse là ce convent ;  
 Car d'espérer les servir à leur guise,  
 C'est un abus : l'une voudra du mou,  
 L'autre du dur ; parquoy je te tiens fou,  
 D'autant plus fou que ces filles sont sottes :  
 Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous ;  
 L'une voudra que tu plantes des choux,  
 L'autre voudra que ce soit des carottes.  
 Mazet reprit : Ce n'est pas là le point.  
 Vois-tu, Nuto, je ne suis qu'une bête ;  
 Mais dans ce lieu tu ne me verras point  
 Un mois entier sans qu'on m'y fasse fête.  
 La raison est que je n'ai que vingt ans ;  
 Et, comme toi, je n'ai pas fait mon temps.  
 Je leur suis propre, et ne demande en somme  
 Que d'être admis. Dit alors le bon-homme,  
 Au factoton tu n'as qu'à t'adresser ;  
 Allons-nous-en de ce pas lui parler.  
 Allons, dit l'autre. Il me vient une chose  
 Dedans l'esprit ; je ferai le muet  
 Et l'idiot. Je pense qu'en effet,

Reprit Nuto, cela peut être cause  
 Que le pater avec le factoton  
 N'auront de toi ni crainte ni soupçon.  
 La chose alla comme ils l'avoient prévue.  
 Voilà Mazet, à qui pour bien-venue  
 L'on fait bêcher la moitié du jardin.  
 Il contrefait le sot et le badin,  
 Et cependant laboure comme un sire.  
 Autour de lui les nonnes alloient rire.  
 Un certain jour le compagnon dormant,  
 Ou bien feignant de dormir, il n'importe,  
 (Boccace dit qu'il en faisoit semblant,)  
 Deux des nounains le voyant de la sorte  
 Seul au jardin, car sur le haut du jour  
 Nulle des sœurs ne faisoit long séjour  
 Hors le logis, le toct crainte du hâle ;  
 De ces deux donc l'une approchant Mazet  
 Dit à sa sœur : Dedans ce cabinet  
 Menons ce sot. Mazet étoit beau mâle,  
 Et la galande à le considérer  
 Avoit pris goût ; pourquoi sans différer  
 Amour lui fit proposer cette affaire.  
 L'autre reprit : Là-dedans ? et quoi faire ?  
 Quoi ? dit la sœur ; je ne sais, l'on verra ;  
 Ce que l'on fait alors qu'on en est là :  
 Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose ?  
 Jésus ! reprit l'autre sœur se signant,  
 Que dis-tu là ? notre règle défend  
 De tels pensers. S'il nous fait un enfant !  
 Si l'on nous voit ! Tu t'en vas être cause  
 De quelque mal. On ne nous verra point,  
 Dit la première ; et, quant à l'autre point,  
 C'est s'alarmer avant que le coup vienne :  
 Usons du temps, sans nous tant mettre en peine,  
 Et sans prévoir les choses de si loin.  
 Nul n'est ici ; nous avons tout à point,



L'heure, et le lieu si touffu que la vue  
N'y peut passer; et puis sur l'avenue  
Je suis d'avis qu'une fasse le guet,  
Tandis que l'autre étant avec Mazet  
A son bel aise aura lieu de s'instruire :  
Il est muet, et n'en pourra rien dire.  
Soit fait, dit l'autre; il faut à ton desir  
Acquiescer, et te faire plaisir.  
Je passerai, si tu veux, la première  
Pour t'obliger : au moins à ton loisir  
Tu t'ébattras puis après de manière  
Qu'il ne sera besoin d'y retourner :  
Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.  
Je le vois bien, dit l'autre plus sincère :  
Tu ne voudrais sans cela commencer  
Assurément, et tu serois honteuse.  
Tant y resta cette sœur scrupuleuse,  
Qu'à la fin l'autre, allant la dégager,  
De faction la fut faire changer.  
Notre muet fait nouvelle partie :  
Il s'en tira non si gaillardement ;  
Cette sœur fut beaucoup plus mal lotie ;  
Le pauvre gars acheva simplement  
Trois fois le jeu, puis après il fit chasse.  
Les deux nonnains n'oublièrent la trace  
Du cabinet non plus que du jardin ;  
Il ne falloit leur montrer le chemin :  
Mazet pourtant se ménagea de sorte  
Qu'à sœur Agnès, quelques jours ensuivant,  
Il fit apprendre une semblable note  
En un pressoir tout au bout du convent.  
Sœur Angélique et sœur Claude suivirent,  
L'une au dortoir, l'autre dans un cellier ;  
Tant qu'à la fin la cave et le grenier  
Du fait des sœurs maintes choses apprirent.  
Point n'en resta que le sire Mazet

Ne régâlât au moins mal qu'il pouvoit.  
L'abbesse aussi voulut entrer en danse :  
Elle eut son droit, double et triple pitance ;  
De quoi les sœurs jeûnerent très long-temps.  
Mazet n'avoit faute de restaurants ;  
Mais restaurants ne sont pas grande affaire  
A tant d'emploi. Tant presserent le here ,  
Qu'avec l'abbesse un jour venant au choc ,  
J'ai toujours oui, ce dit-il, qu'un bon coq  
N'en a que sept ; au moins qu'on ne me laisse  
Toutes les neuf. Miracle ! dit l'abbesse ;  
Venez , mes sœurs ; nos jeûnes ont tant fait  
Que Mazet parle. Alentour du muet ,  
Non plus muet , toutes huit accoururent ,  
Tinrent chapitre , et sur l'heure conclurent  
Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé  
Pour le plus sûr ; car qu'il fût renvoyé ,  
Cela rendroit la chose manifeste.  
Le compagnon , bien nourri , bien payé ,  
Fit ce qu'il put ; d'autres firent le reste.  
Il les engea de petits Mazillons ,  
Desquels on fit de petits moinillons :  
Ces moinillons devinrent bientôt peres ,  
Comme les sœurs devinrent bientôt meres ,  
A leur regret , pleines d'humilité :  
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.

## LA MANDRAGORE.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

Au présent conte on verra la sottise  
D'un Florentin. Il avoit femme prise,  
Honnête et sage, autant qu'il est besoin,  
Jeune pourtant, du reste toute belle,  
Et n'eût-on cru de jouissance telle  
Dans le pays, ni même encor plus loin.  
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne  
D'un autre époux : car, quant à celui-ci,  
Qu'on appelloit Nicia Calfucci,  
Ce fut un sot en son temps très insigne.  
Bien le montra lorsque bon gré mal gré  
Il résolut d'être pere appelé ;  
Crut qu'il feroit beaucoup pour sa patrie  
S'il la pouvoit orner de Calfuccis :  
Sainte ni saint n'étoit en paradis  
Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie ;  
Tous ne savoient où mettre ses présents.  
Il consultoit matrones, charlatans,  
Diseurs de mots, experts sur cette affaire :  
Le tout en vain ; car il ne put tant faire  
Que d'être pere. Il étoit buté là,  
Quand un jeune homme, après avoir en France  
Etudié, s'en revint à Florence,  
Aussi leurré qu'aucun de par-delà ;  
Propre, galand, cherchant par-tout fortune,  
Bien fait de corps, bien voulu de chacune.  
Il sut dans peu la carte du pays ;  
Connut les bons et les méchants maris,

Et de quel bois se chauffoient leurs femelles,  
 Quels surveillants ils avoient mis près d'elles,  
 Les si, les car, enfin tous les détours ;  
 Comment gagner les confidens d'amours,  
 Et la nourrice, et le confesseur même,  
 Jusques au chien : tout y fait quand on aime ;  
 Tout tead aux fins, dont un seul iota  
 N'étant omis, d'abord le personnage  
 Jette son plomb sur messer Nicia  
 Pour lui donner l'ordre de cocuage.  
 Mardi dessein ! L'épouse de léans,  
 A dire vrai, recevoit bieu les gens ;  
 Mais c'étoit tout ; aucun de ses amants  
 Ne s'en pouvoit promettre davantage.  
 Celui-ci seul, Callimaque nommé,  
 Dès qu'il parut fut très fort à son gré.  
 Le galand donc près de la forteresse  
 Assied son camp, vous investit Lucrece,  
 Qui ne manqua de faire la tigresse  
 A l'ordinaire, et l'envoya jouer.  
 Il ne savoit à quel saint se vouer,  
 Quand le mari, par sa sottise extrême,  
 Lui lit juger qu'il n'étoit stratagème,  
 Panneau n'étoit, tant étrange semblât,  
 Où le pauvre homme à la fin ne donnât  
 De tout son cœur, et ne s'en affubiât.  
 L'amant et lui, comme étant gens d'étude,  
 Avoient entre eux lé quelque habitude ;  
 Car Nice étoit docteur en droit canon :  
 Mieux eût valu l'être en autre science,  
 Et qu'il n'eût pris si grande confiance  
 En Callimaque. Un jour, au compagnon  
 Il se plaignit de se voir sans lignee.  
 A qui la faute ? il étoit vent-galant.  
 Lucrece jeune, et drue, et bien radlée.  
 Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant,  
 Un curieux y passa d'aventure.

Je l'allai voir : il m'apprit cent secrets ,  
 Entre autres un pour avoir géniture ;  
 Et n'étoit chose à son compte plus sûre.  
 Le grand Mogol l'avoit avec succès  
 Depuis deux ans éprouvé sur sa femme :  
 Mainte princesse et mainte et mainte dame  
 En avoient fait aussi d'heureux essais.  
 Il disoit vrai ; j'en ai vu des effets.  
 Cette recette est une médecine  
 Faite du jus de certaine racine  
 Ayant pour nom mandragore ; et ce jus  
 Pris par la femme opere beaucoup plus  
 Que ne fit onc nulle ombre monacale  
 D'aucun couvent de jeunes freres plein :  
 Dans dix mois d'hui je vous fais pere enfin ,  
 Sans demander un plus long intervalle ;  
 Et touchez là : dans dix mois , et devant ,  
 Nous porterons au baptême l'enfant.  
 Dites-vous vrai ? repartit messer Nice :  
 Vous me rendez un merveilleux office.  
 Vrai ; je l'ai vu : faut-il répéter tant ?  
 Vous moquez-vous d'en douter seulement ?  
 Par votre foi , le Mogol est-il homme  
 Que l'on osât de la sorte affronter ?  
 Ce curieux en toncha telle somme  
 Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.  
 Nice reprit : Voilà chose admirable ,  
 Et qui doit être à Lucrece agréable.  
 Quand lui verrai-je un poupon sur le sein ?  
 Notre féal , vous serez le parrain ;  
 C'est la raison ; dès hui je vous en prie.  
 Tout doux , reprit alors notre galant ;  
 Ne soyez pas si prompt , je vous supplie :  
 Vous allez vite ; il faut auparavant  
 Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire ;  
 Mais ici-bas put-on jamais tant faire

Que de trouver un bien pur et sans mal ?  
 Ce jus doné de vertu tant insigne  
 Porte d'ailleurs qualité très maligne ,  
 Presque toujours il se trouve fatal  
 A celui-là qui le premier caresse  
 La patiente ; et souvent on en meurt.  
 Nice reprit aussitôt : Serviteur ;  
 Plus de votre herbe , et laissons là Lucrece  
 Telle qu'elle est : bien grand'merci du soin.  
 Que servira , moi mort , si je suis pere ?  
 Pourvoyez-vous de quelque autre compere :  
 C'est trop de peine ; il n'en est pas besoin.  
 L'amant lui dit : Quel esprit est le vôtre !  
 Toujours il va d'un excès dans un autre.  
 Le grand desir de vous voir un enfant  
 Vous transportoit naguere d'alégresse ;  
 Et vous voilà , tant vous avez de presse ,  
 Découragé sans attendre un moment.  
 Oyez le reste ; et sachez que nature  
 A mis remede à tout , fors à la mort.  
 Qu'est-il de faire afin que l'aventure  
 Nous réussisse , et qu'elle aille à bon port ?  
 Il nous faudra choisir quelque jeune homme  
 D'entre le peuple , un pauvre malheureux ,  
 Qui vous précède au combat amoureux ,  
 Tente la voie , attire , et prenne en somme  
 Tout le venin : puis , le danger ôté ,  
 Il conviendra que de votre côté  
 Vous agissiez sans tarder davantage :  
 Car soyez sûr d'être alors garanti.  
 Il nous faut faire *in anima vili*  
 Ce premier pas , et prendre un personnage  
 Lourd et de peu , mais qui ne soit pourtant  
 Mal fait de corps , ni par trop dégoûtant ,  
 Ni d'un toucher si rude et si sauvage  
 Qu'à votre femme un supplice ce soit.

Nous savons bien que madame Lucrece ,  
Accoutumée à la délicatesse  
De Nicia , trop de peine en auroit.  
Même il se peut qu'en venant à la chose  
Jamais son cœur n'y voudroit consentir.  
Or ai-je dit un jeune homme , et pour cause ;  
Car plus sera d'âge pour bien agir ,  
Moins laissera de venin , sans nul doute ;  
Je vous promets qu'il n'en laissera goutte.  
Nice d'abord eut peine à digérer  
L'expédient ; alléguâ le danger ,  
Et l'infamie : il en seroit en peine :  
Le magistrat pourroit le rechercher  
Sur le soupçon d'une mort si soudaine.  
Empoisonner un de ses citadins !  
Lucrece étoit échappée aux blondins ,  
On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre !  
Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre ,  
Dit Callimaque , ou quelqu'un qui bientôt  
En mille endroits cornera le raystere !  
Sottise et peur contiendront ce pitaud :  
Au pis aller , l'argent le fera taire.  
Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire ,  
Et le coquin même n'y songeant pas ,  
Vous ne tombez proprement dans le cas  
De cocuage. Il n'est pas dit encore  
Qu'un tel paillard ne résiste au poison.  
Et ce nous est une double raison  
De le choisir tel , que la mandragore  
Consumme en vain sur lui tout son venin :  
Car quand je dis qu'on meurt , je n'entends dire  
Assurément. Il vous faudra demain  
Faire choisir sur la brune le sire ,  
Et dès ce soir donner la potion :  
J'en ai chez moi de la confection.  
Gardez-vous bien au reste , messer Nice :

D'aller paroître en aucune façon.  
Ligurio choisira le garçon ;  
C'est là son fait , laissez-lui cet office.  
Vous vous pouvez fier à ce valet  
Comme à vous-même ; il est sage et discret.  
J'oublie encor que , pour plus d'assurance ,  
On bandera les yeux à ce paillard ;  
Il ne saura qui , quoi , n'en quelle part ,  
N'en quel logis , ni si dedans Florence ,  
Ou bien dehors , on vous l'aura mené.  
Par Nicia le tout fut approuvé.  
Restoit sans plus d'y disposer sa femme.  
De prime face elle crut qu'on rioit ;  
Puis se fâcha ; puis jura sur son ame  
Que mille fois plutôt on la tueroit.  
Que diroit-on si le bruit en couroit ?  
Outre l'offense et péché trop énorme ,  
Calface et Dieu savoient que de tout temps  
Elle avoit craint ces devoirs complaisants ,  
Qu'elle enduroit seulement pour la forme.  
Puis il viendrait quelque matin difforme  
L'incommoder , la mettre sur les dents ?  
Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?  
Quoi ! recevoir un pitaud dans ma couche !  
Puis-je y songer qu'avecque du dédain ?  
Et par saint Jean , ni pitaud , ni blondin ,  
Ni roi , ni roc , ne feront qu'autre touche ,  
Que Nicia , jamais onc à ma peau.  
Lucrece étant de la sorte arrêtée ,  
On eut recours à frere Timothée  
Il la prêcha ; mais si bien et si beau ,  
Qu'elle donna les mains par pénitence.  
On l'assura de plus qu'on choisiroit  
Quelque garçon d'honnête corpulence ,  
Non trop rustaud , et qui ne lui feroit  
Mal ni dégoût. La potion fut prise :



Le lendemain notre amant se déguise,  
Et s'enfarine en vrai garçon meunier;  
Un faux menton, barbe d'étrange guise,  
Mieux ne pouvoit se métamorphoser.  
Ligurio, qui de la faciende  
Et du complot avoit toujours été,  
Trouve l'amant tout tel qu'il le demande,  
Et, ne doutant qu'on n'y fût attrapé,  
Sur le minuit le mene à messer Nice,  
Les yeux bandés, le poil teint, et si bien  
Que notre époux ne reconnut en rien  
Le compagnon. Dans le lit il se glisse  
En grand silence : en grand silence aussi  
La patiente attend sa destinée,  
Bien blanchement, et ce soir atournée.  
Voire ce soir ! atournée ! et pour qui ?  
Pour qui ? J'entends ; n'est-ce pas que la dame  
Pour un meunier prenoit trop de souci ?  
Vous vous trompez ; le sexe en use ainsi.  
Meuniers ou rois, il vent plaire à toute ame.  
C'est double honneur, ce semble, en une femme,  
Quand son mérite échauffe un esprit lourd,  
Et fait aimer les cœurs nés sans amour.  
Le travesti changea de personnage  
Sitôt qu'il eut dame de tel corsage  
A ses côtés, et qu'il fut dans le lit.  
Plus de meunier ; la galande sentit  
Auprès de soi la peau d'un honnête homme.  
Et ne croyez qu'on employât au somme  
De tels moments. Elle disoit tout bas :  
Qu'est-ce ci donc ? ce compagnon n'est pas  
Tel que j'ai cru ; le drôle a la peau fine ;  
C'est grand dommage : il ne mérite, hélas !  
Un tel destin : j'ai regret qu'au trépas  
Chaque moment de plaisir l'achemine.  
Tandis l'époux, enrôlé, tout de bon,

De sa moitié plaignoit bien fort la peine.  
 Ce fut avec une fierté de reine  
 Qu'elle donna la première façon  
 De cocuage ; et , pour le decorum ,  
 Point ne voulut y joindre ses caresses.  
 A ce garçon la perle des Lucreces  
 Prendroit du goût ! Quand le premier venin  
 Fut emporté , notre amant prit la main  
 De sa maîtresse , et de baisers de flamme  
 La parcourant : Pardon , dit-il , madame ;  
 Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait ;  
 C'est Callimaque ; approuvez son martyre :  
 Vous ne sauriez ce coup vous en dédire ;  
 Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.  
 S'il est fatal toutefois que j'expire ,  
 J'en suis content : vous avez dans vos mains  
 Un moyen sûr de me priver de vie ,  
 Et le plaisir , bien mieux qu'aucuns venins ,  
 M'achevera : tout le reste est folie.  
 Lucrece avoit jusque-là résisté ,  
 Non par défaut de bonne volonté ,  
 Ni que l'amant ne plût fort à la belle ;  
 Mais la pudeur et la simplicité  
 L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.  
 Sans dire mot , sans oser respirer ,  
 Pleine de houte et d'amour tout ensemble ,  
 Elle se met aussitôt à pleurer :  
 A son amant peut-elle se montrer  
 Après cela ? qu'en pourra-t-il penser ?  
 Dit-elle en soi ; et qu'est-ce qu'il lui semble ?  
 J'ai bien manqué de courage et d'esprit.  
 Incontinent un excès de dépit  
 Saisit son cœur , et fait que la pauvrete  
 Tourne la tête , et vers le coin du lit  
 Se va cacher , pour dernière retraite.  
 Elle y voulut tenir bon ; main en vain ;

Ne lui restant que ce peu de terrain,  
La place fut incontinent rendue.  
Le vainqueur l'eut à sa discrétion ;  
Il en usa selon sa passion :  
Et plus ne fut de larme répandue.  
Honte cessa ; scrupule autant en fit.  
Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit !  
L'aurore vint trop tôt pour Callimaque ;  
Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.  
Il faut , dit-il , beaucoup plus d'une attaque  
Contre un venin tenu si dangereux.  
Les jours suivants notre couple amoureux  
Y sut pourvoir : l'époux ne tarda gueres  
Qu'il n'eût atteint tous ses autres confreres.  
Pour ce coup-là fallut se séparer.  
L'amant courut chez soi se recoucher.  
A peine au lit il s'étoit mis encore ,  
Que notre époux , joyeux et triomphant ,  
Le va trouver , et lui conte comment  
S'étoit passé le jus de mandragore.  
D'abord , dit-il , j'allai tout doucement  
Auprès de lit écouter si le sire  
S'approcheroit , et s'il en voudroit dire :  
Puis je priai notre épouse tout bas  
Qu'elle lui fit quelque peu de caresse ,  
Et ne craignît de gâter ses appas ;  
C'étoit au plus une nuit d'embarras.  
Et ne pensez , ce lui dis-je , Lucrece ,  
Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper ;  
Je saurai tout ; Nice se peut vanter  
D'être homme à qui l'on n'en donne à garder ;  
Vous savez bien qu'il y va de ma vie.  
N'allez donc point faire la renchérie :  
Montrez par-là que vous savez aimer  
Votre mari plus qu'on ne croit encore :  
C'est un beau champ. Que si cette pécore

Fait le honteux , envoyez sans tarder  
M'en avertir ; car je me vais coucher :  
Et n'y manquez : nous y mettrons bon ordre.  
Besoin n'en eus : tout fut bien jusqu'au bout.  
Savez-vous bien que ce rustre y prit goût ?  
Le drôle avoit tantôt peine à démordre :  
J'en ai pitié ; je le plains , après tout.  
N'y songeons plus ; qu'il meure , et qu'on l'enterre.  
Et quant à vous , venez nous voir souvent.  
Nargue de ceux qui me faisoient la guerre ;  
Dans neuf mois d'hui je leur livre un eufant.

## LES RÉMOIS.

IL n'est cité que je préfère à Reims :  
C'est l'ornement et l'honneur de la France ;  
Car, sans compter l'ampoule et les bons vins,  
Charmants objets y sont en abondance.  
Par ce point-là je n'entends, quant à moi,  
Tours ni portaux, mais gentilles Galloises,  
Ayant trouvé telle de nos Rémoises  
Friande assez pour la bouche d'un roi.  
Une avoit pris un peintre en mariage,  
Homme estimé dans sa profession,  
Il en vivoit : que faut-il davantage ?  
C'étoit assez pour sa condition.  
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.  
Le drôle étoit, grace à certain talent,  
Très bon époux, encor meilleur galant.  
De son travail mainte dame amoureuse  
L'alloit trouver ; et le tout à deux fins :  
C'étoit le bruit, à ce que dit l'histoire :  
Moi qui ne suis en cela des plus fins,  
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.  
Dès que le sire avoit donzelle en main,  
Il en rioit avecque son épouse.  
Les droits d'hymen allant toujours leur train,  
Besoin n'étoit qu'elle fit la jalouse.  
Même elle eût pu le payer de ses tours,  
Et comme lui voyager en amours ;  
Sauf d'en user avec plus de prudence,  
Ne lui faisant la même confiance.  
Entre les gens qu'elle sut attirer,  
Deux siens voisins se laisserent leurrer  
A l'entretien libre et gai de la dame ;  
Car c'étoit bien la plus trompeuse femme

Qu'en ce point-là l'on eût su rencontrer ;  
 Sage sur-tout, mais aimant fort à rire.  
 Elle ne manque incontinent de dire  
 A son mari l'amour des deux bourgeois ;  
 Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes ;  
 Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes ,  
 Pleurs et soupirs , gémissements gaulois.  
 Ils avoient lu , ou plutôt oui dire ,  
 Que d'ordinaire en amour on soupire ;  
 Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir ,  
 Que bien , que mal , et selon leur pouvoir.  
 A frais communs se conduisoit l'affaire.  
 Ils ne devoient nulle chose se taire.  
 Le premier d'eux qu'on favoriseroit  
 De son bonheur part à l'autre feroit.  
 Femmes, voilà souvent comme on vous traite.  
 Le seul plaisir est ce que l'on souhaite ;  
 Amour est mort : le pauvre compagnon  
 Fut enterré sur les bords du Lignon :  
 Nous n'en avons ici ni vent ni voie.  
 Vous y servez de jouet et de proie  
 A jeunes gens indiscrets , scélérats :  
 C'est bien raison qu'au double on le leur rende :  
 Le beau premier qui sera dans vos sacs ,  
 Plumez-le moi , je vous le recommande.  
 La dame donc pour tromper ses voisins  
 Leur dit un jour : Vous boirez de nos vins  
 Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire  
 Un tour aux champs ; et le bon de l'affaire ,  
 C'est qu'il ne doit au gîte revenir.  
 Nous nous pourrions à l'aise entretenir.  
 Bon, dirent-ils , nous viendrons sur la brune.  
 Or les voilà compagnons de fortune.  
 La nuit venue ils vont au rendez-vous.  
 Eux introduits , croyant ville gagnée ,  
 Un bruit survint ; la fête fut troublée ;  
 On frappe à l'huis. Le logis aux verroux

Etoit fermé : la femme à la fenêtre  
Court en disant, Celui-là frappe en maître !  
Seroit-ce point par malheur mon époux ?  
Oui ; cachez-vous , dit-elle ; c'est lui-même.  
Quelque accident , ou bien quelque soupçon ,  
Le font venir coucher à la maison.  
Nos deux galands , dans ce péril extrême ,  
Se jettent vite en certain cabinet :  
Car s'en aller , comment auroient-ils fait ?  
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre ,  
Que l'époux entre , et voit au feu le membre  
Accompagné de maint et maint pigeon ;  
L'un au hâtier , les autres au chaudron.  
Oh ! oh ! dit-il , voilà bonne cuisine !  
Qui traitez-vous ? Alis , notre voisine ,  
Reprit l'épouse , et Simonette aussi.  
Loué soit Dieu qui vous ramene ici !  
La compagne en sera plus complète.  
Madame Alis , madame Simonette ,  
N'y perdront rien. Il faut les avertir  
Que tout est prêt , qu'elles n'ont qu'à venir :  
J'y cours moi-même. Alors la créature  
Les va prier. Or c'étoient les moitiés  
De nos galands et chercheurs d'aventure ,  
Qui , fort chagrins de se voir enfermés ,  
Ne laissoient pas de louer leur hôtesse  
De s'être ainsi tirée avec adresse  
De cet apprêt. Avec elle à l'instant  
Leurs deux moitiés entrent tout en chantant.  
On les salue , on les baise , on les loue  
De leur beauté , de leur ajustement ;  
On les contemple , on patine , on se joue.  
Cela ne plut aux maris nullement.  
Du cabinet la porte à demi close  
Leur laissant voir le tout distinctement ,  
Ils ne prenoient aucun goût à la chose :  
Mais passe encor pour ce commencement.

Le souper mis presque au même moment,  
 Le peintre prit par la main les deux femmes,  
 Les fit asseoir, entre elles se plaça.  
 Je bois, dit-il, à la santé des dames.  
 Et de trinquer; passe encor pour cela.  
 On fit raison: le vin ne dura guere.  
 L'hôtesse, étant alors sans chambrière,  
 Court à la cave, et, de peur des esprits,  
 Mene avec soi madame Simonette.  
 Le peintre reste avec madame Alis,  
 Provinciale assez belle, et bien faite,  
 Et s'en piquant, et qui pour le pays  
 Se pouvoit dire honnêtement coquette.  
 Le compagnon, vous la tenant seulette,  
 La conduisit de fleurette en fleurette  
 Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin;  
 Puis, tout-à-coup levant la collerette,  
 Prit un baiser dont l'époux fut témoin.  
 Jusque-là passe: époux, quand ils sont sages,  
 Ne prennent garde à ces menus suffrages,  
 Et d'en tenir registre c'est abus.  
 Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille  
 Simples baisers font craindre le surplus;  
 Car Satan lors vient frapper sur l'oreille  
 De tel qui dort, et fait tant qu'il s'éveille.  
 L'époux vit donc que, tandis qu'une main  
 Se promenoit sur la gorge à son aise,  
 L'autre prenoit tout un autre chemin.  
 Ce fut alors, dame! ne vous déplaie,  
 Que le courroux lui montant au cerveau,  
 Il s'en alloit, enfonçant son chapeau,  
 Mettre l'alarme en tout le voisinage,  
 Battre sa femme, et dire au peintre rage,  
 Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.  
 Gardez-vous bien de faire nne sottise,  
 Lui dit tout bas son compagnon d'amours;  
 Tenez-vous coi; le bruit en nulle guise.



N'est bon ici, d'autant plus qu'en vos lacs  
 Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas :  
 C'est le moyen d'étouffer cette affaire.  
 Il est écrit qu'à nul il ne faut faire  
 Ce qu'on ne veut à soi-même être fait.  
 Nous ne devons quitter ce cabinet  
 Que bien à point, et tantôt, quand cet homme  
 Etant au lit prendra son premier somme.  
 Selon mon sens, c'est le meilleur parti.  
 A tard viendrait aussi-bien la querelle.  
 N'êtes-vous pas cocu plus d'à demi ?  
 Madame Alis au fait a consenti ;  
 Cela suffit ; le reste est bagatelle.  
 L'époux goûta quelque peu ces raisons.  
 Sa femme fit quelque peu de façons,  
 N'avant le temps d'en faire davantage.  
 Et puis ? Et puis, comme personne sage,  
 Elle remit sa coëffure en état.  
 On n'eût jamais soupçonné ce ménage,  
 Sans qu'il restoit un certain incarnat  
 Dessus son teint : mais c'étoit peu de chose ;  
 Dame fleurette en pouvoit être cause.  
 L'une pourtant des tireuses de vin  
 De lui sourire au retour ne fit faute :  
 Ce fut la peintre. On se remit en train ;  
 On releva grillades et festin :  
 On but encore à la santé de l'hôte,  
 Et de l'hôtesse, et de celle des trois  
 Qui, la première, auroit quelque aventure.  
 Le vin manqua pour la seconde fois.  
 L'hôtesse, adroite et fine créature,  
 Soutient toujours qu'il revient des esprits  
 Chez les voisins. Ainsi madame Alis  
 Servit d'escorte. Entendez que la dame  
 Pour l'autre emploi inclinoit en son ame ;  
 Mais on l'emmena ; et, par ce moyen-là,

De faction Simonette changea.  
 Celle-ci fait d'abord plus la sévère,  
 Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire ;  
 Mais, se sentant par le peintre tirer,  
 Elle demeure, étant trop ménagère  
 Pour se laisser son habit déchirer.  
 L'époux, voyant quel train prenoit l'affaire,  
 Voulut sortir. L'autre lui dit : Tout doux ;  
 Nous ne voulons sur vous nul avantage.  
 C'est bien raison que messer cocuage  
 Sur son état vous couche ainsi que nous :  
 Sommes-nous pas compagnons de fortune ?  
 Puisque le peintre en a caressé l'une,  
 L'autre doit suivre. Il faut, bon gré mal gré,  
 Qu'elle entre en danse ; et, s'il est nécessaire,  
 Je m'offrirai de lui tenir le pié :  
 Voulez ou non, elle aura son affaire.  
 Elle l'eut donc, notre peintre y pourvut  
 Tout de son mieux : aussi le valoit-elle.  
 Cette dernière eut ce qu'il lui fallut ;  
 On en donna le loisir à la belle.  
 Quand le vin fut de retour, on conclut  
 Qu'il ne falloit s'attabler davantage.  
 Il étoit tard ; et le peintre avoit fait  
 Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.  
 On dit bon soir. Le drôle satisfait  
 Se met au lit : nos gens sortent de cage.  
 L'hôtesse alla tirer du cabinet  
 Les regardants, honteux, mal contents d'elle,  
 Cocus de plus. Le pis de leur méchef  
 Fut qu'aucun deux ne put venir à chef  
 De son dessein, ni rendre à la donzelle  
 Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté :  
 Par conséquent c'est fait, j'ai tout conté.

## LA COURTISANE AMOUREUSE.

LE jeune Amour, bien qu'il ait la façon  
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,  
Fut de tout temps grand faiseur de miracles :  
En gens coquets il change les Catons ;  
Par lui les sots deviennent des oracles ;  
Par lui les loups deviennent des moutons :  
Il fait si bien que l'on n'est plus le même.  
Témoin Hercule, et témoin Polyphème,  
Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis,  
Chantoit aux vents ses amoureux soucis,  
Et, pour charmer sa nymphe joliette,  
Tailloit sa barbe, et se miroit dans l'eau :  
L'autre changea sa massue en fuseau  
Pour le plaisir d'une jeune fillette.  
J'en dirois cent : Boccace en rapporte un,  
Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.  
C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage,  
Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit.  
Amour le leche, et tant, qu'il le polit.  
Chimon devint un galant personnage.  
Qui fit cela ? deux beaux yeux seulement.  
Pour les avoir apperçus un moment,  
Encore à peine, et voilés par le somme,  
Chimon aima ; puis devint honnête homme :  
Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes  
Qui font plaisir aux enfants sans souci  
Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.  
Elle étoit fiere, et bizarre sur-tout.

On ne savoit comme en venir à bout.  
Rome, c'étoit le lieu de son négoce ;  
Mettre à ses pieds la mitre avec la crosse  
C'étoit trop peu : les simples monseigneurs  
N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.  
Il lui falloit un homme du conclave ,  
Et des premiers , et qui fût son esclave ;  
Et même encore il y profitoit peu ,  
A moins que d'être un cardinal neveu.  
Le pape enfin , s'il se fût piqué d'elle ,  
N'auroit été trop bon pour la denzelle.  
De son orgueil ses habits se sentoient ;  
Force brillants sur sa robe éclatoient ,  
La chamarrure avec la broderie.  
Lui voyant faire ainsi la renchérie ,  
Amour se mit en tête d'abaisser  
Ce cœur si haut ; et , pour un gentilhomme  
Jeune , bien fait , et des mieux mis de Rome ,  
Jusques au vif il voulut la blesser.  
L'adolescent avoit pour nom Camille ,  
Elle , Constance. Et bien qu'il fût d'humeur  
Douce , traitable , à se prendre facile ,  
Constance n'eut sitôt l'amour au cœur ,  
Que la voilà craintive devenue.  
Elle n'osa déclarer ses desirs  
D'autre façon qu'avecque des soupirs.  
Auparavant pudeur ni retenue  
Ne l'arrêtoient ; mais tout fut bien changé.  
Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé  
En cœur si fier , Camille n'y prit garde.  
Incessamment Constance le regarde ;  
Et puis soupirs ; et puis regards nouveaux :  
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux :  
Sa beauté même y perdit quelque chose ;  
Bientôt le lis l'emporta sur la rose.  
Avint qu'un soir Camille régala

De jeunes gens ; il eut aussi des femmes ;  
Constance en fut. La chose se passa  
Joyeusement ; car peu d'entre ces dames  
Etoient d'humeur à tenir des propos  
De sainteté ni de philosophie :  
Constance seule , étant sourde aux bons mots ,  
Laissoit railler toute la compagnie.  
Le souper fait , chacun se retira.  
Tout dès l'abord Constance s'éclipsa ,  
S'allant cacher en certaine ruelle.  
Nul n'y prit garde ; et l'on crut que chez elle ,  
Indisposée , ou de mauvaise humeur ,  
Ou pour affaire , elle étoit retournée.  
La compagnie étant donc retirée ,  
Camille dit à ses gens , par bonheur ,  
Qu'on le laissât , et qu'il vouloit écrire.  
Le voilà seul , et comme le desire  
Celle qui l'aime , et qui ne sait comment  
Ni l'aborder , ni par quel compliment  
Elle pourra lui déclarer sa flamme.  
Tremblante enfin , et , par nécessité  
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné ?  
Ce fut Camille : Hé quoi ! dit-il , madame ,  
Vous surprenez ainsi vos bons amis !  
Il la lit seoir. Et puis s'étant remis ,  
Qui vous croyoit , reprit-il , demeurée ?  
Et qui vous a cette cache montrée ?  
L'Amour , dit-elle. A ce seul mot sans plus  
Elle rougit ; chose que ne font guere  
Celles qui sont prêtresses de Vénus :  
Le vermillon leur vient d'autre manière.  
Camille avoit déjà quelque soupçon  
Que l'on l'aimoit ; il n'étoit si novice  
Qu'il ne connût ses gens à la façon :  
Pour en avoir un plus certain indice ,  
Et s'égayer , et voir si ce cœur fier

Jusques au bout pourroit s'humilier ,  
Il fit le froid. Notre amante en soupire ;  
La violence enfin de son martyre  
La fait parler. Elle commence ainsi :  
Je ne sais pas ce que vous allez dire  
De voir Constance oser venir ici  
Vous déclarer sa passion extrême.  
Je ne saurois y penser sans rougir ;  
Car du métier de nymphe me couvrir ,  
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.  
Puis, quelle excuse ! Hélas ! si le passé  
Dans votre esprit pouvoit être effacé !  
Du moins, Camille, excusez ma franchise :  
Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,  
Je vous déplaïs. Mon zele me nuira.  
Mais, nuise ou non, Constance vous adore :  
Méprisez-la, chassez-la, battez-la ;  
Si vous pouvez, faites-lui pis encore ;  
Elle est à vous. Alors le jeune homme :  
Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau ;  
Ce n'est mon fait ; et toutefois, madame ,  
Je vous dirai tout net que ce discours  
Me surprend fort, et que vous n'êtes femme  
Qui dût ainsi prévenir nos amours,  
Otre le sexe, et quelque bienséance  
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.  
A quel propos toute cette éloquence ?  
Votre beauté m'eût gagné sans effort ,  
Et de son chef. Je vous le dis encor,  
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.  
Ce propos fut à la pauvre Constance  
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :  
J'ai mérité ce mauvais traitement :  
Mais, ose-t-on vous dire sa pensée ?  
Mon procédé ne me nuiroit pas tant,  
Si ma beauté n'étoit point effacée.

C'est compliment ce que vous m'avez dit ;  
J'en suis certaine , et les dans votre esprit ;  
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.  
D'où me vient-il ? je m'en rapporte à vous.  
N'est-il pas vrai que naguere , entre nous ,  
A mes attraits chacun rendoit hommage ?  
Ils sont éteints ces dons si précieux :  
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage ;  
Je ne suis plus assez belle à vos yeux :  
Si je l'étois , je serois assez sage.  
Nous parlerons tantôt de ce point-là ,  
Dit le galand ; il est tard ; et voilà  
Minuit qui sonne : il faut que je me couche.  
Constance crut qu'elle auroit la moitié  
D'un certain lit que d'un oeil de pitié  
Elle voyoit : mais d'en ouvrir la bouche ,  
Elle n'osa , de crainte de refus.  
Le compagnon , feignant d'être confus ,  
Se tut long-temps ; puis dit , Comment ferai-je ?  
Je ne me puis tout seul déshabiller.  
Eh bien ! monsieur , dit-elle , appellerai-je ?  
Non , reprit-il , gardez-vous d'appeler ;  
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie ,  
Ni qu'en ma chambre une fille de joie  
Passe la nuit au su de tous mes gens.  
Cela suffit , monsieur , repartit-elle.  
Pour éviter ces inconvénients ,  
Je me pourrois çacher en la ruelle :  
Mais faisons mieux , et ne laissons venir  
Personne ici ; l'amoureuse Constance  
Veut aujourd'hui de laquais vous servir :  
Accordez-lui pour toute récompense  
Cet honneur-là. Le jeune homme y consent.  
Elle s'approche ; elle le déboutonne ;  
Touchant sans plus à l'habit , et n'osant  
Du bout du doigt toucher à la personne.

Ce ne fut tout ; elle le déchaussa.  
 Quoi ! de sa main ? quoi ! Constance elle-même ?  
 Qui fut-ce donc ? Est-ce trop que cela ?  
 Je voudrais bien déchausser ce que j'aime.  
 Le compagnon dans le lit se plaça,  
 Sans la prier d'être de la partie.  
 Constance crut dans le commencement  
 Qu'il la vouloit éprouver seulement ;  
 Mais tout cela passoit la raillerie.  
 Pour en venir au point plus important :  
 Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace :  
 Où me coucher ?

CAMILLE.

Par-tout où vous voudrez.

CONSTANCE.

Quoi ! sur ce siege ?

CAMILLE.

Eh bien ! non ; vous viendrez

Dedans mon lit.

CONSTANCE.

Délacez-moi, de grace.

CAMILLE.

Je ne saurois ; il fait froid ; je suis nu ;  
 Délacez-vous. Notre amante ayant vu,  
 Près du chevet, un poignard dans sa gaine,  
 Le prend, le tire, et coupe ses habits,  
 Corps piqué d'or, garnitures de prix,  
 Ajustements de princesse et de reine ;  
 Ce que les gens en deux mois à grand'peine  
 Avoient brodé périt en un moment ;  
 Sans regretter ni plaindre aucunement  
 Ce que le sexe aime plus que sa vie.  
 Femmes de France, en feriez-vous autant ?  
 Je crois que non ; j'en suis sûr ; et partant  
 Cela fut beau sans doute en Italie.  
 La pauvre amante approche en tapinois,



Croyant tout fait, et que pour cette fois  
Aucun bizarre et nouveau stratagème  
Ne viendrait plus son aise reculer.  
Camille dit: C'est trop dissimuler;  
Femme qui vient se produire elle-même  
N'aura jamais de place à mes côtés:  
Si bon vous semble, allez vous mettre aux piés.  
Ce fut bien là qu'une douleur extrême  
Saisit la belle; et si lors, par hasard,  
Elle avoit eu dans ses mains le poignard,  
C'en étoit fait, elle eût de part en part  
Percé son cœur. Toutefois l'espérance  
Ne mourut pas eucor dans son esprit.  
Camille étoit trop connu de Constance:  
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit  
Chose si dure, et pleine d'insolence,  
Lui qui s'étoit jusque-là comporté  
En homme doux, civil, et sans fierté,  
Cela sembloit contre toute apparence.  
Elle va donc en travers se placer  
Aux pieds du sire, et d'abord les lui baise,  
Mais point trop fort, de peur de le blesser.  
On peut juger si Camille étoit aise.  
Quelle victoire! Avoir mis à ce point  
Une beauté si superbe et si fière!  
Une beauté! je ne la décris point,  
Il me faudroit une semaine entière:  
On ne pouvoit reprocher seulement  
Que la pâleur à cet objet charmant;  
Pâleur encor dont la cause étoit telle  
Qu'elle donnoit du lustre à notre belle.  
Camille donc s'étend, et, sur un sein  
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie,  
Pose ses pieds, et sans cérémonie  
Il s'accommode, et se fait un coussin;  
Puis feint qu'il cede aux charmes de Morphée.

Par les sanglots notre amante étouffée  
 Lâche la boude aux pleurs cette fois-là.  
 Ce fut la fin. Camille l'appela  
 D'un ton de voix qui plut fort à la belle.  
 Je suis content, dit-il, de votre amour.  
 Venez, venez, Constance ; c'est mon tour.  
 Elle se glisse ; et lui, s'approchant d'elle,  
 M'avez-vous cru si dur et si brutal,  
 Que d'avoir fait tout de bon le sévère ?  
 Dit-il d'abord ; vous me connoissez mal :  
 Je vous voulois donner lieu de me plaire.  
 Or bien je sais le fond de votre cœur ;  
 Je suis content, satisfait, plein de joie,  
 Comblé d'amour : et que votre rigueur,  
 Si bon lui semble, à son tour se déploie ;  
 Elle le peut ; usez-en librement.  
 Je me déclare aujourd'hui votre amant,  
 Et votre époux ; et ne sais nulle dame,  
 De quelque rang et beauté que ce soit,  
 Qui vous valût pour maîtresse et pour femme ;  
 Car le passé rappeler ne se doit  
 Entre nous deux. Une chose ai-je à dire ;  
 C'est qu'en secret il nous faut marier.  
 Il n'est besoin de vous spécifier  
 Pour quel sujet : cela vous doit suffire.  
 Même il est mieux de cette façon-là ;  
 Un tel hymen à des amours ressemble :  
 On est époux et galand tout ensemble.  
 L'histoire dit que le drôle ajouta :  
 Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,  
 A votre amant vous fier aujourd'hui ?  
 Vous le pouvez, je vous réponds de lui ;  
 Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître.  
 A tout cela Constance ne dit rien :  
 C'étoit tout dire ; il le reconnut bien,  
 N'étant novice en semblables affaires.

Quant au surplus, ce sont de tels mysteres  
Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.  
Voilà comment Constance réussit.

Or faites-en, nymphes, votre profit.  
Amour en a dans son académie,  
Si l'on vouloit venir à l'examen,  
Que j'aimerois, pour un pareil hymen,  
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.  
Femme qui n'a filé toute sa vie  
Tâche à passer bien des choses sans bruit :  
Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit :  
Noviciat d'épreuves un peu dures.  
Elle en reçut abondamment le fruit :  
Nonnes je sais qui voudroient, chaque nuit,  
En faire un tel à toutes aventures.  
Ce que possible on ne croira pas vrai,  
C'est que Camille, en caressant la belle,  
Des dons d'amour lui fit goûter l'essai.  
L'essai? je faux : Constance en étoit-elle  
Aux éléments? Oui, Constance en étoit  
Aux éléments. Ce que la belle avoit  
Pris et donné de plaisirs en sa vie,  
Compter pour rien jusqu'alors se devoit.  
Pourquoi cela? Quiconque aime le die.

## NICAISE.

UN apprenti marchand étoit ,  
 Qu'avec droit Nicaise ou nommoit ;  
 Garçon très neuf , hors sa boutique ,  
 Et quelque peu d'arithmétique ;  
 Garçon novice dans les tours  
 Qui se pratiquent en amours.  
 Bons bourgeois du temps de nos peres  
 S'avisent tard d'être bons freres ;  
 Ils n'apprennent cette leçon  
 Qu'ayant de la barbe au menton.  
 Ceux d'aujourd'hui , sans qu'on les flatte ,  
 Ont soin de s'y rendre savants  
 Aussitôt que les autres gens.  
 Le jouvenceau de vieille date ,  
 Possible un peu moins avancé ,  
 Par les degrés n'avoit passé.  
 Quoi qu'il en soit , le pauvre sire  
 En très beau chemin demeura ,  
 Se trouvant court par celui-là :  
 C'est par l'esprit que je veux dire.  
 Une belle pourtant l'aima ;  
 C'étoit la fille de son maître ,  
 Fille aimable autant qu'on peut l'être ,  
 Et ne tournant autour du pot ,  
 Soit par humeur franche et sincère ,  
 Soit qu'il fût force d'ainsi faire ,  
 Etant tombée aux mains d'un sot.  
 Quelqu'un de trop de hardiesse  
 Ira la taxer ; et moi , non :  
 Teils procédés ont leur raison.  
 Lorsque l'on aime une déesse ,

Elle fait ces avances-là :  
 Notre belle savoit cela.  
 Son esprit, ses traits, sa richesse,  
 Engageoient beaucoup de jeunesse  
 A sa recherche ; heureux seroit  
 Celui d'entre eux qui cueilleroit,  
 En nom d'hymen, certaine chose  
 Qu'à meilleur titre elle promit  
 Au jouvenceau ci-dessus dit :  
 Certain dieu par fois en dispose,  
 Amour nommé communément.  
 Il plut à la belle d'élire  
 Pour ce point l'apprenti marchand :  
 Bien est vrai, car il faut tout dire,  
 Qu'il étoit très bien fait de corps,  
 Beau, jeune, et frais : ce sont trésors  
 Que ne méprise aucune dame,  
 Tant soit son esprit précieux :  
 Pour une qu'Amour prend par l'ame,  
 Il en prend mille par les yeux.  
 Celle-ci donc, des plus galantes,  
 Par mille choses engageantes  
 Tâchoit d'encourager le gars,  
 N'étoit chiche de ses regards,  
 Le pinçoit, lui venoit sourire,  
 Sur les yeux lui mettoit la main,  
 Sur le pied lui marchoit enfin.  
 A ce langage il ne sut dire  
 Autre chose que des soupirs,  
 Interpretes de ses desirs.  
 Tant fut, à ce que dit l'histoire,  
 De part et d'autre soupiré,  
 Que, leur feu dûment déclaré,  
 Les jeunes gens, comme on peut croire,  
 Ne s'épargnerent ni serments,  
 Ni d'autres points bien plus charmants,

Comme baisers à grosse usure ;  
 Le tout sans compte et sans mesure :  
 Calculateur que fût l'amant ,  
 Brouiller falloit incessamment ;  
 La chose étoit tant infinie ,  
 Qu'il y faisoit toujours abus.  
 Somme toute , il n'y manquoit plus  
 Qu'une seule cérémonie.  
 Bon fait aux filles l'épargner.  
 Ce ne fut pas sans témoigner  
 Bien du regret , bien de l'envie.  
 Par vous , disoit la belle amie ,  
 Je me la veux faire enseigner ,  
 Ou ne la savoir de ma vie.  
 Je la saurai , je vous promets ;  
 Tenez-vous certain désormais  
 De m'avoir pour votre apprentie.  
 Je ne puis pour vous que ce point ;  
 Je suis franche : n'attendez point  
 Que , par un langage ordinaire ,  
 Je vous promette de me faire  
 Religieuse , à moins qu'un jour  
 L'hymen ne suive notre amour.  
 Cet hymen seroit bien mon compte ,  
 N'en doutez point ; mais le moyen ?  
 Vous m'aimez trop pour vouloir rien  
 Qui me pût causer de la honte.  
 Tels et tels m'ont fait demander ;  
 Mon pere est prêt de m'accorder :  
 Moi , je vous permets d'espérer  
 Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage ,  
 Soit conseiller , soit président ,  
 Soit veille ou jour de mariage ,  
 Je serai vôtre auparavant ,  
 Et vous aurez mon pucelage.  
 Le garçon la remercia

Comme il put. A huit jours de là,  
 Il s'offre un parti d'importance.  
 La belle dit à son ami :  
 Tenons-nous-en à celui-ci ;  
 Car il est homme , que je pense ,  
 A passer la chose au gros sas .  
 La belle en étant sur ce cas ,  
 On la promet ; or la commence :  
 Le jour des noces se tient prêt.  
 Entendez ceci , s'il vous plait.  
 Je pense voir votre pensée  
 Sur ce mot-là de commencée.  
 C'étoit alors , sans point d'abus ,  
 Fille promise , et rien de plus .  
 Huit jours donnés à la fiancée ,  
 Comme elle appréhendoit encor  
 Quelque rupture en cet accord ,  
 Elle differe le négoce  
 Jusqu'au propre jour de la noce ,  
 De peur de certain accident  
 Qui les fillettes va perdant .  
 On mène au moutier cependant  
 Notre galaude encor pucelle :  
 Le oui fut dit à la chaudière .  
 L'époux voutint avec la belle  
 S'en aller coucher au retour .  
 Elle demande encor ce jour ,  
 Et ne l'obtient qu'avecque peine ;  
 Il fallut pourtant y passer .  
 Comme l'aurore étoit prochaine ,  
 L'épouse , au lieu de se coucher ,  
 S'habille . On eût dit une reine .  
 Rien ne manquoit aux vêtements ,  
 Perles , joyaux , et diamants :  
 Son éponsé la faisoit dame .  
 Son ami , pour la faire femme ,

Prend heure avec elle au matin :  
 Ils devoient aller au jardin  
 Dans un bois propre à telle affaire ;  
 Une compagne y devoit faire  
 Le guet autour de nos amants ,  
 Compagne instruite du mystere.  
 La belle s'y rend la premiere ,  
 Sous le prétexte d'aller faire  
 Un bouquet, dit-elle, à ses gens.  
 Nicaise, après quelques moments ,  
 La va trouver ; et le bon sire ,  
 Voyant le lieu , se met à dire :  
 Qu'il fait ici d'humidite !  
 Foin ! votre habit sera gâté ;  
 Il est beau , ce seroit dommage :  
 Souffrez , sans tarder davantage ,  
 Que j'aïlle quérir un tapis.  
 Eh ! mon Dieu ! laissons les habits ,  
 Dit la belle toute piquée ;  
 Je dirai que je suis tombée.  
 Pour la perte , n'y songez point :  
 Quand on a temps si fort à point ,  
 Il en faut user ; et périssent  
 Tous les vêtements du pays ;  
 Que plutôt tous les beaux habits  
 Soient gâtés , et qu'ils se salissent ,  
 Que d'aller ainsi consumer  
 Un quart-d'heure : un quart-d'heure est cher !  
 Tandis que tous les gens agissent  
 Pour ma noce , il ne tient qu'à vous  
 D'employer des moments si doux.  
 Ce que je dis ne me sied guere ;  
 Mais je vous chéris , et vous veux  
 Rendre honnête homme , si je peux.  
 En vérité , dit l'amoureux ,  
 Conserver étoffe si chere



Ne sera point mal fait à nous.  
 Je cours ; c'est fait ; je suis à vous :  
 Deux minutes feront l'affaire.  
 Là-dessus il part , sans laisser  
 Le temps de lui rien répliquer.  
 Sa sottise guérit la dame ;  
 Un tel dédain lui vint en l'ame ,  
 Qu'elle reprit dès ce moment  
 Son cœur , que trop indignement  
 Elle avoit placé. Quelle honte !  
 Prince des sots , dit-elle en soi ,  
 Va , je n'ai nul regret de toi :  
 Tout autre eût été mieux mon compte.  
 Mon bon ange a considéré  
 Que tu n'avois pas mérité  
 Une faveur si précieuse :  
 Je ne veux plus être amoureuse  
 Que de mon mari ; j'en fais vœu.  
 Et de peur qu'un reste de feu  
 A le trahir ne me rengage ,  
 Je vais , sans tarder davantage ,  
 Lui porter un bien qu'il auroit  
 Quand Nicaise en son lieu seroit.  
 A ces mots , la pauvre épousée  
 Sort du bois , fort scandalisée.  
 L'autre revient , et son tapis :  
 Mais ce n'est plus comme jadis.  
 Amants , la bonne heure ne sonne  
 A toutes les heures du jour.  
 J'ai lu dans l'alphabet d'amour  
 Qu'un galand près d'une personne  
 N'a toujours le temps comme il veut :  
 Qu'il le preune donc comme il peut.  
 Tous délais y font du dommage :  
 Nicaise en est un témoignage.  
 Fort essoufflé d'avoir couru ,

Et joyeux de telle prouesse ,  
Il s'en revient , bien résolu  
D'employer tapis et maîtresse.  
Mais quoi ! la dame au bel habit ,  
Mordant ses lèvres de dépit ,  
Retournoit vers la compagnie ,  
Et , de sa flamme bien guérie ,  
Possible alloit dans ce moment ,  
Pour se venger de son amant ,  
Porter à son mari la chose  
Qui lui causoit ce dépit-là.  
Quelle chose ? C'est celle-là  
Que fille dit toujours qu'elle a.  
Je le crois ; mais d'en mettre ja  
Mon doigt au feu , ma foi ! je n'ose :  
Ce que je sais , c'est qu'en tel cas  
Fille qui ment ne peche pas.  
Grace à Nicaise , notre belle ,  
Ayant sa fleur en dépit d'elle ,  
S'en retournoit tout en grondant ,  
Quand Nicaise , la rencontrant ,  
A quoi tient , dit-il à la dame ,  
Que vous ne m'avez attendu ?  
Sur ce tapis bien étendu  
Vous seriez en peu d'heure femme.  
Retournons donc sans consulter ;  
Venez cesser d'être pucelle ,  
Puisque je puis , sans rien gâter ,  
Vous témoigner quel est mon zele.  
Non pas cela , reprit la belle ;  
Mon pucelage dit qu'il faut  
Remettre l'affaire à tantôt.  
J'aime votre santé , Nicaise ,  
Et vous conseille auparavant  
De reprendre un peu votre vent.  
Or respirez tout à votre aise ;

Vous êtes apprenti marchand ,  
Faites-vous apprenti galand :  
Vous n'y serez pas sitôt maître.  
A mon égard , je ne puis être  
Votre maîtresse en ce métier.  
Sire Nicaise , il vous faut prendre  
Quelque servante du quartier.  
Vous savez des étoffes vendre ,  
Et leur prix en perfection ;  
Mais ce que vaut l'occasion  
Vous l'ignorez , allez l'apprendre.

---

## COMMENT L'ESPRIT

### VIENT AUX FILLES.

**L** est un jeu divertissant sur tous ,  
 Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle ;  
 Il divertit et la laide et la belle ;  
 Soit jour , soit nuit , à toute heure il est doux :  
 Or devinez comment ce jeu s'appelle.  
 Le beau du jeu n'est connu de l'époux ;  
 C'est chez l'amant que ce plaisir excelle :  
 De regardants , pour y juger des coups ,  
 Il n'en faut point ; jamais on n'y querelle :  
 Or devinez comme ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t-il ? Sans s'arrêter au nom ,  
 Ni badiner là-dessus davantage ,  
 Je vais encor vous en dire un usage :  
 Il fait venir l'esprit et la raison ;  
 Nous le voyons en mainte bestiole.  
 Avant que Lise allât en cette école ,  
 Lise n'étoit qu'un misérable oison ;  
 Condre et filer c'étoit son exercice ,  
 Non pas le sien , mais celui de ses doigts ;  
 Car , que l'esprit eût part à cet office ,  
 Ne le croyez : il n'étoit nuls emplois  
 Où Lise pût avoir l'ame occupée ;  
 Lise songeoit autant que sa poupée.  
 Cent fois le jour sa mere lui disoit ,  
 Va-t'en chercher de l'esprit , malheureuse.  
 La pauvre fille aussitôt s'en alloit  
 Chez les voisins , affligée et houteuse ,  
 Leur demandant où se vendoit l'esprit.

On en rioit ; à la fin on lui dit :  
 Allez trouver pere Bonaventure ,  
 Car il en a bonne provision.  
 Incontinent la jeune créature  
 S'en va le voir , non sans confusion :  
 Elle craignoit que ce ne fût dommage  
 De détourner ainsi tel personnage.  
 Me voudroit-il faire de tels présents ,  
 A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans ?  
 Vaux-je cela ? disoit en soi la belle.  
 Son innocence augmentoit ses appas.  
 Amour n'avoit à son croc de pucelle  
 Dont il crût faire un aussi bon repas.  
 Mon révérend , dit-elle au béat homme ,  
 Je viens vous voir : des personnes m'ont dit  
 Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit ;  
 Votre plaisir seroit-il qu'à crédit  
 J'en pusse avoir ? non pas pour grosse somme ,  
 A gros achat mon trésor ne suffit :  
 Je reviendrai , s'il m'en faut davantage ;  
 Et cependant prenez ceci pour gage.  
 A ce discours , je ne sais quel anneau ,  
 Qu'elle tiroit de son doigt avec peine ,  
 Ne venant point , le pere dit : Tout beau ;  
 Nous pourvions à ce qui vous amene ,  
 Sans exiger nul salaire de vous :  
 Il est marchande et marchande , entre nous ;  
 A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.  
 Entrez ici , suivez-moi bardiment ;  
 Nul ne nous voit , aucun ne nous entend ;  
 Tous sont au cœur ; le portier est personne  
 Entièrement à ma dévotion ,  
 Et ces murs ont de la discrétion.  
 Elle le suit ; ils vont à sa cellule.  
 Mon révérend la jette sur un lit ,  
 Veut la baiser. La pauvrete recule

Un peu la tête ; et l'innocente dit :  
 Quoi ! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit ?  
 Et vraiment oui , repart sa révérence ;  
 Puis il lui met la main sur le tétou.  
 Encore ainsi ? Vraiment oui : comment donc ?  
 La belle prend le tout en patience.  
 Il suit sa pointe , et d'encor en encor  
 Toujours l'esprit s'insinue et s'avance ,  
 Tant et si bien qu'il arrive à bon port.  
 Lise rioit du succès de la chose.  
 Bonaventure à six moments de là  
 Donne d'esprit une seconde dose.  
 Ce ne fut tout , une autre succéda ;  
 La charité du beau pere étoit grande.  
 Eh bien ! dit-il , que vous semble du jeu ?  
 A nous venir l'esprit tarde bien peu ,  
 Reprit la belle. Et puis elle demande :  
 Mais s'il s'en va ? S'il s'en va , nous verrons ;  
 D'autres secrets se mettent en usage.  
 N'en cherchez point , dit Lise , davantage ;  
 De celui-ci nous nous contenterons.  
 Soit fait , dit-il ; nous recommencerons ,  
 Au pis aller , tant et tant qu'il suffise.  
 Le pis aller sembla le mieux à Lise.  
 Le secret même encor se répéta  
 Par le *pater* : il aimoit cette danse.  
 Lise lui fait une humble révérence ,  
 Et s'en retourne en songeant à cela.  
 Lise songer ! Quoi ! déjà Lise songe !  
 Elle fait plus , elle cherche un mensonge ,  
 Se doutant bien qu'on lui demanderoit ,  
 Sans y manquer , d'où ce retard venoit.  
 Deux jours après , sa compagne Nanette  
 S'en vient la voir : pendant leur entretien  
 Lise révoit. Nanette comprit bien ,  
 Comme elle étoit clairvoyante et finette ,

Que Lise alors ne révoit pas pour rien.  
Elle fait tant, tourne tant son amie,  
Que celle-ci lui déclare le tout.  
L'autre n'étoit à l'ouir endormie.  
Sans rien cacher, Lise de bout en bout,  
De point en point, lui conte le mystere,  
Dimensions de l'esprit du beau pere,  
Et les encore, enfin tout le phaté.  
Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grace  
Quand et par qui l'esprit vous fut donné.  
Anne reprit : Puisqu'il faut que je fasse  
Un libre aveu, c'est votre frere Alain  
Qui m'a donné de l'esprit un matin.  
Mon frere Alain ! Alain ! s'écria Lise,  
Alain mon frere ! ah ! je suis bien surprise ;  
Il n'en a point, comme en donneroit-il ?  
Sotte, dit l'autre, hélas ! tu n'en sais guere :  
Apprends de moi que pour pareille affaire  
Il n'est besoin que l'on soit si subtil.  
Ne me crois-tu ? sache-le de ta mere ;  
Elle est experte au fait dont il s'agit :  
Sur ce point-là l'on t'aura bientôt dit,  
Vivent les sots pour donner de l'esprit !

## L'ABBESSE MALADE.

L'EXEMPLE sert, l'exemple nuit aussi.  
 Lequel des deux doit l'emporter ici ?  
 Ce n'est mon fait : l'un dira que l'abbesse  
 En usa bien, l'autre au contraire mal,  
 Selon les gens : bien ou mal, je ne laisse  
 D'avoir mon compte, et montre en général,  
 Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,  
 Que brebis sont la plupart des personnes :  
 Qu'il en passe une, il en passera cent ;  
 Tant sur les gens est l'exemple puissant !  
 Agnès passa, puis autre sœur, puis une :  
 Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune  
 On vit enfin celle qui les gardoit  
 Passer aussi : c'est en gros tout le conte.  
 Voici comment en détail on le conte.

Certaine abbesse un certain mal avoit,  
 Pâles couleurs nommé parmi les filles ;  
 Mal dangereux, et qui des plus gentilles  
 Détruit l'éclat, fait languir les attraits.  
 Notre malade avoit la face blême  
 Tout justement comme un saint de carême ;  
 Bonne d'ailleurs, et gent, à cela près.  
 La faculté sur ce point consultée,  
 Après avoir la chose examinée,  
 Dit que bientôt madame tomberoit  
 En fièvre lente, et puis qu'elle mourroit.  
 Force sera que cette humeur la mange,  
 A moins que de... (l'à moins est bien étrange,)  
 A moins enfin qu'elle n'ait à souhait



Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait  
 Choix de ses mots, et tant tourner ne sait.  
 Jésus ! reprit toute scandalisée  
 Madame abbesse : hé ! que dites-vous là ?  
 Fi ! Nous disons, repartit à cela  
 La faculté, que pour chose assurée  
 Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :  
 Bon le faut-il, c'est un point important ;  
 Et, si bon n'est, deux en prendrez, madame.  
 Ce fut bien pis : non pas que dans son ame  
 Ce bon ne fût par elle souhaité ;  
 Mais le moyen que sa communauté  
 Lui vînt sans peine approuver telle chose ?  
 Honte souvent est de dommage cause.  
 Sœur Agnès dit : Madame, croyez-les ;  
 Un tel remède est chose bien mauvaise,  
 S'il a le goût méchant à beaucoup près  
 Comme la mort. Vous faites cent secrets ;  
 Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaîse ?  
 Vous en parlez, Agnès, bien à votre aise,  
 Reprit l'abbesse : or çà, par votre Dieu,  
 Le feriez-vous ? mettez-vous en mon lieu.  
 Oui-da, madame, et dis bien davantage :  
 Votre santé m'est chère jusque-là  
 Que, s'il falloit pour vous souffrir cela,  
 Je ne voudrois que dans ce témoignage  
 D'affection pas une de céans  
 Me devançât. Mille remerciements  
 A sœur Agnès donnés par son abbesse.  
 La faculté dit adieu là-dessus,  
 Et protesta de ne revenir plus.  
 Tout le couvent se trouvoit en tristesse.  
 Quand sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu  
 La moins sensée, au reste bonne lame,  
 Dit à ses sœurs : Tout ce qui tient madame  
 Est seulement belle honte de Dieu :

Par charité n'en est-il point quelqu'une  
 Pour lui montrer l'exemple et le chemin ?  
 Cet avis fut approuvé de chacune ;  
 On l'approudit, il court de main en main.  
 Pas une n'est qui montre en ce dessein  
 De la froideur, soit nonne, soit nonnette,  
 Mere prieure, ancienne, ou discrète,  
 Le billet trotte ; on fait venir des gens  
 De toute guise, et des noirs, et des blancs,  
 Et des tannés. L'escadron, dit l'histoire,  
 Ne fut petit, ni, comme l'on peut croire,  
 Lent à montrer de sa part le chemin.  
 Ils ne cédoient à pas une nonnain  
 Dans le desir de faire que madame  
 Ne fût hontense, ou bien n'eût dans son ame  
 Tel récipé, possible, à contre-cœur.  
 De ses brebis à peine la premiere  
 A fait le saut, qu'il suit une autre sœur ;  
 Une troisieme entre dans la carriere ;  
 Nulle ne veut demeurer en arriere.  
 Presse se met pour n'être la derniere.  
 Que dirai plus ? Enfin l'impression  
 Qu'avoit l'abbesse encontre ce remede,  
 Sage rendue, à tant d'exemples cede.  
 Un jouvenceau fait l'opération  
 Sur la malade. Elle redevient rose.  
 Ociilet, anrore, et si quelque autre chose  
 De plus riaut se peut imaginer.  
 O doux remede ! ô remede à donner !  
 Remede ami de mainte créature,  
 Ami des gens, ami de la nature,  
 Ami de tout ! point d'honneur excepté.  
 Point d'honneur est une autre maladie :  
 Dans ses écrits madame faculté  
 N'en parle point. Que de maux en la vie !

## LES TROQUEURS.

**L**E changement de mets réjouit l'homme :  
 Quand je dis l'homme , entendez qu'en ceci  
 La femme doit être comprise aussi :  
 Et ne sais pas comme il ne vient de Rome  
 Permission de troquer en hymen ,  
 Non si souvent qu'on en auroit envie ,  
 Mais tout au moins une fois en sa vie.  
 Peut-être un jour nous l'obtiendrons. Amén ,  
 Ainsi soit-il ! semblable indult en France  
 Viendroit fort bien , j'en répons ; car nos gens  
 Sont grands troqueurs ; Dieu nous créa changeants .

Près de Rouen , pays de sapience ,  
 Deux villageois avoient chacun chez soi  
 Forte femelle et d'assez bon aloi .  
 Pour telles gens qui n'y raffinent guere ,  
 Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire  
 Qu'amour les traite ainsi que des prélats .  
 Avint pourtant que , tous deux étant las  
 De leurs moitiés , leur voisin le notaire  
 Un jour de fête avec eux chopinoit .  
 Un des manants lui dit : Sire Oudinet ,  
 J'ai dans l'esprit une plaisante affaire .  
 Vous avez fait sans doute en votre temps  
 Plusieurs contrats de diverse nature ;  
 Ne peut-on point en faire un où les gens  
 Troquent de femme ainsi que de monture ?  
 Notre pasteur a bien changé de cure :  
 La femme est-elle un cas si différent ?  
 Et pargué non ; car messire Grégoire

Disoit toujours, si j'ai bonne mémoire,  
 Mes brebis sont ma femme : cependant  
 Il a changé : changeons aussi, compere.  
 Très volontiers, reprit l'autre manant ;  
 Mais tu sais bien que notre ménagere  
 Est la plus belle : or çà, sire Oudinet,  
 Sera-ce trop s'il donne son mulet  
 Pour le retour ? Mon mulet ? eh ! parguene,  
 Dit le premier des villageois susdits,  
 Chacune vaut en ce monde son prix ;  
 La mienne ira but à but pour la tienne ;  
 On ne regarde aux femmes de si près :  
 Point de retour, vois-tu, compere Etienne.  
 Mon mulet, c'est... c'est le roi des mulets.  
 Tu ne devrois me demander mon âne  
 Tant seulement : troc pour troc, touche là.  
 Sire Oudinet, raisonnant sur cela,  
 Dit : Il est vrai que Tiennette a sur Jeanne  
 De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens ;  
 Mais le meilleur de la bête, à mon sens,  
 N'est ce qu'on voit : femmes ont maintes choses  
 Que je préfère, et qui sont lettres closes ;  
 Femmes aussi trompent assez souvent ;  
 Ja ne les faut éplucher trop avant.  
 Or sus, voisins, faisons les choses nettes.  
 Vous ne voulez chat en poche donner  
 Ni l'un ni l'autre ; allons donc confronter  
 Vos deux moitiés comme Dieu les a faites.  
 L'expédient fut approuvé de tous.  
 Trop bien voilà messieurs les deux époux  
 Qui sur ce point triomphent de s'étendre :  
 Tiennette n'a ni suros ni malandre,  
 Dit le second. Jeanne, dit le premier,  
 A le corps net comme un petit denier ;  
 Ma foi, c'est bême. Et Tiennette est ambroïse,  
 Dit son époux ; telle je la maintien.

L'autre reprit : Compere , tiens-toi bien ;  
Tu ne connois Jeanne ma villageoise ;  
Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu ?  
L'autre manant jura : Par la vertu ,  
Tiennette et moi nous n'avons qu'une noise ,  
C'est qui des deux y sait de meilleurs tours ;  
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours.  
A toi , compere. Et de prendre la tasse ,  
Et de trinquer. Allons , sire Oudinet ,  
A Jeanne. Top. Puis à Tiennette. Masse.  
Somme qu'enfin la soute du mulet  
Fut accordée , et voilà marché fait.  
Notre notaire assura l'un et l'autre  
Que tels traités alloient leur grand chemin.  
Sire Oudinet étoit un bon apôtre ,  
Qui se fit bien payer son parchemin.  
Par qui payer ? Par Jeanne et par Tiennette :  
Il ne voulut rien prendre des maris.  
Les villageois furent tous deux d'avis  
Que pour un temps la chose fût secreta ;  
Mais il en vint au curé quelque vent.  
Il prit aussi son droit : je n'en assure ,  
Et n'y étois ; mais la vérité pure  
Est que curés y manquent peu souvent.  
Le clerc non plus ne fit du sien remise :  
Rien ne se perd entre les gens d'église.  
Les permuteurs ne pouvoient bonnement  
Exécuter un pareil changement  
Dans ce village à moins que de scandale :  
Ainsi bientôt l'un et l'autre dédale ,  
Et va planter le piquet en un lieu  
Où tout fut bien d'abord , moyennant Dieu.  
C'étoit plaisir que de les voir ensemble.  
Les femmes même , à l'envi des maris ,  
S'entredisoient en leurs menus devis ,  
Bon fait troquer , commere , à ton avis ?

Si nous troquions de valet ? que t'en semble ?  
 Ce dernier troc , s'il se fit , fut secret.  
 L'autre d'abord eut un très bon effet ;  
 Le premier mois très bien ils s'en trouverent :  
 Mais à la fin nos gens se dégoûtèrent.  
 Compere Etienne , ainsi qu'on peut penser ,  
 Fut le premier des deux à se lasser ,  
 Pleurant Tiennette ; il y perdoit sans doute.  
 Compere Gille eut regret à sa soute :  
 il ne voulut retroquer toutefois.  
 Qu'en avint-il ? Un jour , parmi les bois ,  
 Etienne vit toute fine seulette  
 Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette ,  
 Qui , par hasard , dormoit sous la coudrette.  
 Il s'approcha , l'éveillant en sursaut.  
 Elle du troc ne se souvint pour l'heure ,  
 Dont le galaud , sans plus longue demeure ,  
 En vint au point. Bref , ils firent le saut.  
 Le conte dit qu'il la trouva meilleure  
 Qu'au premier jour. Pourquoi cela ? Pourquoi ?  
 Belle demande ! En l'amoureuse loi ,  
 Pain qu'on dérobe , et qu'on mange en cachette ,  
 Vaut mieux que pain qu'on cuit , et qu'on achete :  
 Je m'en rapporte aux plus savants que moi.  
 Il faut pourtant que la chose soit vraie ,  
 Et qu'après tout Hyménée et l'Amour  
 Ne soient pas gens à cuire en même four :  
 Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.  
 On y fit chere ; il ne s'y servit plat  
 Où maître Amour , cuisinier délicat ,  
 Et plus friand que n'est maître Hyménée ,  
 N'eût mis la main. Tiennette retournée ,  
 Compere Etienne , homme neuf en ce fait ,  
 Dit à part soi : Gille a quelque secret ;  
 J'ai retrouvé Tiennette plus jolie  
 Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie.

Reprenons-la, faisons tour de Normand ;  
Dédisons-nous, usons du privilege.  
Voilà l'exploit qui trotte incontinent  
Aux fins de voir le troc et changement  
Déclaré nul, et cassé nettement.  
Gille assigné de son mieux se défend.  
Un promoteur intervient pour le siege  
Episcopal, et vendique le cas.  
Grand bruit par-tout, ainsi que d'ordinaire ;  
Le parlement évoque à soi l'affaire.  
Sire Oudinet, le faiseur de contrats,  
Est amené ; l'on l'entend sur la chose.  
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause ;  
Car c'est un fait arrivé depuis peu.  
Pauvre ignorant que le compere Etienne !  
Contre ses fins cet homme, en premier lieu,  
Va de droit fil ; car s'il prit à ce jeu  
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne  
N'étoit à lui : le bon sens vouloit donc  
Que, pour toujours, il la laissât à Gille ;  
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,  
Alloit souvent en chantant sa chanson :  
L'y rencontrer étoit chose facile ;  
Et, supposé que facile ne fût,  
Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.  
Mais allez-moi prêcher cette doctrine  
A des manants : ceux-ci pourtant avoient  
Fait un bon tour, et très bien s'en trouvoient  
Sans le dédit ; c'étoit piece assez fine  
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.  
J'ai grand regret de n'en avoir les gants.

## LE CAS DE CONSCIENCE.

LES gens du pays des fables  
Donnent ordinairement  
Noms et titres agréables  
Assez libéralement ;  
Cela ne leur coûte guere :  
Tout leur est nymphe ou bergere,  
Et déesse bien souvent.  
Horace n'y faisoit faute.  
Si la servante de l'hôte  
Au lit de notre homme alloit ,  
C'étoit aussitôt Ilie ;  
C'étoit la nymphe Egérie ;  
C'étoit tout ce qu'on vouloit.  
Dieu, par sa bonté profonde ,  
Un beau jour mit dans le monde  
Apo!lon son serviteur ,  
Et l'y mit justement comme  
Adam le nomenclateur ,  
Lui disant : Te voilà ; nomme.  
Suivant cette antique loi ,  
Nous sommes parrains du roi.  
De ce privilege insigne ,  
Moi, faiseur de vers indigne ,  
Je pourrois user aussi  
Dans les contes que voici :  
Et s'il me plaisoit de dire ,  
Au lieu d'Anne , Sylvanire .  
Et, pour messire Thomas ,  
Le grand Eruide Adamas ,  
Me mettroit-on à l'amende ?



Non; mais, tout considéré,  
Le présent conte demande  
Qu'on dise Anne et le curé.

Anne, puisqu'ainsi va, passoit dans son village  
Pour la perle et le parangon.  
Etant un jour près d'un rivage,  
Elle vit un jeune garçon

Se baigner nud : la fillette étoit drue,  
Honnête toutefois : l'objet plut à sa vue.  
Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés ;  
Puis, dès auparavant aimé de la bergere,  
Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés :  
Jamais tailleur n'en sut, mieux que lui, la maniere.  
Anne ne craignoit rien ; des saules la couvroient

Comme eût fait une jalousie :

Çà et là ses regards en liberté couroient

Où les portoit leur fantaisie ;

Çà et là, c'est-à-dire aux différents attraits

Du garçon au corps jeune et frais,

Blanc, poli, bien formé, de taille haute et droite,

Digne enfin des regards d'Annette.

D'abord une honte secrete

La fit quatre pas reculer ;

L'Amour huit autres avancer :

Le scrupule survint, et pensa tout gêner.

Anne avoit bonne conscience ;

Mais comment s'abstenir ? Est-il quelque défense

Qui l'emporte sur le desir,

Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir ?

La belle à celui-ci fit quelque résistance ;

A la fin, ne comprenant pas

Comme on peut pécher de cent pas,

Elle s'assit sur l'herbe, et, très fort attentive,

Annette la contemplative

Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu

Comme on dessine sur nature ?

On vous campe une créature ,

Une Eve , ou quelque Adam , j'entends un objet nu ;

Puis force gens , assis comme notre bergere ,

Font un crayon conforme à cet original.

Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire

Un qui ne ressembloit pas mal.

Elle y seroit encor , si Guillot ( c'est le sire , )

Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire

A propos ; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas ,

Plus fort qu'à l'ordinaire ; et c'eût été grand cas

Qu'après de semblables idées

Amour en fût demeuré là :

Il comptoit pour siennes déjà

Les faveurs qu'Anne avoit gardées.

Qui ne s'y fût trompé ? Plus je songe à cela ,

Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse

N'osa , quoi qu'il en soit , le garçon régaler ,

Ne laissant pas pourtant de récapituler

Les points qui la rendoient encor toute honteuse.

Pâque vint , et ce fut un nouvel embarras.

Anne , faisant passer ses péchés en revue ,

Comme un passe-volant mit en un coin ce cas :

Mais la chose fut apperçue.

Le curé messire Thomas

Sut relever le fait ; et , comme l'on peut croire ,

En confesseur exact il fit conter l'histoire ,

Et circonstancier le tout fort amplement ,

Pour en connoître l'importance ,

Puis faire aucunement cadrer la pénitence ,

Chose où ne doit errer un confesseur prudent.

Celui-ci mal-mena la belle :

Etre dans ses regards à tel point sensuelle !

C'est , dit-il , un très grand péché :

Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché.

Cependant la peine imposée

Fut à souffrir assez aisée.

Je n'en parlerai point ; seulement on saura  
 Que messieurs les curés, en tous ces cantons-là,  
 Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots et dévotes,  
 Qui, pour l'examen de leurs fautes,  
 Leur payoient un tribut, qui plus, qui moins, selon  
 Que le compte à rendre étoit long.  
 Du tribut de cet an Anne étant soucieuse,  
 Arrive que Guillot peche un brochet fort grand ;  
 Tout aussitôt le jeune amant  
 Le donne à sa maîtresse ; elle, toute joyeuse,  
 Le va porter du même pas  
 Au curé messire Thomas.

Il reçoit le présent, il l'admire, et le drôle  
 D'un petit coup sur l'épaule  
 La fillette régala,  
 Lui sourit, lui dit, Voilà  
 Mon fait, joignant à cela  
 D'autres petites affaires.

C'étoit jour de calende (1), et nombre de confreres  
 Devoient dîner chez lui. Voulez-vous doublement  
 M'obliger ? dit-il à la belle ;  
 Accommodez chez vous ce poisson promptement,  
 Puis l'apportez incontinent :  
 Ma servante est un peu nouvelle.

Anne court ; et voilà les prêtres arrivés.

Grand bruit, grande cohue : en cave on se transporte :  
 Aucuns des vins sont approuvés ;  
 Chacun en raisonne à sa sorte.  
 On met sur table ; et le doyen

Prend place, en saluant toute la compagnie.

(1) C'est un jour où les curés du diocèse s'assemblent pour parler des affaires communes, chez quelqu'un d'eux qui leur donne à dîner ordinairement ; et cela se fait tous les mois.

Raconter leur propos seroit chose infinie ;

Puis le lecteur s'en doute bien.

On permuta cent fois , sans permuter pas une.  
Santés , Dieu sait combien ! chacun à sa chacune  
But en faisant de l'œil : nul scandale. On servit  
Potages . menus mets , et même jusqu'au fruit ,  
Sans que le brochet vînt ; tout le dîner s'acheve  
Sans brochet , pas un brin. Guillot , sachant ce don ,  
L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison.

Légère de brochet la troupe enfin se leve.

Qui fut bien étonné ? qu'on le juge ; il alla

Dire ceci , dire cela ,

A madame Anne , le jour même ;

L'appela cent fois sotté ; et , dans sa rage extrême ,

Lui pensa reprocher l'aventure du bain.

Traiter votre curé , dit-il , comme un coquin !

Pour qui nous prenez-vous ? Pasteurs sont-ce canailles ?

Alors , par droit de représailles ,

Anne dit au prêtre outragé ,

Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir mangé.

## LE DIABLE

## DE PAPEFIGUIERE.

MAÎTRE François dit que Papimanie  
Est un pays où les gens sont heureux ;  
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux :  
Nous n'en avons ici que la copie.  
Et, par saint Jean ! si Dieu me prête vie,  
Je le verrai ce pays où l'on dort.  
On y fait plus, on n'y fait nulle chose :  
C'est un emploi que je recherche encor.  
Ajoutez-y quelque petite dose  
D'amour honnête, et puis me voilà fort.  
Tout au rebours il est une province  
Où les gens sont hais, maudits, de Dieu :  
On les connoit à leur visage mince ;  
Le long dormir est exclus de ce lien.  
Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente  
A vos regards ayant face riante,  
Couleur vermeille, et visage replet,  
Taille non pas de quelque mingrelet,  
Dire pourrez, sans que l'on vous condamne,  
Cettui me semble, à le voir, Papimane.  
Si, d'autre part, celui que vous verrez  
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,  
Sans hésiter, qualifiez cet homme  
Papefiguier. Papefigue se nomme  
L'isle et province où les gens autrefois  
Firent la figue au portrait du saint-pere :  
Punis en sont, rien chez eux ne prospere :  
Ainsi nous l'a conté maître François.

L'isle fut lors donnée en apanage  
 A Lucifer; c'est sa maison des champs.  
 On voit courir par tout cet héritage  
 Ses commensaux, rudes à pauvres gens,  
 Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes,  
 Si maints tableaux ne sont point apocryphes.  
 Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs  
 Vit un manant rusé, des plus trompeurs,  
 Verser un champ, dans l'isle dessusdite.  
 Bien paroissoit la terre être maudite,  
 Car le manant avec peine et sureur  
 La retournoit, et faisoit son labeur.  
 Survient un diable, à titre de seigneur;  
 Ce diable étoit des gens de l'évangile,  
 Simple, ignorant, à tromper très facile,  
 Bon gentilhomme, et qui, dans son courroux,  
 N'avoit encor tonné que sur les choux;  
 Plus ne savoit apporter de dommage.  
 Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage  
 N'est mon talent; je suis un diable issu  
 De noble race, et qui n'a jamais su  
 Se tourmenter ainsi que font les autres.  
 Tu sais, vilain, que tous ces champs sont nôtres;  
 Ils sont à nous dévolus par l'édit  
 Qui mit jadis cette isle en interdit.  
 Vous y vivez dessous notre police:  
 Partant, vilain, je puis avec justice  
 M'attribuer tout le fruit de ce champ;  
 Mais je suis bon, et veux que dans un an  
 Nous partagions sans noise et sans querelle.  
 Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux?  
 Le manant dit: Monseigneur, pour le mieux,  
 Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle,  
 Car c'est un grain qui vient fort aisément.  
 Je ne connois ce grain-là nullement,  
 Dit le lutin. Comment dis-tu?... Touzelle?...

Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle  
De cette sorte : or emplis-en ce lieu :  
Tonzelle soit, touzelle, de par Dieu !  
J'en suis content. Fais donc vite, et travaille ;  
Manant, travaille ; et travaille, vilain :  
Travailler est le fait de la canaille ;  
Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin,  
Ni que par moi ton labeur se consume :  
Je t'ai ja dit que j'étois gentilhomme,  
Né pour chommer, et pour ne rien savoir.  
Voici comment ira notre partage :  
Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir  
Ce qui hors terre et dessus l'héritage  
Aura poussé, demeurera pour toi ;  
L'autre dans terre est réservé pour moi.  
L'aout arrivé, la touzelle est sciée,  
Et tout d'un temps sa racine arrachée,  
Pour satisfaire au lot du diableteau.  
Il y croyoit la semence attachée,  
Et que l'épi, non plus que le tuyau,  
N'étoit qu'une herbe inutile et séchée.  
Le laboureur vous la serra très bien.  
L'autre au marché porta son chaume vendre.  
On le hua, pas un n'en offrit rien :  
Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.  
Il s'en alla chez son copartageant :  
Le drôle avoit la touzelle vendue,  
Pour le plus sûr, en gerbe, et non battue,  
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.  
Bien le cacha ; le diable en fut la dupe  
Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour ;  
C'est ton métier : je suis diable de cour,  
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.  
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain ?  
Le manant dit : Je crois qu'au lieu de grain  
Planter me faut ou navets ou carottes :

Vous en aurez, monseigneur, pleines hottes,  
 Si mieux n'aimez raves dans la saison.  
 Raves, navets, carottes, tout est bon,  
 Dit le lutin; mon lot sera hors terre;  
 Le tien dedans. Je ne veux point de guerre  
 Avecque toi, si tu ne m'y contrains.  
 Je vais tenter quelques jennes nonnains.  
 L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.  
 Le temps venu de recueillir encor,  
 Le manant prend raves belles et bonnes;  
 Feuilles sans plus tombent pour tout trésor  
 Au diableteau, qui, l'épaule chargée,  
 Court au marché. Grande fut la risée;  
 Chacun lui dit son mot cette fois-là:  
 Monsieur le diable, où croit cette denrée?  
 Où mettrez-vous ce qu'on en donnera?  
 Plein de courroux, et vide de pécune,  
 Léger d'argent, et chargé de rancune,  
 Il va trouver le manant, qui rioit  
 Avec sa femme, et se solacioit.  
 Ah! par la mort! par la sang! par la tête!  
 Dit le démon, il le païra, parbieu!  
 Vous voici donc, Phlipot, la bonne bête!  
 Ça, ça, galons-le en enfant de bon lieu.  
 Mais il vaut mieux remettre la partie;  
 J'ai sur les bras une dame jolie,  
 A qui je dois faire franchir le pas:  
 Elle le vent, et puis ne le veut pas.  
 L'époux n'aura dedans la confrérie  
 Si 'ot un pied qu'à vous je reviendrai,  
 Maître Phlipot, et tant vous galeraï  
 Que ne jouerez ces tours de votre vie.  
 A coups de griffe il faut que nous voyions  
 Lequel aura de nous deux belle amie,  
 Et jouira du fruit de ces sillons.  
 Prendre pourrois d'autorité suprême



Touzelle et grain, champ et rave, enfin tout ;  
Mais je les veux avoir par le bon bout.  
N'espérez plus user de stratagème.  
Dans huit jours d'hui je suis à vous, Philipot ;  
Et touchez là , ceci sera mon arme.  
Le villageois , étourdi du vacarme ,  
Au farfadet ne put répondre un mot.  
Perrette en rit : c'étoit sa ménagere ;  
Boûne galande en toutes les façons ,  
Et qui sut plus que garder les moutons ,  
Tant qu'elle fut en âge de bergere.  
Elle lui dit : Philipot , ne pleure point ;  
Je veux d'ici renvoyer de tout point  
Ce diableteau : c'est un jenne novice  
Qui n'a rien vu ; je t'en tirerai hors ;  
Mon petit doigt sauroit plus de malice ,  
Si je voulois , que n'en sait tout son corps.  
Le jour venu , Philipot , qui n'étoit brave ,  
Se va cacher , non point dans une cave ,  
Trop bien va-t-il se plonger tout entier  
Dans un profond et large bénitier.  
Aucun démon n'eût su par où le prendre ,  
Tant fût subtil ; car d'étole , dit-on ,  
Il s'affubla le chef pour s'en défendre ,  
S'étant plongé dans l'eau jusqu'au menton.  
Or le laissons , il n'en viendra pas faute.  
Tout le clergé chante autour , à voix haute ,  
*Vade retro*. Perrette cependant  
Est au logis le lutin attendant.  
Le lutin vient : Perrette èchevelée ,  
Sort , et se plaint de Philipot , en criant :  
Ah ! le bourreau ! le traître ! le méchant !  
Il m'a perdue , il m'a toute affolée !  
Au nom de Dieu , monseigneur , sauvez-vous :  
A coups de griffe , il m'a dit en courroux  
Qu'il se devoit contre votre excellence

Battre tantôt, et battre à toute outrance.  
Pour s'éprouver, le perfide m'a fait  
Cette balafre. A ces mots au fol:  
Elle fait voir... Et quoi ! Chose terrible.  
Le diable en eut une peur tant horrible,  
Qu'il se signa, pensa presque tomber :  
On n'avait vu, ne lu, n'ouï conter  
Que coups de griffe eussent semblable forn  
Bref, aussitôt qu'il apperçut l'énorme  
Solution de continuité,  
Il demeura si fort épouvanté.  
Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.  
Tous les voisins chommerent la défaite  
De ce démon : le clergé ne fut pas  
Des plus tardifs à prendre part au cas.

## FÉRONDE,

OU

## LE PURGATOIRE.

VÉR'S le Levant, le Vieil de la Montagne  
Se rendit craint par un moyen nouveau :  
Craint n'étoit-il pour l'immense campagne  
Qu'il possédât, ni pour aucun monceau  
D'or ou d'argent, mais parcequ'au cerveau  
De ses sujets il imprimoit des choses  
Qui de maint fait courageux étoient causes.  
Il choisissoit entre eux les plus hardis,  
Et leur faisoit donner du paradis  
Un avant-goût à leurs sens perceptible,  
Du paradis de son législateur :  
Rien n'en a dit ce prophete menteur  
Qui ne devint très croyable et sensible  
A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on ?  
On les faisoit boire tous de façon  
Qu'ils s'enivroient, perdoient sens et raison.  
En cet état, privés de connoissance,  
On les portoit en d'agréables lieux,  
Ombrages frais, jardins délicieux.  
Là se trouvoient tendrons en abondance,  
Plus que maillés, et beaux par excellence :  
Chaque réduit en avoit à couper.  
Si se venoient joliment attrouper  
Près de ces gens, qui, leur boisson cuvée,  
S'émerveilloient de voir cette couvée,

Et se croyoient habitans devenus  
Des champs heureux qu'assigne à ses élus  
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,  
Turs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,  
Au gazonillis des ruisseaux de ces bois,  
Au son des luths accompagnant les voix  
Des rossignols : il n'est plaisir au monde  
Qu'on ne goûtât dedans ce paradis ;  
Les gens trouvoient en son charmant pourpris  
Les meilleurs vins de la machine ronde,  
Dout ne manquoient encor de s'enivrer,  
Et de leurs sens perdre l'entier usage.  
On les faisoit aussitôt reporter  
Au premier lieu de tout ce tripotage.  
Qu'arrivoit-il ? ils croyoient fermement  
Que quelque jour de semblables délices  
Les attendoient, pourvu que hardiment,  
Sans redouter la mort ni les supplices,  
Ils fissent chose agréable à Mahom,  
Servant leur prince en toute occasion.  
Par ce moyen leur prince pouvoit dire  
Qu'il avoit gens à sa dévotion,  
Déterminés, et qu'il n'étoit empire  
Plus redouté que le sien ici-bas.  
Or ai-je été proluxe sur ce cas  
Pour confirmer l'histoire de Féronde.  
Féronde étoit un sot de par le monde,  
Riche manant, ayant soin du tracas,  
Dixmes, et cens, revens, et ménage  
D'un abbé blanc. J'en sais de ce plumage  
Qui valent bien les noirs, à mon avis,  
En fait que d'être aux maris secourables,  
Quand forte tâche ils ont en leur logis,  
Si qu'il y faut moines et gens capables.  
Au lendemain celui-ci ne songeoit,

Et tout son fait dès la veille mangeoit,  
Sans rien garder, non plus qu'un droit apôtre ;  
N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre,  
Que de chercher où gisoient les bons vins,  
Les bons morceaux, et les bonnes commeres,  
Sans oublier les gaillardes nonnains,  
Dont il faisoit peu de part à ses freres.  
Féronde avoit un joli chaperon  
Dans son logis, femme sienne, et dit-on  
Que parentelle étoit entre la dame  
Et notre abbé ; car son prédécesseur,  
Oncle et parrain, dont Dieu veuille avoir l'ame !  
En étoit pere, et la donna pour femme  
A ce manant, qui tint à grand honneur  
De l'épouser. Chacun sait que de race  
Communément fille bâtarde chasse.  
Celle-ci donc ne fit mentir le mot.  
Si n'étoit pas l'époux homme si sot  
Qu'il n'en eût doute, et ne vit en l'affaire  
Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.  
Sa femme alloit toujours chez le prélat,  
Et prétextoit ses allées et venues  
Des soins divers de cet économat.  
Elle alléguoit mille affaires menues ;  
C'étoit un compte, ou c'étoit un achat ;  
C'étoit un rien, tant peu plaignoit sa peine ;  
Bref il n'étoit nul jour en la semaine,  
Nulle heure au jour, qu'on ne vit en ce lieu  
La receveuse. Alors le pere en Dieu  
Ne manquoit pas d'écarter tout son monde.  
Mais le mari, qui se doutoit du tour,  
Rompoit les chiens, ne manquant au retour  
D'imposer mains sur madame Féronde :  
Onc il ne fut un moins commode époux.  
Esprits ruraux volontiers sont jaloux,

Et sur ce point à chausser difficiles ,  
 N'étant pas faits aux coutumes des villes.  
 Monsieur l'abbé trouvoit cela bien dur ,  
 Comme prélat qu'il étoit , partant homme  
 Fuyant la peine , aimant le plaisir pur ,  
 Aiusi que fait tout bon suppôt de Rome.  
 Ce n'est mon goût ; je ne veux de plein saut  
 Prendre la ville , aimant mieux l'escalade ;  
 En amour da , non en guerre : il ne faut  
 Prendre ceci pour guerriere bravade ,  
 Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.  
 Que l'autre usage ait la raison pour soi ,  
 Je m'en rapporte , et reviens à l'histoire  
 Du receveur , qu'on mit en purgatoire  
 Pour le guérir ; et voici comme quoi.  
 Par le moyen d'une poudre endormante ,  
 L'abbé le plonge en un très long sommeil.  
 On le croit mort ; on l'enterre ; l'on chante.  
 Il est surpris de voir , à son réveil ,  
 Autour de lui gens d'étrange manière ;  
 Car il étoit au large dans sa biere ,  
 Et se pouvoit lever de ce tombeau  
 Qui conduisoit en un profond caveau.  
 D'abord la peur se saisit de notre homme.  
 Qu'est-ce cela ? songe-t-il ? est-il mort ?  
 Seroit-ce point quelque espece de sort ?  
 Puis il demande aux gens comme on les nomme ,  
 Ce qu'ils font là , d'où vient que dans ce lieu  
 L'on le retient , et qu'a-t-il fait à Dieu ?  
 L'un d'eux lui dit : Console-toi , Féronde ,  
 Tu te verras citoyen du haut monde  
 Dans mille ans d'hui , complets et bien comptés ;  
 Auparavant il faut d'aucuns péchés  
 Te nettoyer en ce saint purgatoire :  
 Ton ame un jour plus blanche que l'ivoire

En sortira. L'ange consolateur  
Donne, à ces mots, au pauvre receveur  
Huit ou dix coups de forte discipline,  
En lui disant: C'est ton humeur mutine,  
Et trop jalouse, et déplaisante à Dieu,  
Qui te retient pour mille ans en ce lieu.  
Le receveur, s'étant frotté l'épaule,  
Fait un soupir: Mille ans! c'est bien du temps!  
Vous noterez que l'ange étoit un drôle,  
Un frere Jean, novice de léans.  
Ses compagnons jouoient chacun un rôle  
Pareil au sien dessous un feint habit.  
Le receveur requiert pardon, et dit:  
Las! si jamais je rentre dans la vie,  
Jamais soupçon, ombrage, et jalousie,  
Ne rentreront dans mon maudit esprit:  
Pourrois-je point obtenir cette grace?  
On la lui fait espérer, non sitôt;  
Force est qu'un an dans ce séjour se passe;  
Là cependant il aura ce qu'il faut  
Pour sustenter son corps, rien davantage,  
Quelque grabat, du pain pour tout potage,  
Vingt coups de fouet chaque jour, si l'abbé,  
Comme prélat rempli de charité,  
N'obtient du ciel qu'au moins on lui remette,  
Non le total des coups, mais quelque quart,  
Voire moitié, voire la plus grand'part;  
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,  
A ce sujet disant mainte oraison.  
L'ange en après lui fait un long sermon:  
A tort, dit-il, tu concus du soupçon;  
Les gens d'église ont-ils de ces pensées?  
Un abbé blanc! c'est trop d'ombrage avoir;  
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.  
Défais-toi donc de tes erreurs passées.

Il s'y résout. Qu'eût-il fait? Cependant  
 Sire prélat et madame Féronde  
 Ne laissent perdre un seul petit moment.  
 Le mari dit: Que fait ma femme au monde?—  
 Ce qu'elle y fait? tout bien. Notre prélat  
 L'a consolée; et ton économat  
 S'en va son train toujours à l'ordinaire.—  
 Dans le couvent toujours a-t-elle affaire?—  
 Où donc? Il faut qu'ayant seule à présent  
 Le faix entier sur soi, la pauvre femme,  
 Bon gré, mal gré, léans aille souvent,  
 Et plus encor que pendant ton vivant.  
 Un tel discours ne plaisoit point à l'ame.  
 Ame j'ai cru le devoir appeler,  
 Ses pourvoyeurs ne le faisant manger  
 Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve  
 Se passe entier, lui jeûnant, et l'abbé  
 Multipliant œuvres de charité,  
 Et mettant peine à consoler la veuve.  
 Tenez pour sûr qu'il y fit de son mieux;  
 Son soin ne fut long-temps infructueux,  
 Pas ne semoit en une terre ingrate.  
*Pater abbas* avec juste sujet  
 Appréhenda d'être pere en effet.  
 Comme il n'est bon que telle chose éclate,  
 Et que le fait ne puisse être nié,  
 Tant et tant fut par sa paternité  
 Dit d'oraisons, qu'on vit du purgatoire  
 L'ame sortir, légère, et n'ayant pas  
 Once de chair. Un si merveilleux cas  
 Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire  
 Ce qu'ils voyoient. L'abbé passa pour saint.  
 L'époux pour sien le fruit posthume tint,  
 Sans autrement de calcul oser faire.  
 Double miracle étoit en cette affaire,



Et la grossesse, et le retour du mort.  
On en chanta *Te Deum* à renfort.  
Stérilité régnoit en mariage  
Pendant cet an, et même au voisinage  
De l'abbaye, encor bien que léans  
On se vouât pour obtenir enfants.  
A tant laissons l'économe et sa femme ;  
Et ne soit dit que nous autres époux  
Nous méritions ce qu'on fit à cette ame  
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

## LE PSAUTIER.

NONNES, souffrez pour la dernière fois  
 Qu'en ce recueil, malgré moi, je vous place.  
 De vos bons tours les contes ne sont froids ;  
 Leur aventure a ne sais quelle grace  
 Qui n'est ailleurs ; ils emportent les voix.  
 Encore un donc, et puis c'en seront trois.  
 Trois ! je faux d'un ; c'en seront au moins quatre.  
 Comptons-les bien : Mazet le compagnon ;  
 L'abbesse ayant besoin d'un bon garçon  
 Pour la guérir d'un mal opiniâtre ;  
 Ce conte-ci, qui n'est le moins frippon ;  
 Quant à sœur Jeanne ayant fait un poupon,  
 Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.  
 Les voilà tous : quatre c'est compte rond.  
 Vous me direz, c'est une étrange affaire  
 Que nous ayons tant de part en ceci.  
 Que voulez-vous ? je n'y saurois que faire ;  
 Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi.  
 Si vous teniez toujours votre bréviaire,  
 Vous n'auriez rien à démêler ici ;  
 Mais ce n'est pas votre plus grand souci.  
 Passons donc vite à la présente histoire.

Dans un couvent de nonnes fréquentoit  
 Un jouvenceau, friand, comme on peut croire,  
 De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit  
 Goût à le voir, et des yeux le couvoit,  
 Lui sourioit, faisoit la complaisante,  
 Et se disoit sa très humble servante,  
 Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.

Le conte dit que léans il n'étoit  
Vieille ni jenne à qui le personnage  
Ne fit songer quelque chose à part soi ;  
Soupirs trottoient : bien voyoit le pourquoi ,  
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.  
Sœur Isabeau seule pour son usage  
Eut le galand : elle le méritoit ,  
Douce d'humeur , gentille de corsage ,  
Et n'en étant qu'à son apprentissage ,  
Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit  
Pour deux raisons ; son amant et ses charmes.  
Dans ses amours chacune l'épioit :  
Nul bien sans mal , nul plaisir sans alarmes.  
Tant et si bien l'épieraient les sœurs ,  
Qu'une nuit sombre , et propre à ces douceurs  
Dont on confie aux ombres le mystere ,  
En sa cellule on ouït certains mots ,  
Certaine voix , enfin certains propos  
Qui n'étoient pas sans doute en son bréviaire.  
C'est le galand , ce dit-on ; il est pris.  
Et de courir ; l'alarme est aux esprits ;  
L'essaim frémit ; sentinelle se pose.  
On va conter en triomphe la chose  
A mere abbesse ; et , heurtant à grands coups ,  
On lui cria : Madame , levez-vous ;  
Sœur Isabelle a dans sa chambre un homme.  
Vous noterez que madame n'étoit  
En oraison , ni ne prenoit son somme ;  
Trop bien alors dans son lit elle avoit  
Messire Jean , curé du voisinage.  
Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage ,  
Elle se levé en hâte , étourdiment ,  
Cherche son voile , et malheureusement  
Dessous sa main tombe du personnage  
Le haut-de-chausse , assez bien ressemblant ,  
Pendant la nuit , quand on n'est éclairée ,

A certain voile aux nonnes familier,  
 Nommé pour lors entre elles leur psautier.  
 La voilà donc de gregues affublée.  
 Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef,  
 Et s'étant fait raconter derechef  
 Tout le catus, elle dit irritée :  
 Voyez un peu la petite effrontée,  
 Fille du diable, et qui nous gâtera  
 Notre couvent ! Si Dieu plaît, ne fera ;  
 S'il plaît à Dieu, bon ordre s'y mettra :  
 Vous la verrez tantôt bien chapitrée.  
 Chapitre donc, puisque chapitre y a,  
 Fut assemblé. Mere abbesse, entourée  
 De son sénat, fit venir Isabeau,  
 Qui s'arrosait de pleurs tout le visage,  
 Se souvenant qu'un maudit jouvenceau  
 Venoit d'en faire un différent usage.  
 Quoi ! dit l'abbesse, un homme dans ce lieu !  
 Un tel scandale en la maison de Dieu !  
 N'êtes-vous point morte de honte encore ?  
 Qui vous a fait recevoir parmi nous  
 Cette voirie ? Isabeau, savez-vous,  
 ( Car désormais qu'ici l'on vous honore  
 Du nom de sœur, ne le prétendez pas, )  
 Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas,  
 Notre institut condamne une méchante ?  
 Vous l'apprendrez devant qu'il soit demain.  
 Parlez, parlez. Lors la pauvre nonnain,  
 Qui jusqu'à-là, confuse et repentante,  
 N'osoit branler, et la vue abaissoit,  
 Leve les yeux, par bonheur apperçoit  
 Le haut-de-chausse, à quoi toute la bande,  
 Par un effet d'émotion trop grande,  
 N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.  
 Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant  
 S'en apperçût. Aussitôt la pauvrete

Reprend courage, et dit tout doucement :  
 Votre psautier a ne sais quoi qui pend ;  
 Raccommodez-le. Or c'étoit l'aiguillette :  
 Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.  
 D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air  
 D'un haut-de-chausse ; et la jeune nonnette ,  
 Ayant l'idée encor fraîche des deux ,  
 Ne s'y méprit : non pas que le messire  
 Eût chausse faite ainsi qu'un amoureux ,  
 Mais à-peu-près ; cela devoit suffire.  
 L'abbesse dit : Elle ose encore rire !  
 Quelle insolence ! Un péché si honteux  
 Ne la rend pas plus humble et plus soumise !  
 Veut-elle point que l'on la canonise ?  
 Laissez mon voile , esprit de Lucifer ;  
 Songez , songez , petit tison d'enfer ,  
 Comme on pourra raccommo-der votre ame.  
 Pas ne finit mere abbesse sa gamme  
 Sans sermonner et tempêter beaucoup.  
 Sœur Isabeau lui dit encore un coup :  
 Raccommodez votre psautier, madame.  
 Tout le troupeau se met à regarder ;  
 Jeunes de rire , et vieilles de gronder.  
 La voix manquant à notre sermonneuse ,  
 Qui, de son troc bien fâchée et honteuse ,  
 N'eut pas le mot à dire en ce moment ,  
 L'essaim fit voir par son bourdonnement  
 Combien rouloient de diverses pensées  
 Dans les esprits. Enfin l'abbesse dit :  
 Devant qu'on eût tant de voix ramassées ,  
 Il seroit tard ; que chacune en son lit  
 S'aïlle remettre. A demain toute chose.  
 Le lendemain ne fut tenu , pour cause ,  
 Aucun chapitre ; et le jour ensuivant  
 Tout aussi peu. Les sages du convent  
 Furent d'avis que l'on se devoit taire ;

Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau.  
On n'en vouloit à la pauvre Isabeau  
Que par envie : ainsi , n'ayant pu faire  
Qu'elle lâchât aux autres le morceau ,  
Chaque nonnain . faute de jouvenceau ,  
Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire.  
Les vieux amis reviennent de plus beau.  
Par préciput à notre belle on laisse  
Le jeune fils ; le pasteur à l'abbesse :  
Et l'union alla jusques au point  
Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.

## LE ROI CANDAULE

ET

## LE MAITRE EN DROIT.

**F**ORCE gens ont été l'instrument de leur mal :  
Candaule en est un témoignage.

Ce roi fut en sottise un très grand personnage ;  
Il fit pour Gygès son vassal

Une galanterie imprudente et peu sage.

Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant

Et les traits délicats dont la reine est pourvue ;

Je vous jure ma foi que l'accompagnement

Est d'un tout autre prix, et passe infiniment ;

Ce n'est rien qui ne l'a vue

Toute nue.

Je vous la veux montrer sans qu'elle en sache rien,

Car j'en sais un très bon moyen ;

Mais à condition, vous m'entendez fort bien

Sans que j'en dise davantage :

Gygès, il vous faut être sage ;

Point de ridicule desir :

Je ne prendrais pas de plaisir

Aux vœux impertinents qu'une amour sottie et vaine

Vous seroit faire pour la reine.

Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant

Comme un beau marbre seulement.

Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,

Que même le souhait ne peut aller plus loin.

Dedans le bain je l'ai laissée :

Vous êtes connoisseur ; venez être témoin

De ma félicité suprême.

Ils vont : Gygès admire. Admirer, c'est trop peu :  
Son étonnement est extrême.

Ce doux objet joua son jeu.

Gygès en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.

Il auroit voulu se taire,

Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti ;

Mais son silence eût fait soupçonner du mystère :

L'exagération fut le meilleur parti.

Il s'en tint donc pour averti,

Et, sans faire le fin, le froid, ni le modeste,

Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué.

Dieux ! disoit-il au roi, quelle félicité !

Le beau corps ! le beau cuir ! ô ciel ! et tout le reste !

De ce gaillard entretien

La reine n'entendit rien ;

Elle l'eût pris pour outrage :

Car, en ce siècle ignorant,

Le beau sexe étoit sauvage.

Il ne l'est plus maintenant ;

Et des louanges pareilles

De nos dames d'à présent

N'écorchent point les oreilles.

Notre examinateur soupiroit dans sa peau ;

L'émotion croissoit, tant tout lui sembloit beau !

Le prince, s'en doutant, l'emmena ; mais son ame

Emporta cent traits de flamme ;

Chaque endroit lanca le sien.

Hélas ! fuir n'y sert de rien :

Tourments d'amour sont si bien

Qu'ils sont toujours de la suite.

Près du prince, Gygès eut assez de conduite :

Mais de sa passion la reine s'aperçut.

Elle sut

L'origine du mal : le roi, prétendant rire,

S'avisa de lui tout dire.



Ignorant ! savoit-il point  
 Qu'une reine sur ce point  
 N'ose entendre raillerie ?  
 Et, supposé qu'en son cœur  
 Cela lui plaise, elle rie,  
 Il lui faut, pour son honneur,  
 Contrefaire la furie.  
 Celle-ci le fut vraiment,  
 Et réserva dans soi-même  
 De quelque vengeance extrême  
 Le desir très véhément.  
 Je voudrois pour un moment,  
 Lecteur, que tu fusses femme ;  
 Tu ne saurois autrement  
 Concevoir jusqu'où la dame  
 Porta son secret dépit.  
 Un mortel eut le crédit  
 De voir de si belles choses,  
 A tous mortels lettres closes !  
 Tels dons étoient pour des dieux ;  
 Pour des rois, voulois-je dire :  
 L'un et l'autre y vient de cire ;  
 Je ne sais quel est le mieux.

Ces penses incitoient la reine à la vengeance.  
 Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout ;  
 Amour même, dit-on, fut de l'intelligence :  
 De quoi ne vient-il point à bout ?  
 Gygès étoit bien fait ; on l'excusa sans peine :  
 Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.  
 Il étoit mari, c'est son mal ;  
 Et les gens de ce caractère  
 Ne sauroient en aucune affaire  
 Commettre de péché qui ne soit capital.  
 Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue ?  
 Voilà le roi haï, voilà Gygès aimé ;  
 Voilà tout fait et tout formé

Un époux du grand catalogue,  
 Dignité peu briguée, et qui fleurit pourtant.  
 La sottise du prince étoit d'un tel mérite  
 Qu'il fut fait in petto confrere de Vulcan ;  
 De là jusqu'au bonnet la distance est petite.  
 Cela n'étoit que bien ; mais la parque maudite  
 Fut aussi de l'intrigue, et, sans perdre de temps,  
 Le pauvre roi par nos amants  
 Fut député vers le Coeyte ;  
 On le fit trop boire d'un coup :  
 Quelquefois, hélas ! c'est beaucoup.  
 Bientôt un certain breuvage  
 Lui fit voir le noir rivage ;  
 Tandis qu'aux yeux de Gygès  
 S'étaoient de blancs objets :  
 Car, fût-ce amour, fût-ce rage,  
 Bientôt la reine le mit  
 Sur le trône et dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire,  
 On la savoit assez ; mais je me sais bon gré,  
 Car l'exemple a très bien cadré ;  
 Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire  
 Que le docteur en lois dont je vais discourir  
 Puisse mieux que Candaule à mon but concourir.  
 Rome pour ce coup-ci me fournira la scene ;  
 Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps  
 Rendoient triste, sévere, incommode aux galands,  
 Et de sottes femelles pleine,  
 Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant et beau,  
 Où l'on suit un train plus nouveau.  
 Le plaisir est la seule affaire  
 Dont se piquent ses habitants :  
 Qui n'auroit que vingt ou trente ans,  
 Ce seroit un voyage à faire.  
 Rome donc eut naguere un maître dans cet art

Qui du tien et du mien tire son origine ;  
 Homme qui hors de là faisoit le goguenard ;  
 Tout passoit par son étamine ;  
 Aux dépens du tiers et du quart .

Il se divertissoit. Avint que le légiste,  
 Parmi ses écoliers, dont il avoit toujours  
 Longue liste ,

Eut un François, moins propre à faire en droit un cours  
 Qu'en amours.

Le docteur un beau jour, le voyant sombre et triste ,  
 Lui dit: Notre féal, vous voilà de relais,  
 Car vous avez la mine, étant hors de l'école,  
 De ne lire jamais  
 Barthole.

Que ne vous poussez-vous ? un François être ainsi  
 Sans intrigue et sans amourettes !

Vous avez des talents ; nous avons des coquettes ,  
 Non pas pour une , Dieu merci.

L'étudiant reprit : Je suis nouveau dans Rome.  
 Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux gens  
 Pour la somme ,

Je ne vois pas que les galands  
 Trouvent ici beaucoup à faire.  
 Toute maison est monastere ;

Double porte, verroux, une matrone austere,  
 Un mari, des Argus. Qu'irai-je, à votre avis,  
 Chercher en de pareils logis ?

Prendre la lune aux dents seroit moins difficile.  
 Ha ! ha ! la lune aux dents ! repartit le docteur ;  
 Vous nous faites beaucoup d'honneur.

J'ai pitié des gens neufs comme vous. Notre ville  
 Ne vous est pas connue, en tant que je puis voir.  
 Vous croyez donc qu'il faille avoir

Beaucoup de peine à Rome en fait que d'aventures ?  
 Sachez que nous avons ici des créatures  
 Qui feront leurs maris cocus

Sur la moustache des Argus.

La chose est chez nous très commune.

Témoignez seulement que vous cherchez fortune ;

Placez-vous<sup>d</sup> dans l'église auprès du bénitier ;

Présentez sur le doigt aux dames l'eau sacrée ;

C'est d'amourettes les prier.

Si l'air du suppliant à quelque dame agréé ,

Celle-là , sachant son métier ,

Vous enverra faire un message.

Vous serez déterré , logeassiez-vous en lieu

Qui ne fût connu que de Dieu :

Une vieille viendra , qui , faite au badinage ,

Vous saura ménager un secret entretien :

Ne vous embarrassez de rien.

De rien ; c'est un peu trop , j'excepte quelque chose :

Il est bon de vous dire e . passant , notre ami ,

Qu'à Rome il faut agir en galand et demi.

En France on peut conter des fleurettes , l'on cause ;

Ici tous les moments sont chers et précieux :

Romaines vont au bat. L'autre reprit : Tant mieux.

Sans être Gascon je puis dire

Que je suis un merveilleux sire.

Peut-être ne l'étoit-il point :

Tout homme est Gascon sur ce point.

Les avis du docteur furent bons : le jeune homme

Se campe en une église où venoit tous les jours

La fleur et l'élite de Rome :

Des grâces , des Vénus , avec un grand concours

D'amours ,

C'est-à-dire , en chrétien , beaucoup d'anges femelles ;

Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles.

Bénitier , le lieu saint n'étoit pas sans cela :

Notre homme en choisit un chanceux pour ce point-là ;

A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles :

Révérances , le drôle en faisoit des plus belles ,

Des plus dévotes : cependant

Il offroit l'eau lustrale. Un ange, entre les autres,  
En prit de bonne grace. Alors l'étudiant

Dit en son cœur, Elle est des nôtres.

Il retourne au logis : vieille vient ; rendez-vous :  
D'en conter le détail, vous vous en doutez tous.

Il s'y fit nombre de folies.

La dame étoit des plus jolies ;

Le passe-temps fut des plus doux.

Il le conte au docteur. Discretion françoise  
Est chose outre nature et d'un trop grand effort :

Dissimuler un tel transport ,

Cela sent son humeur bourgeoise.

Du fruit de ses conseils le docteur s'applaudit ,  
Rit en jurisconsulte , et des maris se raille.

Pauvres gens, qui n'ont pas l'esprit

De garder du loup leur ouaille !

Un berger en a cent ; des hommes ne sauront

Garder la seule qu'ils auront !

Bien lui sembloit ce soin chose un peu mal-aisée ,  
Mais non pas impossible ; et, sans qu'il eût cent yeux ,

Il défioit, graces aux cieux ,

Sa femme, encor que très rusée.

A ce discours, ami lecteur ,

Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte ,  
Que l'héroïne de ce conte

Fût propre femme du docteur :

Elle l'étoit pourtant. Le pis est que mon homme ,  
En s'informant de tout, et des si, et des cas ,

Et comme elle étoit faite, et quels secrets appas ,  
Vit que c'étoit sa femme en somme.

Un seul point l'arrêtoit ; c'étoit certain talent  
Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant ,

Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.

A ce signe, ce n'est pas elle ,

Disoit en soi le pauvre époux :

Mais les autres points y sont tous ;

C'est elle. Mais ma femme au logis est rêveuse ;

Et celle-ci paroît causeuse

Et d'un agréable entretien :

Assurément c'en est une autre :

Mais du reste il n'y manque rien,

Taille, visage, traits, même poil ; c'est la nôtre.

Après avoir bien dit tout bas,

Ce l'est, et puis, ce ne l'est pas,

Force fut qu'au premier en demeurât le sire.

Je laisse à penser son courroux,

Sa fureur, afin de mieux dire.

Vous vous êtes donné un second rendez-vous ?

Poursuivit-il. Oui, reprit notre apôtre ;

Elle et moi n'avons eu garde de l'oublier,

Nous trouvant trop bien du premier

Pour n'en pas ménager un autre,

Très résolus tous deux de ne nous rien devoir.

La résolution, dit le docteur, est belle.

Je saurois volontiers quelle est cette donzelle.

L'écolier repartit : Je ne l'ai pu savoir ;

Mais qu'importe ? il suffit que je sois content d'elle.

Dès-à-présent je vous répons

Que l'époux de la dame a toutes ses façons ;

Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons,

Demain, en tel endroit, à telle heure, sans faute.

On doit m'attendre entre deux draps,

Champ de bataille propre à de pareils combats.

Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute ;

Le logis est propre et paré.

On m'a fait à l'abord traverser un passage

Où jamais le jour n'est entré ;

Mais, aussitôt après, la vieille du message

M'a conduit en des lieux où loge, en bonne foi,

Tout ce qu'amour a de délices :

On peut s'en rapporter à moi.

A ce discours jugez quels étoient les supplices

Qu'enduroit le docteur. Il forme le dessein  
 De s'en aller le lendemain  
 Au lieu de l'écolier, et, sous ce personnage,  
 Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage  
 Dont il fût à jamais parlé.  
 N'en déplaise au nouveau confrere,  
 Il n'étoit pas bien conseillé ;  
 Mieux valoit pour le coup se taire,  
 Sauf d'apporter en temps et lieu  
 Remede au cas, moyennant Dieu.  
 Quand les épouses font un récipiendaire  
 Au bénoit état de cocu,  
 S'il en peut sortir franc, c'est à lui beaucoup faire ;  
 Mais, quand il est déjà reçu,  
 Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.  
 Le docteur raisonna d'autre sorte, et fit tant  
 Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant  
 Son parrain en cocuage,  
 Il feroit tour d'homme sage ;  
 Son parrain, cela s'entend ;  
 Pourvu que sous ce galand  
 Il eût fait apprentissage ;  
 Chose dont, à bon droit, le lecteur peut douter.  
 Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller  
 Au logis de l'aventure,  
 Croyant que l'allée obscure,  
 Son silence, et le soin de se cacher le nez,  
 Sans qu'il fût reconnu, le feroient introduire  
 En ces lieux si fortunés.  
 Mais, par malheur, la vieille avoit pour se conduire  
 Une lanterne sourde ; et, plus fine cent fois  
 Que le plus fin docteur en lois,  
 Elle reconnut l'homme, et, sans être surprise,  
 Elle lui dit : Attendez là ;  
 Je vais trouver madame Elise.  
 Il la faut avertir ; je n'ose sans cela

Vous mener dans sa chambre, et puis vous devez être

En autre habit pour l'aller voir,

C'est-à-dire en un mot qu'il n'en faut point avoir.

Madame attend au lit. A ces mots notre maître,

Poussé dans quelque bouge, y voit d'abord paroître

Tout un déshabillé, des mules, un peignoir,

Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme,

Parfums sur la toilette, et des meilleurs de Rome,

Le tout propre, arrangé, de même qu'on eût fait

Si l'ou eût attendu le cardinal préfet.

Le docteur se déponille; et cette gouvernante

Revient, et par la main le conduit en des lieux

Où notre homme, privé de l'usage des yeux,

Va d'une façon chancelante.

Après ces détours ténébreux,

La vieille ouvre une porte, et vous pousse le sire

En un fort mal plaisant endroit,

Quoique ce fût son propre empire.

C'étoit en l'école de droit.

En l'école de droit! Là même. Le pauvre homme

Honteux, surpris, confus, non sans quelque ra. on,

Pensa tomber en pamoison.

Le conte en courut par tout Rome.

Les écoliers alors attendoient leur régent:

Cela seul acheva sa mauvaise fortune.

Grand éclat de risée et grand chuchillement,

Universel étonnement.

Est-il fou? qu'est-ce là? vient-il de voir quelqu'une?

Ce ne fut pas le tout; sa femme se plaignit.

Procès. La parenté se joint en cause, et dit

Que du docteur venoit tout le mauvais ménage;

Que cet homme étoit fou; que sa femme étoit sage.

On fit casser le mariage,

Et puis la dame se rendit

Belle et bonne religieuse

A saint Croisant en Vavoureuse;

Un prélat lui donna l'habit.



## LE DIABLE EN ENFER.

QUI craint d'aimer a tort , selon mon sens ,  
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle.  
Je vous connois , objets doux et puissants ;  
Plus ne m'irai brûler à la chandelle.  
Une vertu sort de vous , ne sais quelle ,  
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux :  
Ce qu'elle y fait , besoin n'est de le dire ;  
On meurt d'amour ; on languit ; on soupire :  
Pas ne tiendrait aux gens qu'on ne fit mieux.  
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne.  
J'en vais donner pour preuve une personne  
Dont la beauté fit trébucher Rustic.  
Il en avint un fort plaisant trafic :  
Plaisant fut-il , au péché près , sans faute ;  
Car pour ce point je l'excepte , et je l'ôte ,  
Et ne suis pas du goût de celle-là  
Qui , buvant frais , ( ce fut , je pense , à Rome , )  
Disoit : Que n'est-ce un péché que cela !  
Je la condamne , et veux prouver en somme  
Qu'il fait bon craindre , encor que l'on soit saint.  
Rien n'est plus vrai : si Rustic avoit craint  
Il n'auroit pas retenu cette fille ,  
Qui , jeune , et simple , et pourtant très gentille ,  
Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.  
Alibech fut son nom , si j'ai mémoire ;  
Fille un peu neuve , à ce que dit l'histoire.  
Lisant un jour comme quoi certains saints ,  
Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins ,  
Se séquestroient , vivoient comme des anges ,  
Qui çà , qui là , portant toujours leurs pas  
En lieux cachés , choses qui , bien qu'étranges ,

Pour Alibech avoient quelques appas :  
Mon Dieu ! dit-elle , il me prend une envie  
D'aller mener une semblable vie.  
Alibech donc s'en va sans dire adieu ;  
Mere , ni sœur , nourrice , ni compagne  
N'est avertie. Alibech en campagne  
Marche toujours , n'arrête en pas un lieu ;  
Tant court enfin qu'elle entre en un bois sombre ;  
Et dans ce bois elle trouve un vieillard ,  
Homme possible autrefois plus gaillard ,  
Mais n'étant lors qu'un squelette et qu'une ombre.  
Pere , dit-elle , un mouvement m'a pris ,  
C'est d'être sainte , et mériter pour prix  
Qu'on me révere , et qu'on chomme ma fête.  
Oh ! quel plaisir j'aurois , si tous les ans ,  
La palme en main , les rayons sur la tête ,  
Je recevois des fleurs et des présents !  
Votre métier est-il si difficile ?  
Je sais déjà jeûner plus d'à demi.  
Abandonnez ce penser inutile ,  
Dit le vieillard ; je vous parle en ami.  
La sainteté n'est chose si commune  
Que le jeûner suffise pour l'avoir.  
Dieu gard' de mal fille et femme qui jeûne  
Sans pour cela guere mieux en valoir !  
Il faut encor pratiquer d'autres choses ,  
D'autres vertus , qui me sont lettres closes ,  
Et qu'un hermite habitant de ces bois  
Vous apprendra mieux que moi mille fois.  
Allez le voir , ne tardez davantage ;  
Je ne retiens tels oiseaux dans ma cage.  
Disant ces mots , le vieillard la quitta ,  
Ferma sa porte , et se barricada.  
Très sage fut d'agir ainsi , sans doute ,  
Ne se fiant à vieillesse , ni goutte ,  
Jeûne , ni haire , enfin à rien qui soit.

Non loin de là notre sainte aperçoit  
Celui de qui ce bon vieillard parloit,  
Homme ayant l'ame en Dieu tout occupée,  
Et se faisant tout blanc de son épée.  
C'étoit Rustic, jeune saint très fervent :  
Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent.  
En peu de mots, l'appétit d'être sainte  
Lui fut d'abord par la belle expliqué ;  
Appétit tel qu'Alibech avoit crainte  
Que quelque jour son fruit n'en fût marqué.  
Rustic sourit d'une telle innocence :  
Je n'ai, dit-il, que peu de connoissance  
En ce métier ; mais ce peu-là que j'ai  
Bien volontiers vous sera partagé ;  
Nous vous rendrons la chose familière.  
Maître Rustic eût dû donner congé  
Tout dès l'abord à semblable écolière.  
Il ne le fit ; en voici les effets.  
Comme il vouloit être des plus parfaits,  
Il dit en soi : Rustic, que sais-tu faire ?  
Veiller, prier, jeûner, porter la haire.  
Qu'est-ce cela ? moins que rien, tous le font.  
Mais d'être seul auprès de quelque belle,  
Sans la toucher, il n'est victoire telle ;  
Triomphes grands chez les anges en sont :  
Méritons-les ; retenons cette fille :  
Si je résiste à chose si gentille,  
J'atteins le comble, et me tire du pair.  
Il la retint, et fut si téméraire,  
Qu'outre Satan il défia la chair,  
Deux ennemis toujours prêts à mal faire.  
Or sont nos saints logés sous même toit :  
Rustic apprête, en un petit endroit,  
Un petit lit de jonc pour la novice ;  
Car de coucher sur la dure d'abord,  
Quelle apparence ? elle n'étoit encor

Accoutumée à si rude exercice.  
 Quant au souper, elle eut, pour tout service  
 Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.  
 Faites état que la magnificence  
 De ce repas ne consista qu'en l'eau,  
 Claire, d'argent, belle par excellence.  
 Rustic jeûna; la fille eut appétit.  
 Couchés à part, Alibech s'endormit;  
 L'hermite non. Une certaine bête,  
 Diable nommée, un vrai serpent maudit,  
 N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.  
 On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête,  
 Tantôt les traits de la jeune beauté,  
 Tantôt sa grace, et sa naïveté,  
 Et ses façons, et sa manière douce,  
 L'âge, la taille, et sur-tout l'embonpoint,  
 Et certain sein ne se reposant point,  
 Allant, venant; sein qui pousse et repousse  
 Certain corset en dépit d'Alibech  
 Qui tâche en vain de lui clorre le bec;  
 Car toujours parle; il va, vient, et respire:  
 C'est son patois; Dieu sait ce qu'il veut dire.  
 Le pauvre hermite, ému de passion,  
 Fit de ce point sa méditation.  
 Adieu la haïre, adieu la discipline;  
 Et puis voilà de ma dévotion,  
 Voilà mes saints! Celui-ci s'achemine  
 Vers Alibech, et l'éveille en sursaut:  
 Ce n'est bien fait que de dormir sitôt,  
 Dit le frater; il faut au préalable  
 Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable,  
 Emprisonnant en enfer le malin;  
 Créé ne fut pour aucune autre fin:  
 Procédons-y. Tout-à-l'heure il se glisse  
 Dedans le lit. Alibech, sans malice,  
 N'entendoit rien à ce mystère-là;

Et, ne sachant ni ceci ni cela,  
Moitié forcée, et moitié consentante,  
Moitié voulant combattre ce desir,  
Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,  
Elle crut faire acte de repentante;  
Bien humblement rendit grace au frater;  
Sut ce que c'est que le diable en enfer.  
Désormais faut qu'Alibech se contente  
D'être martyr, en cas que sainte soit.  
Frere Rustic peu de vierges faisoit.  
Cette leçon ne fut la plus aisée,  
Dont Alibech, non encor déniaisée,  
Dit, Il faut bien que le diable en effet  
Soit une chose étrange et bien mauvaise;  
Il brise tout; voyez le mal qu'il fait  
A sa prison: non pas qu'il m'en déplaise;  
Mais il mérite, en bonne vérité,  
D'y retourner. Soit fait, ce dit le frere.  
Tant s'appliqua Rustic à ce mystere,  
Tant prit de soin, tant eut de charité,  
Qu'enfin l'enfer s'accoutumant au diable,  
Eût eu toujours sa présence agréable,  
Si l'autre eût pu toujours en faire essai.  
Sur quoi la belle: On dit encor bien vrai  
Qu'il n'est prison si douce, que son hôte  
En peu de temps ne s'y lasse sans faute.  
Bientôt nos gens ont noise sur ce point.  
En vain l'enfer son prisonnier rappelle;  
Le diable est sourd, le diable n'entend point.  
L'enfer s'ennuie, autant en fait la belle;  
Ce grand desir d'être sainte s'en va.  
Rustic voudroit être dépêtré d'elle:  
Elle pourvoit d'elle-même à cela.  
Furtivement elle quitte le sire,  
Par le plus court s'en retourne chez soi.  
Je suis en soin de ce qu'elle put dire

A ses parents ; c'est ce qu'en bonne foi  
Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.  
Apparemment elle leur fit entendre  
Que son cœur, mu d'un appétit d'enfant,  
L'avoit portée à tâcher d'être sainte  
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.  
Sa parenté prit pour argent comptant  
Un tel motif : non que de quelque atteinte  
A son enfer on n'eût quelque soupçon ;  
Mais cette chartre est faite de façon  
Qu'on n'y voit goutte, et maint geolier s'y trompe.  
Alibech fut festinée en grand'pompe.  
L'histoire dit que, par simplicité,  
Elle conta la chose à ses compagnes.  
Besoin n'étoit que votre sainteté,  
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes ;  
On vous auroit, sans bonger du logis,  
Même leçon, même secret appris.  
Je vous aurois, dit l'une, offert mon frere.  
Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin.  
Et Néherbal, notre prochain voisin,  
N'est pas non plus novice en ce mystere :  
Il vous recherche ; acceptez ce parti,  
Devant qu'on soit d'un tel cas averti.  
Elle le fit. Néherbal n'étoit homme  
A cela près. On donna telle somme,  
Qu'avec les traits de la jeune Alibech  
Il prit pour bon un enfer très suspect,  
Usant des biens que l'hymen nous envoie.  
A tous époux Dieu doit pareille joie !

## LA JUMENT

## DU COMPERE PIERRE.

MESSIRE Jean, c'étoit certain curé  
 Qui prêchoit peu, sinon sur la vendange ;  
 Sur ce sujet, sans être préparé,  
 Il triomphoit, vous eussiez dit un ange.  
 Encore un point étoit touché de lui,  
 Non si souvent qu'eût voulu le messire ;  
 Et ce point-là les enfants d'aujourd'hui  
 Savent que c'est, besoin n'ai de le dire.

Messire Jean, tel que je le décris,  
 Faisoit si bien que femmes et maris  
 Le recherchoient, estimoient sa science ;  
 Au demeurant, il n'étoit conscience  
 Un peu jolie, et bonne à diriger,  
 Qu'il ne voulût lui-même interroger,  
 Ne s'en fiant aux soins de son vicaire.  
 Messire Jean auroit voulu tout faire,  
 S'entremettoit en zélé directeur,  
 Alloit par-tout, disant qu'un bon pasteur  
 Ne peut trop bien ses ouailles connoître,  
 Dont par lui-même instruit en vouloit être.  
 Parmi les gens de lui les mieux venus,  
 Il fréquentoit chez le compere Pierre,  
 Bon villageois, à qui pour toute terre,  
 Pour tout domaine, et pour tous revenus,  
 Dieu ne donna que ses deux bras tout nus,  
 Et son louchet, dont, pour tout ustensille,  
 Pierre faisoit subsister sa famille.

Il avoit femme et belle et jeune encor,  
Ferme sur-tout ; le hâle avoit fait tort  
A son visage , et non à sa personne.  
Nous autres gens peut-être aurions voulu  
Du délicat , ce rustic ne m'eût plu ;  
Pour des curés la pâte en étoit bonne ,  
Et convenoit à semblables amours.  
Messire Jean la regardoit toujours  
Du coin de l'œil , toujours tournoit la tête  
De son côté , comme un chien qui fait fête  
Aux os qu'il voit n'être par trop chétifs :  
Que s'il en voit un de belle apparence ,  
Non décharné , plein encor de substance ,  
Il tient dessus ses regards attentifs ;  
Il s'inquiete , il trépigne , il remue  
Oreille et queue ; il a toujours la vue  
Dessus cet os , et le ronge des yeux  
Vingt fois devant que son palais s'en sente.  
Messire Jean tout ainsi se tourmente  
A cet objet pour lui délicieux.  
La villageoise étoit fort innocente ,  
Et n'entendoit aux façons du pasteur  
Mystere aucun ; ni son regard flatteur ,  
Ni ses présents , ne touchoient Magdeleine ;  
Bouquets de thym et pots de marjolaine  
Tomboient à terre : avoir cent menus soins ,  
C'étoit parler bas-breton tout au moins.  
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.  
Pierre étoit lourd , sans esprit , je crois bien  
Qu'il ne se fût précipité lui-même ;  
Mais par-delà de lui demander rien  
C'étoit abus et très grande sottise.  
L'autre lui dit : Compere , mon ami ,  
Te voilà pauvre , et n'ayant à demi  
Ce qu'il te faut ; si je t'apprends la guise  
Et le moyen d'être un jour plus content



Qu'un petit roi, sans te tourmenter tant,  
Que me veux-tu donner pour mes étrennes?  
Pierre répond : Parbleu ! messire Jean,  
Je suis à vous ; disposez de mes peines ;  
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.  
Notre cochon ne nous faudra pourtant ;  
Il a mangé plus de son , par mon ame !  
Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau ;  
Et d'abondant la vache à notre femme  
Nous a promis qu'elle feroit un veau :  
Prenez le tout. Je ne veux nul salaire,  
Dit le pasteur ; obliger mon compere  
Ce m'est assez. Je te dirai comment :  
Mon dessein est de rendre Magdeleine  
Jument le jour , par art d'enchantement ,  
Lui redonnant sur le soir forme humaine.  
Très grand profit pourra certainement  
T'en revenir ; car ton âne est si lent ,  
Que du marché l'heure est presque passée  
Quand il arrive ; ainsi tu ne vends pas ,  
Comme tu veux , tes herbes , ta denrée ,  
Tes choux , tes aulx , enfin tout ton tracas.  
Ta femme , étant jument forte et membrue ,  
Ira plus vite ; et sitôt que chez toi  
Elle sera du marché revenue ,  
Sans pain ni soupe , un peu d'herbe menue  
Lui suffira. Pierre dit : Sur ma foi !  
Messire Jean , vous êtes un sage homme ;  
Voyez que c'est d'avoir étudié !  
Vend-on cela ? Si j'avois grosse somme ,  
Je vous l'aurois parbleu bientôt payé.  
Jean poursuivit : Or çà , je t'apprendrai  
Les mots , la guise , et toute la maniere  
Par où jument , bien faite et pouliniere  
Auras de jour , belle femme de nuit.  
Corps , tête , jambe , et tout ce qui s'ensuit

Lui revienâtes : tu n'as qu'à me voir faire.  
 Tais-toi sur tout ; car un mot seulement  
 Nous gâteroit tout notre enchantement ;  
 Nous ne pourrions revenir au mystere,  
 De notre vie : encore un coup , motus ,  
 Bouche cousue ; ouvre les yeux sans plus :  
 Toi-même après pratiqueras la chose.  
 Pierre promet de se taire , et Jean dit :  
 Sus , Magdeleine , il se faut , et pour cause ,  
 Dépouiller nue et quitter cet habit ;  
 Dégraffez-moi cet atour des dimanches.  
 Fort bien. Otez ce corset et ces manches.  
 Encore mieux. Défaites ce jupon.  
 Très bien cela. Quand vint à la chemise ,  
 La pauvre épouse eut en quelque façon  
 De la pudeur. Être nue ainsi mise  
 Aux yeux des gens ! Magdeleine aimoit mieux  
 Demeurer femme , et juroit ses grands dieux  
 De ne souffrir une telle vergogne.  
 Pierre lui dit : Voilà grande besogne !  
 Eh bien ! tous deux nous saurons comme quoi  
 Vous êtes faite : est-ce , par votre foi ,  
 De quoi tant craindre ? Eh ! las ! las ! Magdeleine ,  
 Vous n'avez pas toujours eu tant de peine  
 A tout ôter ? Comment donc faites-vous  
 Quand vous cherchez vos puces ? dites-nous.  
 Messire Jean est-ce quelqu'un d'étrange ?  
 Que craignez-vous ? hé quoi ! qu'il ne vous mange ?  
 Ça , dépêchons : c'est par trop marchandé.  
 Depuis le temps monsieur notre curé  
 Auroit déjà parfait son entreprise.  
 Disant ces mots , il ôte la chemise ,  
 Regarde faire , et ses lunettes prend.  
 Messire Jean par le nombril commence ,  
 Pose dessus une main en disant :  
 Que ceci soit beau poitrail de jument.

Puis cette main dans le pays s'avance.  
L'autre s'en va transformer ces deux monts  
Qu'en nos climats les gens nomment tetons ;  
Car quant à ceux qui sur l'autre hémisphère  
Sont étendus , plus vastes en leur tour ,  
Par révérence on ne les nomme guere.  
Messire Jean leur fait aussi sa cour ,  
Disant toujours pour la cérémonie ,  
Que ceci soit telle ou telle partie ,  
Ou belle croupe , ou beaux flancs , tout enfin.  
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin ;  
Et , ne voyant nul progrès à la chose ,  
Il prioit Dieu pour la métamorphose.  
C'étoit en vain ; car de l'enchantement  
Toute la force et l'accomplissement  
Gisoit à mettre une queue à la bête.  
Tel ornement est chose fort honnête ;  
Jean , ne voulant un tel point oublier ,  
L'attache donc. Lors Pierre de crier ,  
Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieue ,  
Messire Jean , je n'y veux point de queue !  
Vous l'attachez trop bas , messire Jean !  
Pierre à crier ne fut si diligent ,  
Que bonne part de la cérémonie  
Ne fût déjà par le prêtre accomplie.  
A bonne fin le reste auroit été ,  
Si , non content d'avoir déjà parlé ,  
Pierre encor n'eût tiré par la soutane  
Le curé Jean , qui lui dit : Foin de toi !  
T'avois-je pas recommandé , gros âne ,  
De ne rien dire , et de demeurer coi ?  
Tout est gâté ; ne t'en prends qu'à toi-même.  
Pendant ces mots l'époux gronde à part soi.  
Magdeleine est en un courroux extrême ,  
Querelle Pierre , et lui dit : Malheureux !  
Tu ne seras qu'un misérable gueux

Toute ta vie ! et puis viens-t'en me braire ,  
Viens me conter ta faim et ta douleur !  
Voyez un peu ! monsieur notre pasteur  
Veut de sa grace à ce traîne-malheur  
Montrer de quoi finir notre misère :  
Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire ?  
Messire Jean , laissons-là cet oison :  
Tous les matins , tandis que ce veau lie  
Ses choux , ses aulx , ses herbes , son oignon ,  
Sans l'avertir , venez à la maison ;  
Vous me rendrez une jument polie.  
Pierre reprit : Plus de jument , ma mie ;  
Je suis content de n'avoir qu'un grison.

## LES LUNETTES.

J'AVOIS juré de laisser là les nonnes ;  
 Car que toujours on voie en mes écrits  
 Même sujet et semblables personnes ,  
 Cela pourroit fatiguer les esprits .  
 Ma muse met guimpe sur le tapis ;  
 Et puis quoi ? guimpe , et puis guimpe sans cesse ;  
 Bref , toujours guimpe , et guimpe sous la presse .  
 C'est un peu trop : je veux que les nonnains  
 Fassent les tours en amour les plus fins ;  
 Si ne faut-il pour cela qu'on épuise  
 Tous les sujets . Le moyen ? c'est un fait  
 Par trop fréquent ; je n'aurois jamais fait :  
 Il n'est greffier dont la plume y suffise .  
 Si j'y tâchois , on pourroit soupçonner  
 Que quelque cas m'y feroit retourner ;  
 Tant sur ce point mes vers font de rechûtes :  
 Toujours souvient à Robin de ses flûtes .  
 Or apportons à cela quelque fin ;  
 Je le prétends , cette tâche ici faite .

Jadis s'étoit introduit un blondin  
 Chez des nonnains , à titre de fillette .  
 Il n'avoit pas quinze ans que tout ne fût ;  
 Dont le galand passa pour sœur Colette ,  
 Auparavant que la barbe lui crût .  
 Cet entre-temps ne fut sans fruit ; le sire  
 L'employa bien ; Agnès en profita .  
 Las ! quel profit ! j'eusse mieux fait de dire  
 Qu'à sœur Agnès malheur en arriya .  
 Il lui fallut élargir sa ceinture ,

Puis mettre au jour petite créature ,  
 Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau ,  
 Ce dit l'histoire , à la sœur jouvenceau .  
 Voilà scandale et bruit dans l'abbaye :  
 D'où cet enfant est-il plu ? comme a-t-on ,  
 Disoient les sœurs en riant , je vous prie ,  
 Trouvé céans ce petit champignon ?  
 Si ne s'est-il après tout fait lui-même :  
 La prieure est en un courroux extrême .  
 Avoir ainsi souillé cette maison !  
 Bientôt on mit l'accouchée en prison :  
 Puis il fallut faire enquête du pere .  
 Comment est-il entré ? comment sorti ?  
 Les murs sont hauts , antique la touriere ,  
 Double la grille , et le tour très petit .  
 Seroit-ce point quelque garçon en fille ?  
 Dit la prieure , et , parmi nos brebis ,  
 N'aurions-nous point sous de trompeurs habits  
 Un jeune loup ? Sus , qu'on se déshabille ;  
 Je veux savoir la vérité du cas .  
 Qui fut bien pris , ce fut la feinte ouaille :  
 Plus son esprit à songer se travaille ,  
 Moins il espere échapper d'un tel pas .  
 Nécessité , mere de stratagème ,  
 Lui fit... eh bien ? lui fit en ce moment  
 Lier... Eh quoi ? Foin ! je suis court moi-même :  
 Où prendre un mot qui dise honnêtement  
 Ce que lia le pere de l'enfant ?  
 Comment trouver un détour suffisant  
 Pour cet endroit ? Vous avez ouï dire  
 Qu'au temps jadis le genre humain avoit  
 Fenêtre au corps , de sorte qu'on pouvoit  
 Dans le dedans tout à son aise lire :  
 Chose commode aux medecins d'alors .  
 Mais si d'avoir une fenètre au corps  
 Etoit utile , une au cœur au contraire

Ne l'étoit pas dans les femmes sur-tout ;  
Car le moyen qu'on pût venir à bout  
De rien cacher ? Notre commune mere ,  
Dame nature , y pourvut sagement  
Par deux lacets de pareille mesure.  
L'homme et la femme eurent également  
De quoi fermer une telle ouverture.  
La femme fut lacée un peu trop dru :  
Ce fut sa faute ; elle-même en fut cause ,  
N'étant jamais à son gré trop bien close.  
L'homme au rebours ; et le bout du tissu  
Rendit en lui la nature perplexe.  
Bref , le lacet à l'un et l'autre sexe  
Ne put cadrer , et se trouva , dit-on  
Aux femmes court , aux hommes un peu long.  
Il est facile à présent qu'on devine  
Ce que lia notre jeune imprudent :  
C'est ce surplus , ce reste de machine ;  
Bout du lacet aux hommes excédant.  
D'un brin de fil il l'attacha de sorte  
Que tout sembloit aussi plat qu'aux nonnains :  
Mais fil ou soie , il n'est bride assez forte  
Pour contenir ce que bientôt je crains  
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des saints ,  
Amenez-moi , si vous voulez , des anges ;  
Je les tiendrai créatures étranges ,  
Si vingt nonnains , telles qu'on les vit lors ,  
Ne font trouver à leur esprit un corps :  
J'entends nonnains ayant tous les trésors  
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde  
Se fait servir ; chiches et fiers appas  
Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde ;  
Car celui-ci ne les lui montre pas.  
La prieure a sur son nez des lunettes ,  
Pour ne juger du cas légèrement.  
Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes ,

En un habit que vraisemblablement  
 N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.  
 Figurez-vous la question qu'au sire  
 On donna lors : besoin n'est de le dire.  
 Touffes de lis, proportion du corps,  
 Secrets appas, embonpoint, et peau fine,  
 Fermes tetons, et semblables ressorts,  
 Eurent bientôt fait jouer la machine :  
 Elle échappa, rompit le fil d'un coup,  
 Comme un coursier qui romproit son licou,  
 Et sauta droit au nez de la prieure,  
 Faisant voler lunettes tout-à-l'heure  
 Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu  
 Que l'on ne vit tomber la lunettière.  
 Elle ne prit cet accident en jeu.  
 L'on tint chapitre ; et, sur cette matière,  
 Fut raisonné long-temps dans le logis.  
 Le jeune loup fut aux vieilles brebis  
 Livré d'abord. Elles vous l'empoignèrent,  
 A certain arbre en leur cour l'attachèrent,  
 Ayant le nez devers l'arbre tourné,  
 Le dos à l'air avec toute la suite.  
 Et cependant que la troupe maudite  
 Songe comment il sera guerdonné,  
 Que l'une va prendre dans les cuisines  
 Tous les balais, et que l'autre s'en court  
 A l'arsenal où sont les disciplines ;  
 Qu'une troisième enferme à double tour  
 Les sœurs qui sont jeunes et pitoyables ;  
 Bref, que le sort, ami du marjolet,  
 Ecarte ainsi toutes les détestables ;  
 Vient un meûnier monté sur son mulet,  
 Garçon carré, garçon couru des filles,  
 Bon compagnon, et beau joueur de quilles.  
 Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce là que je voi ?  
 Le plaisant sa'nt ! Jeune homme, je te prie,



Qui t'a mis là ? sont-ce ces sœurs ? dis-moi :  
Avec quelqu'une as-tu fait la folie ?  
Te plaisoit-elle ? étoit-elle jolie ?  
Car, à te voir, tu me portes, ma foi,  
( Plus je regarde et mire ta personne, )  
Tout le minois d'un vrai croqueur de nonne.  
L'autre répond : Hélas ! c'est le rebours ;  
Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours :  
Voilà mon mal. Dieu me doint patience !  
Car de commettre une si grande offense,  
J'en fais scrupule, et fût-ce pour le roi,  
Me donnât-on aussi gros d'or que moi.  
Le meûnier rit ; et, sans autre mystère,  
Vous le délie, et lui dit : Idiot,  
Scrupule, toi qui n'es qu'un pauvre here !  
C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire !  
Notre curé ne seroit pas si sot.  
Vite, fuis-t'en, n'ayant mis en ta place ;  
Car aussi-bien tu n'es pas, comme moi,  
Franc du collier, et bon pour cet emploi ;  
Je n'y veux point de quartier ni de grace :  
Viennent ces sœurs ; toutes, je te répond,  
Verront beau jeu, si la corde ne rompt.  
L'autre deux fois ne se le fait redire ;  
Il vous l'attache, et puis lui dit adieu.  
Large d'épaule, on auroit vu le sire  
Attendre nud les nonnains en ce lieu.  
L'escadron vient, porte en guise de cierges  
Gaules et fouets, procession de verges,  
Qui fit la ronde à l'entour du meûnier,  
Sans lui donner le temps de se montrer,  
Sans l'avertir. Tout beau ! dit-il, mesdames,  
Vous vous trompez ; considérez-moi bien :  
Je ne suis pas cet ennemi des femmes,  
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.  
Employez-moi, vous verrez des merveilles :

Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.  
D'un certain jeu je viendrai bien à bout :  
Mais quant au fouet je n'y vauz rien du tout.  
Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il dire ?  
S'écria lors une de nos sans-dents :  
Quoi ! tu n'es pas notre faiseur d'enfants ?  
Tant pis pour toi, tu païras pour le sire :  
Nous n'avons pas telles armes en main  
Pour demeurer en un si beau chemin.  
Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on desire.  
A ce discours, fouets de rentrer en jeu,  
Verges d'aller, et non pas pour un peu ;  
Meunier de dire en langue intelligible,  
Crainte de n'être assez bjen entendu,  
Mesdames, je... ferai tout mon possible  
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû.  
Plus il leur tient des discours de la sorte,  
Plus la fureur de l'antique cohorte  
Se fait sentir. Long-temps il s'en souvint.  
Pendant qu'on donne au maître l'anguillade  
Le mulet fait sur l'herbette gambade.  
Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,  
Je ne le sais, ni ne m'en mets en peine :  
Suffit d'avoir sauvé le jounceau.  
Pendant un temps les lecteurs, pour douzaine  
De ces nonnains au corps gent et si beau,  
N'auroient voulu, je gage, être en sa peau.

## LE CUVIER.

**S**OYEZ **a**mant, vous serez inventif ;  
 Tour ni détour, ruse ni stratagème ,  
 Ne vous faudront : le plus jeune apprentif  
 Est vieux routier dès le moment qu'il aime :  
 On ne vit onc que cette passion  
 Demeurât court faite d'invention ;  
 Amour fait tant qu'enfin il a son compte.  
 Certain cuvier, dont on fait certain conte ,  
 En fera foi. Voici ce que j'en sais ,  
 Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

Dedans un bourg ou ville de province  
 ( N'importe pas du titre ni du nom )  
 Un tonnelier et sa femme Nannon  
 Entretenoient un ménage assez mince.  
 De l'aller voir Amour n'eut à mépris ,  
 Y conduisant un de ses bons amis ,  
 C'est cocuage ; il fut de la partie :  
 Dieux familiers et sans cérémonie ,  
 Se trouvant bien dans toute hôtellerie :  
 Tout est pour eux bon gîte et bon logis ,  
 Sans regarder si c'est louvre ou cabane.  
 Un drôle donc caressoit madame Anne ;  
 Ils en étoient sur un point , sur un point...  
 C'est dire assez de ne le dire point ;  
 Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine  
 Du cabaret , justement , justement...  
 C'est dire encor ceci bien clairement.  
 On le maudit ; nos gens sont fort en peine.  
 Tout ce qu'on put fut de cacher l'amant :

On vous le serre, en hâte et promptement  
 Sous un cuvier dans une cour prochaine.  
 Tout en entrant l'époux dit : J'ai vendu  
 Notre cuvier. Combien ? dit madame Anne.  
 Quinze beaux francs. Va, tu n'es qu'un gros âne,  
 Repartit-elle ; et je t'ai d'un écu  
 Fait aujourd'hui profit par mon adresse,  
 L'ayant vendu six écus avant toi.  
 Le marchand voit s'il est de bon aloi,  
 Et par-dedans le tâte piece à piece,  
 Examinant si tout est comme il faut,  
 Si quelque endroit n'a point quelque défaut.  
 Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme ?  
 Monsieur s'en va chopiner, cependant  
 Qu'on se tourmente ici le corps et l'ame ;  
 Il faut agir sans cesse en l'attendant.  
 Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie :  
 J'en goûterai désormais, attends-t'y.  
 Voyez un peu : le galand a bon foie ;  
 Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari  
 Telle moitié ! Doucement, notre épouse,  
 Dit le bon-homme. Or sus, monsieur, sortez ;  
 Ça, que je racle un peu de tous côtés  
 Votre cuvier, et puis que je l'arrouse ;  
 Par ce moyen vous verrez s'il tient eau :  
 Je vous répons qu'il n'est moins bon que beau.  
 Le galand sort ; l'époux entre en sa place,  
 Racle par-tout, la chandelle à la main,  
 Deçà, delà, sans qu'il se doute brin  
 De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse :  
 Rien n'en put voir ; et, pendant qu'il repasse  
 Sur chaque endroit, affublé du cuveau,  
 Les dieux susdits lui viennent de nouveau  
 Rendre visite, imposant un ouvrage  
 A nos amants bien différent du sien.  
 Il regratta, gratta, frota si bien,

Que notre couple , ayant repris courage ,  
Reprit aussi le fil de l'entretien  
Qu'avoit troublé le galand personnage.  
Dire comment le tout se put passer ,  
Ami lecteur , tu dois m'en dispenser :  
Suffit que j'ai très bien prouvé ma these.  
Ce tour frippon du couple augmentoit l'aise ;  
Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.  
Soyez amant , vous serez inventif.

## LA CHOSE IMPOSSIBLE.

UN démon, plus noir que malin,  
 Fit un charme si souverain  
 Pour l'amant de certaine belle,  
 Qu'à la fin celui-ci posséda sa cruelle.  
 Le pact de notre amant et de l'esprit follet,  
 Ce fut que le premier jouiroit à souhait  
 De sa charmante inexorable.  
 Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable :  
 Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obéit au diable  
 Quand il a fait ce plaisir-là,  
 A tes commandements le diable obéira  
 Sur l'heure même; et puis, sur la même heure,  
 Ton serviteur lutin, sans plus longue demeure,  
 Ira te demander autre commandement,  
 Que tu lui feras promptement;  
 Toujours ainsi, sans nul retardement :  
 Sinon ni ton corps ni ton ame  
 N'appartiendront plus à ta dame;  
 Ils seront à Satan, et Satan en fera  
 Tout ce que bon lui semblera.  
 Le galand s'accorde à cela.  
 Commander étoit-ce un mystère?  
 Obéir est bien autre affaire.  
 Sur ce penser-là notre amant  
 S'en va trouver sa belle, en a contentement :  
 Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles :  
 Se trouve très heureux, hormis qu'incessamment  
 Le diable étoit à ses oreilles.  
 Alors l'amant lui commandoit  
 Tout ce qui lui venoit en tête;

De bâtir des palais, d'exciter la tempête :  
 En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit.

Mainte pistole se glissoit  
 Dans l'escarcelle de notre homme.  
 Il envoyoit le diable à Rome ;

Le diable revenoit tout chargé de pайдons.

• Aucuns voyages n'étoient longs,  
 Aucune chose mal-aisée.

L'amant, à force de rêver

Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,  
 Vit bientôt sa cervelle usée.

Il s'en plaignit à sa divinité,

Lui dit de bout en bout toute la vérité.

Quoi ! ce n'est que cela, lui repartit la dame :

Je vous aurai bientôt tiré

Une telle épine de l'ame.

Quand le diable viendra, vous lui présenterez

Ce que je tiens, et lui direz :

Défrise-moi ceci, fais tant par tes journées

Qu'il devienne tout plat. Lors elle lui donna

Je ne sais quoi qu'elle tira

Du verger de Cypris, labyrinthe des fées,

Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux,

Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie,

Illustre et noble confrerie,

Moins pleine d'hommes que de dieux.

L'amant dit au démon : C'est ligne circulaire

Et courbe que ceci ; je t'ordonne d'en faire

Ligne droite et sans nuls retours.

Va-t'en y travailler, et cours.

L'esprit s'en va, n'a point de cesse

Qu'il n'ait mis le fil sous la presse ;

Tâche de l'applatir à grands coups de marteau,

Fais séjourner au fond de l'eau,

Sans que la ligne fût d'un seul point étendue ;

De quelque tour qu'il se servit,

Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fit,  
C'étoit temps et peine perdue :  
Il ne put mettre à la raison  
La toison.

Elle se révoltoit contre le vent, la pluie,  
La neige, le brouillard : plus Satan y touchoit,  
Moins l'annelure se lâchoit.

Qu'est-ce ci ? disoit-il ; je ne vis de ma vie  
Chose de telle étoffe : il n'est point de lutin  
Qui n'y perdit tout son latin.  
Messire diable un beau matin

S'en va trouver son homme, et lui dit : Je te laisse.  
Apprends-moi seulement ce que c'est que cela :  
Je te le rends ; tiens, le voilà.  
Je suis *victus*, je le confesse.

Notre ami, monsieur le luiton,  
Dit l'homme, vous perdez un peu trop tôt courrage ;  
Celui-ci n'est pas seul, et plus d'un compagnon  
Vous auroit taillé de l'ouvrage.



## LE TABLEAU.

Os m'engage à conter d'une manière honnête  
 Le sujet d'un de ces tableaux  
 Sur lesquels on met des rideaux ;  
 Il me faut tirer de ma tête  
 Nombre de traits nouveaux , piquants , et délicats ,  
 Qui disent et ne disent pas ,  
 Et qui soient entendus sans notes  
 Des Agnès même les plus sottes.  
 Ce n'est pas coucher gros ; ces extrêmes Agnès  
 Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.  
 Toute matrone sage , à ce que dit Catulle ,  
 Regarde volontiers le gigantesque don  
 Fait au fruit de Vénus par la main de Junon :  
 A ce plaisant objet si quelqu'une recule ,  
 Cette quelqu'une dissimule.  
 Ce principe posé , pourquoi plus de scrupule ,  
 Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux ?  
 Puisqu'on le veut ainsi , je ferai de mon mieux :  
 Nuls traits à découvert n'auront ici de place ;  
 Tout y sera voilé , mais de gaze , et si bien  
 Que je crois qu'on n'en perdra rien.  
 Qui pense finement et s'exprime avec grace  
 Fait tout passer ; car tout passe :  
 Je l'ai cent fois éprouvé :  
 Quand le mot est bien trouvé ,  
 Le sexe , en sa faveur , à la chose pardonne :  
 Ce n'est plus elle alors , c'est elle encor pourtant :  
 Vous ne faites rougir personne ,  
 Et tout le monde vous entend.  
 J'ai besoin aujourd'hui de cet art important .

Pourquoi ? me dira-t-on , puisque sur ces merveilles  
Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons.

Je réponds à cela , Chastes sont ses oreilles ,  
Encor que les yeux soient frippons.

Je veux , quoi qu'il en soit , expliquer à des belles  
Cette chaise rompue , et ce rustre tombé.

Muses , venez m'aider : mais vous êtes pucelles ,  
Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B.

Muses , ne bougez donc ; seulement par bonté  
Dites au dieu des vers que dans mon entreprise

Il est bon qu'il me favorise ,  
Et de mes mots fasse le choix ,  
Ou je dirai quelque sottise

Qui me fera donner du busque sur les doigts.

C'est assez raisonner ; venous à la peinture :

Elle contient une aventure  
Arrivée au pays d'Amours.

Jadis la ville de Cythere

Avoit en l'un de ses faubourgs

Un monastere ;

Vénus en fit un séminaire :

Il étoit de nonnains , et je puis dire ainsi

Qu'il étoit de gatands aussi.

En ce lieu hantoient d'ordinaire

Gens de cour , gens de ville , et sacrificateurs ,

Et docteurs ,

Et bacheliers sur-tout. Un de ce dernier ordre

Passoit dans la maison pour être des amis.

Propre , toujours rasé , bien disant , et beau fils ,

Sur son chapeau luisant , sur son rabat bien mis ,

La médisance n'eût su mordre.

Ce qu'il avoit de plus charmant ,

C'est que deux des nonnains alternativement

En tiroient maint et maint service.

L'une n'avoit quitté les atours de novice

Que depuis quelques mois ; l'autre encor les portoit  
 La moins jeune à peine comptoit  
 Un an entier pardessus seize :  
 Age propre à soutenir these ,  
 These d'amour : le bachelier  
 Leur avoit rendu familier  
 Chaque point de cette science ,  
 Et le tout par expérience.  
 Une assignation pleine d'impatience  
 Fut un jour par les sœurs donnée à cet amant ;  
 Et, pour rendre complet le divertissement ,  
 Bacchus avec Cérès , de qui la compagnie  
     Met Vénus en train bien souvent ,  
 Devoient être ce coup de la cérémonie.  
 Propreté toucha seule aux apprêts du régal ;  
 Elle sut s'en tirer avec beaucoup de grace.  
 Tout passa par ses mains , et le vin , et la glace ,  
     Et les carafes de crystal ;  
 On s'y seroit miré. Flore à l'haleine d'ambre  
     Sema de fleurs toute la chambre :  
 Elle en fit un jardin. Sur le linge , ces fleurs  
 Formoient des lacs d'amour , et le chiffre des sœurs.  
     Leurs cloîtrieres excellences  
     Aimoient fort ces magnificences :  
 C'est un plaisir de nonne. Au reste , leur beauté  
 Aiguisoit l'appétit aussi de son côté.  
     Mille secretes circonstancés  
     De leurs corps polis et charmants  
     Augmentoient l'ardeur des amants.  
     Leur taille étoit presque semblable ;  
 Blancheur , délicatesse , embonpoint raisonnable ,  
 Fermeté ; tout charmoit , tout étoit fait au tour ;  
     En mille endroits nichoit l'Amour ,  
 Sous une guimpe , un voile , et sous un scapulaire ,  
 Sous ceci , sous cela que voit peu l'œil du jour ,  
 Si celui du galand ne l'appelle au mystere.

A ces sœurs l'enfant de Cythere  
 Mille fois le jour s'en venoit  
 Les bras ouverts, et les prenoit  
 L'une après l'autre pour sa mere.  
 Tel ce couple attendoit le bachelier trop lent;  
 Et de lui, tout en l'attendant,  
 Elles disoient du mal, puis du bien, puis les belles  
 Imputoient son retardement  
 A quelques amitiés nouvelles.  
 Qui peut le retenir? disoit l'une; est-ce amour?  
 Est-ce affaire? est-ce maladie?  
 Qu'il y revienne de sa vie,  
 Disoit l'autre; il aura son tour.  
 Tandis qu'elles cherchoient là-dessous du mystere,  
 Passe un Mazet portant à la dépositaire  
 Certain fardeau peu nécessaire:  
 Ce n'étoit qu'un prétexte; et, selon qu'on m'a dit,  
 Cette dépositaire, ayant grand appétit,  
 Faisoit sa portion des talents de ce rustre,  
 Tenu, dans tel repas, pour un traiteur illustre.  
 Ce coquin, lourd d'aillens, et de très court esprit,  
 A la cellule se méprit.  
 Il alla chez les attendantes  
 Frapper avec ses mains pesantes.  
 On ouvre; on est surpris; on le maudit d'abord,  
 Puis on voit que c'est un trésor.  
 Les nounains s'éclatent de rire.  
 Toutes deux commencent à dire,  
 Comme si toutes deux s'étoient donné le mot,  
 Servons-nous de ce maître sot;  
 Il vaut bien l'autre: que t'en semble?  
 La professe ajouta: C'est très bien avisé.  
 Qu'attendions-nous ici? Qu'il nous fût débité  
 De beaux discours? Non, non, ni rien qui leur res-  
 semble.  
 Ce pitand doit valoir, pour le point souhaité,

Bachelier et docteur ensemble.

Elle en jugeoit très bien : la taille du garçon ,  
 Sa simplicité, sa façon ,  
 Et le peu d'intérêt qu'en tout il sembloit prendre ,  
 Faisoient de lui beaucoup attendre.  
 C'étoit l'homme d'Esopé ; il ne songeoit à rien ;  
 Mais il buvoit et mangeoit bien ;  
 Et, si Xanthus l'eût laissé faire ,  
 Il auroit poussé loin l'affaire.  
 Ainsi, bientôt apprivoisé ,  
 Il se trouva tout disposé  
 Pour exécuter sans remise

Les ordres des nonnains, les servant à leur guise  
 Dans son office de Mazet ,

Dont il lui fut donné par les sœurs un brevet.

Ici la peinture commence :

Nous voilà parvenus au point.

Dieu des vers, ne me quitte point ;

J'ai recours à ton assistance.

Dis-moi pourquoi ce rustre assis ,  
 Sans peine de sa part, et très fort à son aise,  
 Laisse le soin de tout aux amoureux soucis

De sœur Claude et de sœur Thérèse.

N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise ?

Il me semble déjà que je vois Apollon

Qui me dit : Tout beau ; ces matieres

A fond ne s'examinent guercs.

J'entends ; et l'Amour est un étrange garçon ;

J'ai tort d'ériger un frippon

En maître de cérémonies.

Dès qu'il entre en nue maison ,

Regles et lois en sont bannies ;

Sa fantaisie est sa raison.

Le voilà qui rompt tout ; c'est assez sa coutume :

Ses jeux sont violents. A terre on vit bientôt

Le galand cathédral. Ou soit par le défaut

De la chaise un peu foible , ou soit que du pitaud  
 Le corps ne fût pas fait de plume ,  
 Ou soit que sœur Thérèse eût chargé d'action  
 Son discours véhément et plein d'émotion ,  
 On entendit craquer l'amoureuse tribune :  
 Le rustre tombe à terre en cette occasion.

Ce premier point eut par fortune  
 Malheureuse conclusion.

Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil profane.  
 Vous , gens de bien , voyez comme sœur Claude mit  
 Un tel incident à profit.

Thérèse en ce malheur perdit la tramontane :  
 Claude la débusqua , s'emparant du timon.

Thérèse , pire qu'un démon ,

Tâche à la retirer , et se remettre au trône ;  
 Mais celle-ci n'est pas personne  
 A céder un poste si doux.

Sœur Claude , prenez garde à vous ,  
 Thérèse en veut venir aux coups ;

Elle a le poing levé. Qu'elle ait. C'est bien répondre :  
 Quiconque est occupé comme vous ne sent rien.

Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre  
 Un petit mal dans un grand bien.

Malgré la colere marquée

Sur le front de la débusquée ,

Claude suit son chemin , le rustre aussi le sien :  
 Thérèse est mal contente , et gronde.

Les plaisirs de Vénus sont sources de débats ;  
 Leur fureur n'a point de seconde :

J'en prends à témoin les combats

Qu'on vit sur la terre et sur l'onde ,

Lorsque Pâris à Ménélas

Ota la merveille du monde.

Quoique Bellone ait part ici ,

J'y vois peu de corps de cuirasse :

Dame Vénus se couvre ainsi

Quand elle entre en champ clos avec le dieu de Thrace :

Cette armure a beaucoup de grace.

Belles, vous m'entendez ; je n'en dirai pas plus :

L'habit de guerre de Vénus

Est plein de choses admirables :

Les Cyclopes aux membres nus

Forgent peu de harnois qui lui soient comparables ;

Celui du preux Achille auroit été plus beau ,

Si Vulcan eût dessus gravé notre tableau.

Or ai-je des nonnains mis en vers l'aventure ,

Mais non avec des traits dignes de l'action :

Et comme celle-ci déchoit dans la peinture ,

La peinture déchoit dans ma description :

Les mots et les couleurs ne sont choses pareilles ,

Ni les yeux ne sont les oreilles.

J'ai laissé long-temps au filet

Sœur Thérèse la détronée.

Elle eut son tour ; notre Mazet

Partagea si bien sa journée

Que chacun fut content. L'histoire finit là :

Du festin pas un mot. Je veux croire, et pour cause ,

Que l'on but et que l'on mangea ;

Ce fut l'intermede et la pause.

Enfin tout alla bien , hormis qu'en bonne foi

L'heure du rendez-vous m'embarrasse. Et pourquoi ?

Si l'amant ne vint pas , sœur Claude et sœur Thérèse

Eurent à tout le moins de quoi se consoler :

S'il vint, on sut cacher le lourdaud et la chaise ;

L'amant trouva bientôt encore à qui parler :

## LE BÂT.

UN peintre étoit, qui, jaloux de sa femme,  
Allant aux champs lui peignit un baudet  
Sur le nombril, en guise de cachet.  
Un sien confrere, amoureux de la dame,  
La va trouver, et l'âne efface net,  
Dieu sait comment; puis un autre en remet  
Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.  
A celui-ci, par faute de mémoire,  
Il mit un bât; l'autre n'en avoit point.  
L'époux revient, veut s'éclaircir du point:  
Voyez, mon fils, dit la bonne commere;  
L'âne est témoin de ma fidélité.  
Diantre soit fait, dit l'époux en colere,  
Et du témoin, et de qui l'a bâti!



## LE FAISEUR D'OREILLES,

ET

## LE RACCOMMODEUR DE MOULES.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES,  
ET D'UN CONTE DE BOCCACE.

SIRE Guillaume, allant en marchandise,  
Laisa sa femme enceinte de six mois.  
Simple, jeunette, et d'assez bonne guise,  
Nommée Alix, du pays champenois.  
Compere André l'alloit voir quelquefois :  
A quel dessein ? Besoin n'est de le dire,  
Et Dieu le sait. C'étoit un maître sire ;  
Il ne tendoit guere en vain ses filets ;  
Ce n'étoit pas autrement sa coutume :  
Sage eût été l'oiseau qui de ses rets  
Se fût sauvé sans laisser quelque plume.  
Alix étoit fort neuve sur ce point,  
Le trop d'esprit ne l'incommodoit point,  
De ce défaut on n'accusoit la belle ;  
Elle ignoroit les malices d'amour ;  
La pauvre dame alloit tout devant elle,  
Et n'y savoit ni finesse ni tour.  
Son mari donc se trouvant en emplette,  
Elle au logis, en sa chambre seulette,  
André survient, qui, sans long compliment,  
La considere, et lui dit froidement :  
Je m'ébahis comme au bout du royaume  
S'en est allé le compere Guillaume

Sans achever l'enfant que vous portez ;  
 Car je vois bien qu'il lui manque une oreille ;  
 Votre couleur me le démontre assez ,  
 En ayant vu mainte épreuve pareille .  
 Bonté de Dieu ! reprit-elle aussitôt .  
 Que dites-vous ? quoi ! d'un enfant monaut  
 J'accoucherois ! n'y savez-vous remède ?  
 Si dà , fit-il , je vous puis donner aide  
 En ce besoin , et vous jurerai bien  
 Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire :  
 Le mal d'autrui ne me tourmente en rien ,  
 Fors excepté ce qui touche au compere ;  
 Quant à ce point , je m'y ferois mourir .  
 Or essayons , sans plus en discourir ,  
 Si je suis maître à forger des oreilles .  
 Souvenez-vous de les rendre pareilles ,  
 Reprit la femme . Allez , n'ayez souci ,  
 Répliqua-t-il ; je prends sur moi ceci .  
 Puis le galand montre ce qu'il sait faire .  
 Tant ne fut nice ( encor que nice fût )  
 Madame Alix que le jeu ne lui plût .  
 Philosopher ne faut pour cette affaire .  
 André vaquoit de grande affection  
 A son travail , faisant ore un tendon ,  
 Ore un repli , puis quelque cartilage ,  
 Et n'y plaignant l'étoffe et la facon .  
 Demain , dit-il , nous polirons l'onvrage ,  
 Puis le mettrons en sa perfection ,  
 Tant et si bien qu'en ayez bonne issue .  
 Je vous en suis , dit-elle , bien tenue :  
 Bon fait avoir ici-bas un ami .  
 Le lendemain , pareille heure venue ,  
 Compere André ne fut pas endormi .  
 Il s'en alla chez la pauvre innocente .  
 Je viens , dit-il , toute affaire cessante ,  
 Pour achever l'oreille que savez .

Et moi, dit-elle, allois par un message  
Vous avertir de hâter cet ouvrage :  
Montons en haut. Dès qu'ils furent montés  
On poursuivit la chose encommencée.  
Tant fut ouvré, qu'Alix dans la pensée  
Sur cette affaire un scrupule se mit ;  
Et l'innocente au bon apôtre dit :  
Si cet enfant avoit plusieurs oreilles ,  
Ce ne seroit à vous bien besogné.  
Rien , rien , dit-il ; à cela j'ai soigné :  
Jamais ne faux en rencontres pareilles.  
Sur le métier l'oreille étoit encor ,  
Quand le mari revient de son voyage ;  
Caresse Alix , qui , du premier abord ,  
Vous aviez fait , dit-elle , un bel ouvrage !  
Nous en tenions sans le compere André ,  
Et notre enfant d'une oreille eût manqué.  
Souffrir n'ai pu chose tant indécente ;  
Sire André donc , toute affaire cessante ,  
En a fait une : il ne faut oublier  
De l'aller voir , et l'en remercier ;  
De tels amis on a toujours affaire.  
Sire Guillaume , au discours qu'elle fit ,  
Ne comprenant comme il se pouvoit faire  
Que son épouse eût en si peu d'esprit ,  
Par plusieurs fois lui fit faire un récit  
De tout le cas ; puis , outré de colere ,  
Il prit une arme à côté de son lit ,  
Voulut tuer la pauvre Champenoise ,  
Qui prétendoit ne l'avoir mérité.  
Son innocence et sa naïveté  
En quelque sorte appaisèrent la noise.  
Hélas ! monsieur , dit la belle en pleurant ,  
En quoi vous puis-je avoir fait du dommage ?  
Je n'ai donné vos draps ni votre argent ,  
Le compte y est ; et , quant au demeurant ,

André me dit, quand il parlit l'enfant,  
 Qu'en trouveriez plus que pour votre usage :  
 Vous pouvez voir ; si je mens, tuez-moi ;  
 Je m'en rapporte à votre bonne foi.  
 L'époux, sortant quelque peu de colere,  
 Lui répondit : Or bien, n'en parlons plus ;  
 On vous l'a dit, vous avez cru bien faire ;  
 J'en suis d'accord : contester là-dessus  
 Ne produiroit que discours superflus.  
 Je n'ai qu'un mot : faites demain en sorte  
 Qu'en ce logis j'attrape le galant :  
 Ne parlez point de notre différent ;  
 Soyez secreta, ou bien vous êtes morte.  
 Il vous le faut avoir adroitement,  
 Me feindre absent, en un second voyage,  
 Et lui mander, par lettre ou par message,  
 Que vous avez à lui dire deux mots.  
 André viendra ; puis de quelque propos  
 L'amusera, sans toucher à l'oreille ;  
 Car elle est faite, il n'y manque plus rien.  
 Notre innocente exécuta très bien  
 L'ordre donné : ce ne fut pas merveille ;  
 La crainte donne aux bêtes de l'esprit.  
 André venu, l'époux guere ne tarde,  
 Monte, et fait bruit. Le compagnon regarde  
 Où se sauver : nul endroit il ne vit  
 Qu'une ruelle, en laquelle il se mit.  
 Le mari frappe : Alix ouvre la porte,  
 Et de la main fait signe incontinent  
 Qu'en la ruelle est caché le galant.  
 Sire Guillaume étoit armé de sorte  
 Que quatre Andrés n'auroient pu l'étonner.  
 Il sort pourtant, et va quérir main-forte,  
 Ne le voulant sans doute assassiner,  
 Mais quelque oreille au pauvre homme couper,  
 Peut-être pis, ce qu'on coupe en Turquie,

Pays cruel et plein de barbarie.  
C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas ;  
Puis l'emmena, sans qu'elle osât rien dire ;  
Ferma très bien la porte sur le sire.  
André se crut sorti d'un mauvais pas ,  
Et que l'époux ne savoit nulle chose.  
Sire Guillaume, en rêvant à son cas ,  
Change d'avis , en soi-même propose  
De se venger avecque moins de bruit ,  
Moins de scandale , et beaucoup plus de fruit :  
Alix, d't-il, allez quérir la femme  
De sire André ; contez-lui votre cas  
De bout en bout ; courez, n'y manquez pas.  
Pour l'amener, vous direz à la dame  
Que son mari court un péril très grand ;  
Que je vous ai parlé d'un châtement  
Qui la regarde, et qu'aux faiseurs d'oreilles  
On fait souffrir, en rencontres pareilles,  
Chose terrible, et dont le seul penser  
Vous fait dresser les cheveux à la tête ;  
Que son époux est tout près d'y passer ;  
Qu'on n'attend qu'elle afin d'être à la fête ;  
Que toutefois, comme elle n'en peut mais ,  
Elle pourra faire changer la peine.  
Amenez-la, courez ; je vous promets  
D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne.  
Madame Alix, bien joyeuse, s'en fut  
Chez sire André, dont la femme accourut  
En diligence et quasi hors d'haleine ;  
Puis monta seule, et, ne voyant André,  
Crut qu'il étoit quelque part enfermé.  
Comme la dame étoit en ces alarmes,  
Sire Guillaume, ayant quitté ses armes,  
La fait asseoir, et puis commence ainsi :  
L'ingratitude est mere de tout vice :  
André m'a fait un notable service ;

Par quoi, devant que vous sortiez d'ici,  
 Je lui rendrai, si je puis, la pareille.  
 En mon absence, il a fait une oreille  
 Au fruit d'Alix; je veux d'un si bon tour,  
 Me revancher; et je pense une chose:  
 Tous vos enfants ont le nez un peu court;  
 Le moule en est assurément la cause:  
 Or je les sais des mieux raccommo-der.  
 Mon avis donc est que, sans retarder,  
 Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire.  
 Disant ces mots, il vous prend la commere,  
 Et, près d'André, la jeta sur le lit,  
 Moitié raisin, moitié figue, en jouit.  
 La dame prit le tout en patience;  
 Bénit le ciel de ce que la vengeance  
 Tomboit sur elle, et non sur sire André,  
 Tant elle avoit pour lui de charité.  
 Sire Guillaume étoit de son côté  
 Si fort ému, tellement irrité,  
 Qu'à la pauvrete il ne fit nulle grace  
 Du talion, rendant à son époux  
 Feves pour pois, et pain blanc pour fouace.  
 Qu'on dit bien vrai que se venger est doux!  
 Très sage fut d'en user de la sorte;  
 Puisqu'il vouloit son honneur réparer,  
 Il ne pouvoit mieux que par cette porte  
 D'un tel affront, à mon sens, se tirer.  
 André vit tout, et n'osa murmurer;  
 Jugea des coups, mais ce fut sans rien dire,  
 Et loua Dieu que le mal n'étoit pire.  
 Pour une oreille il auroit composé:  
 Sortir à moins, c'étoit pour lui merveilles:  
 Je dis à moins; car mieux vaut, tout prisé,  
 Cornes gagner que perdre ses oreilles.

## LE FLEUVE SCAMANDRE.

**M**E voilà prêt à conter de plus belle ;  
 Amour le veut , et rit de mon serment :  
 Hommes et dieux , tout est sous sa tutèle ,  
 Tout obéit , tout cede à cet enfant.  
 J'ai désormais besoin , eu le chantant ,  
 De traits moins forts et déguisant la chose ;  
 Car , après tout , je ne veux être cause  
 D'aucun abus ; que plutôt mes écrits  
 Manquent de sel , et ne soient d'aucun prix.  
 Si , dans ces vers , j'introduis et je chante  
 Certain trompeur et certaine innocente ,  
 C'est dans la vue et dans l'intention  
 Qu'on se méfie en telle occasion.  
 J'ouvre l'esprit , et rends le sexe habile  
 A se garder de ces pièges divers.  
 Sotte ignorance en fait trébucher mille ,  
 Contre une seule à qui nuiroient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur estimé dans la Grece ,  
 Des beaux arts autrefois souveraine maîtresse ,  
 Banni de son pays , voulut voir le séjour  
 Où subsistoient encor les ruines de Troie ;  
 Cimon , son camarade , eut sa part de la joie.  
 Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg  
 Noble par ses malheurs : là , Priam et sa cour  
 N'étoient plus que des noms dont le temps fait sa proie.  
 Ilion , ton nom seul a des charmes pour moi ;  
 Lieu fécond en sujets propres à notre emploi ,  
 Ne verrai-je jamais rien de toi , ni la place  
 De ces murs élevés et détruits par des dieux ,

Ni ces champs où couroient la Fureur et l'Audace  
 Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace  
 Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?

Pour revenir au fait, et ne point trop m'étendre,  
 Cimon, le héros de ces vers,

Se promenoit près du Scamandre.

Une jeune ingénue en ce lieu se vint rendre,  
 Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts :  
 Son voile au gré des vents va flottant dans les airs ;  
 Sa parure est sans art ; elle a l'air de bergère,  
 Une beauté naïve, une taille légère.

Cimon en est surpris, et croit que sur ces bords  
 Vénus vient étaler ses plus rares trésors.

Un autre étoit auprès : l'innocente pucelle  
 Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.  
 Le chaud, la solide, et quelque dieu malin,  
 L'invitèrent d'abord à prendre un demi bain.

Notre banni se cache ; il contemple, il admire,  
 Il ne sait quels charmes élire ;

Il dévore des yeux et du cœur cent beautés.

Comme on étoit rempli de ces divinités

Que la fable a dans son empire,

Il songe à profiter de l'erreur de ces temps ;

Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ses vêtements,

Se couronne de joncs et d'herbe dégouttante,

Puis invoque Mercure et le dieu des amants.

Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente ?

La belle enfin découvre un pied dont la blancheur

Auroit fait honte à Galatée ;

Puis le plonge en l'onde argentée,

Et regarde ses lis non sans quelque pudeur.

Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée,

Cimon approche d'elle ; elle court se cacher

Dans le plus profond du rocher.

Je suis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde ;

Soyez-en la déesse, et régnez avec moi :



Peu de fleuves pourroient dans leur grotte profonde  
Partager avec vous un aussi digne emploi.

Mon crystal est très pur : mon cœur l'est davantage :

Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage :

Trop heureux si vos pas le daignent honorer ,

Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer !

Je rendrai toutes vos compagnes

Nymphes aussi, soit aux montagnes,

Soit aux eaux, soit aux bois ; car j'étends mon pouvoir

Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir.

L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire,

Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère,

Conclurent tout en peu de temps.

La superstition cause mille accidents.

On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.

Tout fier de ce succès, le banni dit adieu.

Revenez, dit-il, en ce lieu ;

Vous garderez que l'on ne sache

Un hymen qu'il faut que je cache :

Nous le déclarerons quand j'en aurai parlé

Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé.

La nouvelle déesse à ces mots se retire ;

Contente, Amour le sait. Un mois se passe et deux

Sans que pas un du bourg s'apperçût de leurs jeux.

O mortels ! est-il dit qu'à force d'être heureux

Vous ne le soyez plus ? Le banni, sans rien dire,

Ne va plus visiter cet antre si souvent.

Une noce enfin arrivant,

Tous, pour la voir passer, sous l'orme se vont rendre.

La belle apperçoit l'homme, et crie en ce moment :

Ah ! voilà le fleuve Scamandre !

On s'étonne, on la presse ; elle dit bonnement

Que son hymen se va conclure au firmament.

On en rit, car que faire ? Aucuns, à coups de pierre,

Poursuivirent le dieu, qui s'enfuit à grande erre ;

D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci

L'on feroit au Scamandre un très méchant parti.

En ce temps-là semblables crimes

S'excusoient aisément : tous temps , toutes maximes.

L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin

Pour quelques traits de raillerie :

Même un de ses amants l'en trouva plus jolie :

C'est un goût : il s'offrit à lui donner la main.

Les dieux ne gâtent rien : puis , quand ils seroient cause

Qu'une fille en valût un peu moins ; dotez-la ,

Vous trouverez qui la prendra :

L'argent répare toute chose.

## LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR,

OU

## LE STRATAGÈME.

**J**E ne connois rhéteur ni maître ès arts  
 Tel que l'Amour ; il excelle en bien dire :  
 Ses arguments, ce sont de doux regards,  
 De tendres pleurs, un gracieux sourire.  
 La guerre aussi s'exerce en son empire :  
 Tantôt il met aux champs ses étendards ;  
 Tantôt, couvrant sa marche et ses finesses,  
 Il prend des cœurs entourés de remparts.  
 Je le soutiens : posez deux forteresses ;  
 Qu'il en batte une, une autre le dieu Mars :  
 Que celui-ci fasse agir tout un monde,  
 Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien :  
 Devant son fort je veux qu'il se morfonde :  
 Amour tout nud fera rendre le sien ;  
 C'est l'inventeur des tours et stratagèmes.  
 J'en vais dire un de mes plus favoris :  
 J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes,  
 Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix.

La jeune Aminte à Géronte donnée  
 Méritoit mieux qu'un si triste hyménée ;  
 Elle avoit pris en cet homme un époux  
 Mal-gracieux, incommode, et jaloux.  
 Il étoit vieux ; elle, à peine en cet âge  
 Où, quand un cœur n'a point encore aimé,  
 D'un doux objet il est bientôt charmé.

Celui d'Aminte ayant sur son passage  
 Trouvé Cleon, beau, bien fait, jeune, et sage,  
 Il s'acquitta de ce premier tribut,  
 Trop bien peut-être, et mieux qu'il ne fallût:  
 Nou toutefois que la belle n'oppose  
 Devoir et tout à ce doux sentiment;  
 Mais lorsqu'Amour prend le fatal moment,  
 Devoir, et tout, et rien, c'est même chose.  
 Le but d'Aminte en cette passion  
 Etoit, sans plus, la consolation  
 D'un entretien sans crime, où la pauvre  
 Versât ses soins en une ame discrete.  
 Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend;  
 Mais l'appétit vient toujours en mangeant:  
 Le plus sûr est ne se point mettre à table.  
 Aminte croit rendre Cléon traitable:  
 Pauvre ignorante! elle songe au moyen  
 De l'engager à ce simple entretien,  
 De lui laisser entrevoir quelque estime,  
 Quelque amitié, quelque chose de plus,  
 Sans y mêler rien que de légitime:  
 Plutôt la mort empêchât tel abus!  
 Le point étoit d'entamer cette affaire.  
 Les lettres sont un étrange mystere;  
 Il en provient maint et maint accident;  
 Le meilleur est quelque sûr confident.  
 Où le trouver? Géronte est homme à craindre.  
 J'ai dit tantôt qu'Amour savoit atteindre  
 A ses desseins d'une ou d'autre façon;  
 Ceci me sert de preuve et de leçon.  
 Cléon avoit une vieille parente,  
 Sévere et prude, et qui s'attribuoit  
 Autorité sur lui de gouvernante.  
 Madame Alis (ainsi l'on l'appeloit)  
 Par un beau jour eut de la jeune Aminte  
 Ce compliment, ou plutôt cette plainte:

Je ne sais pas pourquoi votre parent,  
Qui m'est et fut toujours indifférent,  
Et le sera tout le temps de ma vie,  
A de m'aimer conçu la fantaisie.  
Sous ma fenêtre il passe incessamment ;  
Je ne saurois faire un pas seulement  
Que je ne l'aie aussitôt à mes trousses ;  
Lettres, billets pleins de paroles douces,  
Me sont donnés par une dont le nom  
Vous est connu : je le tais pour raison.  
Faites cesser, pour Dieu ! cette poursuite :  
Elle n'aura qu'une mauvaise suite ;  
Mon mari peut prendre feu là-dessus.  
Quant à Cléon, ses pas sont superflus :  
Dites-le-lui de ma part, je vous prie.  
Madame Alis la loue, et lui promet  
De voir Cléon, de lui parler si net  
Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.  
Cléon va voir Alis le lendemain :  
Elle lui parle, et le pauvre homme nie  
Avec serment qu'il eût un tel dessein.  
Madame Alis l'appelle enfant du diable :  
'Tout vilain cas, dit-elle, est reniable ;  
Ces serments vains et peu dignes de foi  
Mériteroient qu'on vous fit votre sance.  
Laissons cela : la chose est vraie ou fausse ;  
Mais fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi,  
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte  
Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte :  
Renoncez-y. Je le puis aisément,  
Reprit Cléon. Puis, au même moment,  
Il va chez lui songer à cette affaire :  
Rien ne lui peut débrouiller le mystère.  
Trois jours n'étoient passés entièrement  
Que revoici chez Alis notre belle :  
Vous n'avez pas, madame, lui dit-elle,

Encore vu, je pense, notre amant ;  
 De plus en plus sa poursuite s'augmente.  
 Madame Alis s'emporte, se tourmente :  
 Quel malheureux ! Puis, l'autre la quittant,  
 Elle le mande. Il vient tout à l'instant.  
 Dire en quels mots Alis fit sa harangue,  
 Il me faudroit une langue de fer ;  
 Et quand de fer j'aurois même la langue,  
 Je n'y pourrois parvenir : tout l'enfer  
 Fut employé dans cette réprimande.  
 Allez, Satan ; allez, vrai Lucifer,  
 Maudit de Dieu. La fureur fut si grande,  
 Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord,  
 Ne sut que dire : avouer qu'il eût tort,  
 C'étoit trahir par trop sa conscience.  
 Il s'en retourne, il rumine, il repense,  
 Il rêve tant, qu'enfin il dit en soi,  
 Si c'étoit là quelque ruse d'Aminte !  
 Je trouve, hélas ! mon devoir dans sa plainte..  
 Elle me dit, O Cléon, aime-moi,  
 Aime-moi donc, en disant que je l'aime.  
 Je l'aime aussi, tant pour son stratagème  
 Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi  
 Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte ;  
 Mais à présent je ne fais aucun doute ;  
 Aminte veut mon cœur assurément.  
 Ah ! si j'osois, dès ce même moment  
 Je l'irois voir ; et, plein de confiance,  
 Je lui dirois quelle est la violence,  
 Quel est le feu dont je me sens épris.  
 Pourquoi n'oser l'offense pour offense,  
 L'amour vaut mieux encor que le mépris.  
 Mais si l'époux m'attrapoit au logis !...  
 Laissons-la faire, et laissons-nous conduire.  
 Trois autres jours n'étoient passés encor,  
 Qu'Aminte va chez Alis pour instruire

Son cher Cléon du bonheur de son sort.  
 Il faut, dit-elle, enfin que je déserte ;  
 Votre parent a résolu ma perte ;  
 Il me prétend avoir par des présents ;  
 Moi, des présents ! c'est bien choisir sa femme.  
 Tenez, voilà rubis et diamants ;  
 Voilà bien pis ; c'est mon portrait, madame :  
 Assurément, de mémoire on l'a fait,  
 Car mon époux a tout seul mon portrait.  
 A mon lever, cette personne honnête  
 Que vous savez, et dont je tais le nom,  
 S'en est venue, et m'a laissé ce don.  
 Votre parent mérite qu'à la tête  
 On le lui jette, et . s'il étoit ici...  
 Je ne me sens presque pas de colere.  
 Oyez le reste : il m'a fait dire aussi  
 Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire  
 Mon mari couche à sa maison des champs ;  
 Qu'incontinent qu'il croira que mes gens  
 Seroit couchés et dans leur premier somme,  
 Il se rendra devers mon cabinet.  
 Qu'espere-t-il, pour qui me prend cet homme ?  
 Un rendez-vous ! est-il fol en effet ?  
 Sans que je crains de commettre Gêronte,  
 Je poserois tantôt un si bon guet,  
 Qu'il seroit pris ainsi qu'au trébuchet,  
 Ou s'enfuiroit avec sa courte honte.  
 Ces mots finis, madame Aminte sort.  
 Une heure après, Cléon vint, et d'abord  
 On lui jeta les bijoux et la boîte :  
 On l'auroit pris à la gorge au besoin.  
 Eh bien ! cela vous semble-t-il honnête ?  
 Mais ce n'est rien, vous allez bien plus loin.  
 Alis dit lors mot pour mot ce qu'Aminte  
 Venoit de dire en sa dernière plainte.  
 Cléon se tint pour dûment averti :

J'aimois , dit-il , il est vrai , cette belle ;  
 Mais puisqu'il faut ne rien espérer d'elle ,  
 Je me retire , et prendrai ce parti.  
 Vous ferez bien ; c'est celui qu'il faut prendre ,  
 Lui dit Alis. Il ne le prit pourtant.  
 Trop bien , minuit à grand'peine sonnant ,  
 Le compagnon sans faute se va rendre  
 Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué :  
 Le rendez-vous étoit bien expliqué ;  
 Ne doutez pas qu'il n'y fût sans escorte.  
 La jeune Aminte attendoit à la porte :  
 Un profond somme occupoit tous les yeux ;  
 Même ceux-là qui brillent dans les ciens  
 Etoient voilés par une épaisse nue.  
 Comme on avoit toute chose prévue ,  
 Il entré vite , et , sans autre discours ,  
 Ils vont... ils vont au cabinet d'amours.  
 Là , le galand dès l'abord se récrie ,  
 Comme la dame étoit jeune et jolie ,  
 Sur sa beauté ; la bonté vint après ;  
 Et celle-ci suivit l'autre de près.  
 Mais , dites-moi , de grace , je vous prie ,  
 Qui vous a fait aviser de ce tour ?  
 Car jamais tel ne se fit en amour :  
 Sur les plus fins je prétends qu'il excelle ;  
 Et vous devez vous-même l'avouer.  
 Elle rongit , et n'en fut que plus belle.  
 Sur son esprit , sur ses traits , sur son zèle ,  
 Il la loua. Ne fit-il que louer ?



## LE REMÈDE.

**S**i l'on se plaît à l'image du vrai,  
 Combien doit-on rechercher le vrai même !  
 J'en fais souvent dans mes contes l'essai,  
 Et vois toujours que sa force est extrême,  
 Et qu'il attire à soi tous les esprits.  
 Non qu'il ne faille en de pareils écrits  
 Peindre les noms ; le reste de l'affaire  
 Se peut conter sans en rien déguiser :  
 Mais, quant aux noms, il faut au moins les taire ;  
 Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience,  
 Gens pesant l'air, fine fleur de Normand,  
 Une pucelle eut naguere un amant  
 Frais, délicat, et beau par excellence,  
 Jeune sur-tout ; à peine son menton  
 S'étoit vêtu de son premier coton.  
 La fille étoit un parti d'importance ;  
 Charmes et dot, aucun point n'y manquoit ;  
 Tant et si bien que chacun s'appliquoit  
 A la gagner : tout le Mans y courroit.  
 Ce fut en vain ; car le cœur de la fille  
 Inclinoit trop pour notre jeuneveau :  
 Les seuls parents, par un esprit manceau,  
 La destinoient pour une autre famille.  
 Elle fit tant autour d'eux que l'amant,  
 Bon gré, mal gré, je ne sais pas comment,  
 Eut à la fin accès chez sa maîtresse.  
 Leur indulgence, ou plutôt son adresse,  
 Peut-être aussi son sang et sa noblesse,

Les fit changer : que sais-je quoi ? tout dnit  
 Aux gens heureux ; car aux autres tout nuit.  
 L'amant le fut : les parents de la belle  
 Surent priser son mérite et son zele.  
 C'étoit là tout. Eh ! que faut-il encor ?  
 Force comptant ; les biens du siecle d'or  
 Ne sont plus biens , ce n'est qu'une ombre vaine.  
 O temps heureux , je prévois qu'avec peine  
 Tu reviendras dans le pays du Maine !  
 Ton innocence eût secondé l'ardeur  
 De notre amant , et hâté cette affaire ;  
 Mais des parents l'ordinaire lenteur  
 Fit que la belle , ayant fait dans son cœur  
 Cet hyménée , acheva le mystere  
 Selon les us de l'isle de Cythere.  
 Nos vieux romans , en leur style plaisant ,  
 Nomment cela *paroles de présent*.  
 Nous y voyons pratiquer cet usage ,  
 Demi-amour , et demi-mariage ,  
 Table d'attente , avant-goût de l'hymen.  
 Amour n'y fit un trop long examen ;  
 Prêtre , et parent tout ensemble , et notaire ,  
 En peu de jours il consumma l'affaire :  
 L'esprit manceau n'eut point part à ce fait.  
 Voilà notre homme heureux et satisfait ,  
 Passant les nuits avec son épousee.  
 Dire comment , ce seroit chose aisée ;  
 Les doubles clefs , le bréchet à l'enclos ,  
 Les menus dous qu'on fit à la soubrette ,  
 Rendoient l'époux jouissant en repos  
 D'une faveur douce autant que secrete.  
 Avint pourtant que notre belle un soir  
 En se plaignant , dit à sa gouvernante ,  
 Qui du secret n'étoit participante :  
 Je me sens mal , n'y sauroit-on pourvoir ?  
 L'autre reprit : Il vous faut un remède ;

Demain matin nous en dirons deux mots.  
 Minuit venu, l'époux mal-à-propos,  
 Tout plein encor du feu qui le possède,  
 Vient de sa part chercher soulagement ;  
 Car chacun sent ici-bas son tourment.  
 On ne l'avoit averti de la chose.  
 Il n'étoit pas sur les bords du sommeil,  
 Qui suit souvent l'amoureux appareil,  
 Qu'incontinent, l'aurore aux doigts de rose  
 Ayant ouvert les portes d'orient,  
 La gouvernante ouvrit tout en riant,  
 Remede en main, les portes de la chambre :  
 Par grand bonheur il s'en rencontra deux ;  
 Car la saison approchoit de septembre,  
 Mois où le chaud et le froid sont douteux.  
 La fille alors ne fut pas assez fine ;  
 Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,  
 Et faire entrer l'amant au fond des draps,  
 Chose facile autant que naturelle.  
 L'émotion lui tourna la cervelle ;  
 Elle se cache elle-même, et tout bas  
 Dit en deux mots quel est son embarras.  
 L'amant fut sage ; il présenta pour elle  
 Ce que Brunel à Marphise montra.  
 La gouvernante, ayant mis ses lunettes,  
 Sur le galand son adresse éprouva ;  
 Du bain interne elle le régala,  
 Puis dit adieu, puis après s'en alla.  
 Dieu la conduise, et toutes celles-là  
 Qui vont nuisant aux amitiés secrètes !  
 Si tout ceci passoit pour des sornettes,  
 ( Comme il se peut, je n'en voudrois jurer, )  
 On chercheroit de quoi me censurer.  
 Les critiqueurs sont un peuple sévère :  
 Ils me diront, Votre belle en sortit  
 La fille sotte et n'ayant point d'esprit ;

Vous lui donnez un autre caractère ;  
Cela nous rend suspecte cette affaire ,  
Nous avons lieu d'en douter , auquel cas  
Votre prologue ici ne convient pas.  
Je répondrai....Mais que sert de répondre ?  
C'est un procès qui n'auroit point de fin :  
Par cent raisons j'aurois beau les confondre ;  
Cicéron même y perdrait son latin.  
Il me suffit de n'avoir en l'ouvtage  
Rien avancé qu'après des gens de foi :  
J'ai mes garants , que vent-on davantage ?  
Chacun ne peut en dire autant que moi.

---

 LES AVEUX INDISCRETS.

PARIS sans pair n'avoit en son enceinte  
 Rien dont les yeux semblassent si ravis  
 Que de la belle, aimable, et jeune Aminte,  
 Fille à pourvoir, et des meilleurs partis.  
 Sa mere encor la tenoit sous son aile ;  
 Son pere avoit du comptant et du bien ;  
 Faites état qu'il ne lui manquoit rien.  
 Le beau Damon s'étant piqué pour elle,  
 Elle reçut les offres de son cœur :  
 Il fit si bien l'esclave de la belle,  
 Qu'il en devint le maître et le vainqueur ;  
 Rien entendu sous le nom d'hymenée ;  
 Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.  
 L'an révolu, ce couple si charmant,  
 Toujours d'accord, de plus en plus s'aimant,  
 ( Vous essiez dit la première journée, )  
 Se promettoit la vigne de l'abbé ;  
 Lorsque Damon, sur ce propos tombé,  
 Dit à sa femme : Un point trouble mon ame ;  
 Je suis épris d'une si douce flamme,  
 Que je voudrois n'avoir aimé que vous,  
 Que mon cœur n'eût senti que vos coups,  
 Qu'il n'eût logé que votre seule image,  
 Digne, il est vrai, de son premier hommage.  
 J'ai cependant éprouvé d'autres feux :  
 J'en dis ma coulpe, et j'en suis tout honteux.  
 Il m'en souvient ; la nymphe étoit gentille,  
 Au fond d'un bois l'Amour seul avec nous ;  
 Il fit si bien, ( si mal, me direz-vous, )  
 Que de ce fait il me reste une fille. =

Voilà mon sort, dit Aminte à Damon :  
 J'étois un jour seulette à la maison ;  
 Il me vint voir certain fils de famille ,  
 Bien fait et beau , d'agréable façon :  
 J'en eus pitié ; mon naturel est bon ;  
 Et , pour conter tout de fil en aiguille ,  
 Il m'est resté de ce fait un garçon .  
 Elle eut à peine achevé la parole ,  
 Que du mari l'ame jalouse et folle  
 Au désespoir s'abandonne aussitôt :  
 Il sort plein d'ire , il descend tout d'un saut ,  
 Rencontre un bât , se le met , et puis crie :  
 Je suis bûté ! Chacun au bruit accourt ,  
 Les pere et mere et toute la mégnie ,  
 Jusqu'aux voisins . Il dit , pour faire court ,  
 Le beau sujet d'une telle folie .  
 Il ne faut pas que le lecteur oublie  
 Que les parents d'Aminte , bons bourgeois ,  
 Et qui n'avoient que cette fille unique ,  
 La nourrissoient , et tout son domestique ,  
 Et son éponx , sans que , hors cette fois ,  
 Rien eût troublé la paix de leur famille .  
 La mere donc s'en va trouver sa fille ;  
 Le pere suit , laisse sa femme entrer ,  
 Dans le dessein seulement d'écouter .  
 La porte étoit entr'ouverte ; il s'approche ;  
 Bref , il entend la noise et le reproche  
 Que fit sa femme à leur fille , en ces mots :  
 Vous avez tort : j'ai vu beaucoup de sots ,  
 Et plus encor de sottes . en ma vie :  
 Mais qu'on pût voir telle indiscretion ,  
 Qui l'auroit cru ? car enfin , je vous prie ,  
 Qui vous forçoit ? quelle obligation  
 De révéler une chose semblable ?  
 Plus d'une fille a forligné : le diable  
 Est bien subtil ; bien malins sont les gens :

Non pour cela que l'on soit excusable ;  
 Il nous faudroit toutes dans des couvents  
 Claquemurer jusqu'à notre hyménée.  
 Moi qui vous parle ai même destinée ,  
 J'en garde au cœur un sensible regret ;  
 J'eus trois enfans avant mon mariage.  
 A votre pere ai-je dit ce secret ?  
 En avons-nous fait plus mauvais ménage ?  
 Ce discours fut à peine proféré ,  
 Que l'écoutant s'encourt, et, tout outré ,  
 Trouve du bât la sangle, et se l'attache ,  
 Puis va criant par-tout : Je suis sanglé !  
 Chacun en rit, encor que chacun sache  
 Qu'il a de quoi faire rire à son tour.  
 Les deux maris vont dans maint carrefour  
 Criant, courant, chacun à sa maniere ,  
 Bâté le gendre, et sanglé le beau-pere.  
 On doutera de ce dernier point-ci ;  
 Mais il ne faut telle chose mécroire.  
 Et, par exemple, écoutez bien ceci :  
 Quand Roland sut les plaisirs et la gloirè  
 Que dans la grotte avoit eus son rival,  
 D'un coup de poing il tua son cheval.  
 Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête ,  
 Mettre de plus la selle sur son dos ;  
 Puis s'en aller, tout du haut de sa tête ,  
 Faire crier et redire aux échos ,  
 Je suis bâté, sanglé ! car il n'importe ,  
 Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte  
 Que ceci peut contenir vérité.  
 Ce n'est assez : ceia ne doit suffire ;  
 Il faut aussi montrer l'utilité  
 De ce récit ; je m'en vais vous la dire.  
 L'heureux Damon me semble un pauvre sire :  
 Sa confiance eut bientôt tout gâté.  
 Pour la sottise et la simplicité

De sa moitié, quant à moi, je l'admire.  
Se confesser à son propre mari,  
Quelle folie ! imprudence est un terme  
Foible à mon sens pour exprimer ceci.  
Mon discours donc en deux points se renferme.  
Le nœud d'hymen doit être respecté,  
Veut de la foi, veut de l'honnêteté :  
Si par malheur quelque atteinte un peu forte  
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,  
Comportez-vous de maniere et de sorte  
Que ce secret ne soit point éventé.  
Gardez de faire aux égards banqueroute.  
Mentir alors est digne de pardon.  
Je donne ici de beaux conseils, sans doute :  
Les ai-je pris pour moi-même ? hélas ! non.



## LE CONTRAT.

**L**E malheur des maris , les bons tours des Agnès ,  
Ont été de tout temps le sujet de la fable :

Ce fertile sujet ne tarira jamais ;  
C'est une source inépuisable.

A de pareils malheurs tous hommes sont sujets :  
Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire ;

Tel rit d'une ruse d'amour ,  
Qui doit devenir à son tour

Le risible sujet d'une semblable histoire.

D'un tel revers se laisser accabler  
Est à mon gré sottise toute pure.

Celui dont j'écris l'aventure

Trouva dans son malheur de quoi se consoler.

Certain riche bourgeois s'étant mis en ménage  
N'ent pas l'ennui d'attendre trop long-temps  
Les doux fruits du mariage ;

Sa femme lui donna bientôt deux beaux enfants ,  
Une fille d'abord , un garçon dans la suite.

Le fils devenu grand fut mis sous la conduite

D'un précepteur ; non pas de ces pédants  
Dont l'aspect est rude et sauvage :

Celui-ci, gentil personnage ,

Grand maître ès arts , sur-tout en l'art d'aimer ,

Du beau monde avoit quelque usage ,

Chantoit bien , et savoit danser ;

Et, s'il faut déclarer tout le secret mystère ,

Amour , dit-on , l'avoit fait précepteur.

Il ne s'étoit introduit près du frere

Que pour voir de plus près la sœur.

Il obtient tout ce qu'il desire  
 Sous ce trompeur déguisement :  
 Bon précepteur, fidele amant ,  
 Soit qu'il régente ou qu'il soupire ,  
 Il réussit également.

Déjà son jeune pupille  
 Explique Horace et Virgile ;  
 Et déjà la beauté qui fait tous ses desirs  
 Sait le langage des soupirs :  
 Notre maître en galanterie  
 Très bien lui fit pratiquer ses leçons :  
 Cette pratique aussitôt fut suivie  
 De maux de cœur, de pâmoisons ,  
 Non sans donner de terribles soupçons  
 Du sujet de la maladie :  
 Enfin tout se découvre ; et le pere irrité  
 Menace , tempête , crie.  
 Le docteur épouvanté  
 Se dérobe à sa furie.

La belle volontiers l'auroit pris pour époux ;  
 Pour femme volontiers il auroit pris la belle :  
 L'hymen étoit l'objet de leurs vœux les plus doux ,  
 Leur tendresse étoit mutuelle :  
 Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle ;  
 L'argent seul aujourd'hui forme les plus beaux nœuds :  
 Elle étoit riche , il étoit gueux ;  
 C'étoit beaucoup pour lui , c'étoit trop peu pour elle.  
 Quelle corruption ! ô siecle ! ô temps ! ô mœurs !  
 Conformité de biens , différence d'humeurs :  
 Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale ,  
 Méprisable intérêt , opprobre de nos jours ,  
 Tyran des plus tendres amours ?  
 Mais faisons treve à la morale ,  
 Et reprenons notre discours.  
 Le pere bien fâché , la fille bien marrie ;  
 Mais que faire ? Il faut bien réparer ce malheur

Et mettre à couvert son honneur :  
 Quel remède ? on la marie ,  
 Non au galand , j'en ai dit les raisons ;  
 Mais à certain quidam amoureux des testons  
 Plus que de fillette gentille ,  
 Riche suffisamment , et de bonne famille ,  
 Au surplus bon enfant ; sot , je ne le dis pas ,  
 Puisqu'il ignoroit tout le cas :  
 Mais quand il le sauroit , fait-il mauvaise emplette ?  
 On lui donne à-la-fois vingt mille bons ducats ,  
 Jenne épouse , et besogne faite .  
 Combien de geus , avec semblable dot ,  
 Ont pris , le sachant bien , la fille et le gros lot !  
 Et celui-ci crut prendre une pucelle :  
 Bien est-il vrai qu'elle en fit les façons :  
 Mais , quatre mois après , la savante donzelle  
 Montre le prix de ses leçons ;  
 Elle mit au monde une fille .  
 Quoi ! déjà pere de famille !  
 Dit l'époux étant bien surpris ;  
 Au bout de quatre mois ! c'est trop tôt , je suis pris ;  
 Quatre mois , ce n'est pas mon compte .  
 Sans tarder , au beau-pere il va conter sa honte ,  
 Prétend qu'on le sépare , et fait bien du fracas .  
 Le beau-pere sourit , et lui dit : Parlons bas ;  
 Quelqu'un pourroit bien nous entendre :  
 Comme vous jadis je fus gendre ,  
 Et me plaignis en pareil cas ;  
 Je parlai comme vous d'abandonner ma femme :  
 C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit .  
 Mon beau-pere défunt , Dieu veuille avoir son ame !  
 Il étoit honnête homme , et me remit l'esprit :  
 La pilule , à vrai dire , étoit assez amere ;  
 Mais il sut la dorer , et , pour me satisfaire ,  
 D'un bon contrat de quatre mille écus ,  
 Qu'autrefois pour semblable affaire

Il avoit eu de son beau-pere ,  
Il augmenta la dot : je ne m'en plaignis plus,  
Ce contrat doit passer de famille en famille :  
Je le gardois exprès ; ayez-en même soin :

Vous pourrez en avoir besoin

Si vous mariez votre fille.

A ce discours, le gendre, moins fâché,

Prend le contrat, et fait la révérence.

Dieu préserve de mal ceux qu'en telle occurrence

On console à meilleur marché !

## LES QUIPROQUO.

**D**A ME Fortune aime souvent à rire,  
Et, nous jouant un tour de son métier,  
Au lieu des biens où notre cœur aspire,  
D'un quiproquo se plaît à nous payer.  
Ce sont ses jeux : j'en parle à juste cause ;  
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.  
Cloris et moi nous nous aimions d'amour :  
Au bout d'un an la belle se dispose  
A me donner quelque soulagement,  
Foible et léger, à parler franchement ;  
C'étoit son but ; mais , quoi qu'on se propose ,  
L'occasion et le discret amant  
Sont à la fin les maîtres de la chose.  
Je vais un soir chez cet objet charmant :  
L'époux étoit aux champs heureusement ;  
Mais il revint, la nuit à peine close :  
Point de Cloris. Le dédommagement  
Fut que le sort en sa place suppose  
Une soubrette à mon commandement :  
Elle paya cette fois pour la dame.  
Disons un troc où réciproquement  
Pour la soubrette on employa la femme.  
De pareils traits tous les livres sont pleins :  
Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains  
Pour amener chose ainsi surprenante :  
Il est besoin d'en bien fonder le cas ,  
Sans rien forcer , et sans qu'on violente  
Un incident qui ne s'attendoit pas.  
L'avengle enfant joueur de passe-passe ,  
Et qui voit clair à tendre maint panneau ,

Fait de ces tours : celui-là du bercean  
 Leve la paille à l'égard du Boccace ;  
 Car quant à moi , ma main pleine d'audace  
 En mille endroits a peut-être gâté  
 Ce que la sienne a bien exécuté.  
 Or il est temps de finir ma préface ,  
 Et de prouver par quelque nouveau tour  
 Les quiproquo de l'fortune et d'Amour.  
 On ne peut mieux établir cette chose  
 Que par un fait à Marseille arrivé :  
 Tout en est vrai , rien n'en est contrové.  
 Là Clidamant , que par respect je n'ose  
 Sous son nom propre introduire en ces vers ,  
 Vivoit heureux , se pouvoit dire en femme  
 Mieux que pas un qui fût en l'univers.  
 L'honnêteté , la vertu de la dame ,  
 Sa gentillesse , et même sa beauté ,  
 Devoient tenir Clidamant arrêté.  
 Il ne le fut. Le diable est bien habile ,  
 Si c'est adresse et tour d'habileté  
 Que de nous tendre un piège aussi facile  
 Qu'est le desir d'un peu de nouveauté.  
 Près de la dame étoit une personne ,  
 Une suivante ainsi qu'elle mignonne ,  
 De même taille et de pareil maintien ,  
 Gente de corps ; il ne lui manquoit rien  
 De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures,  
 La dame avoit un peu plus d'agrément ;  
 Mais sous le masque on n'eût su bonnement  
 Laquelle élire entre ces créatures.  
 Le Marseillois , Provençal un peu chaud ,  
 Ne manque pas d'attaquer au plutôt  
 Madame Alix , c'étoit cette soubrette.  
 Madame Alix , encor qu'un peu coquette ,  
 Renvoya l'homme. Enfin il lui promet  
 Cent beaux écus bien comptés clair et net.

Payer ainsi des marques de tendresse  
En la suivante, étoit, vu le pays,  
Selon mon sens, un fort honnête prix.  
Sur ce pied-là qu'eût coûté la maîtresse ?  
Peut-être moins ; car le hasard y fait.  
Mais je me trompe ; et la dame étoit telle ,  
Que tout amant , et tant fût-il parfait ,  
Auroit perdu son latin auprès d'elle :  
Ni dons , ni soins , rien n'auroit réussi.  
Devrois-je y faire entrer les dons aussi ?  
Las ! ce n'est plus le siècle de nos peres :  
Amour vend tout , et nymphes , et bergeres ;  
Il met le taux à maint objet divin :  
C'étoit un dieu ; ce n'est qu'un échevin.  
O temps ! ô mœurs ! ô coutume perverse !  
Alix d'abord rejette un tel commerce ;  
Fait l'irritée ; et puis s'appaise enfin ,  
Change de ton ; dit que le lendemain ,  
Comme madame avoit dessein de prendre  
Certain remede , ils pourroient le matin  
Tout à loisir dans la cave se rendre.  
Ainsi fut dit , ainsi fut arrêté ;  
Et la soubrette , ayant le tout conté  
A sa maîtresse , aussitôt les femmes  
D'un quiproquo font le projet entre elles.  
Le pauvre époux n'y reconnoitroit rien ,  
Tant la suivante avoit l'air de la dame :  
Puis , supposé qu'il reconnût la femme ,  
Qu'en pouvoit-il arriver , que tout bien ?  
Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme.  
Le lendemain , par hasard , Clidamant ,  
Qui ne pouvoit se contenir de joie ,  
Trouve un ami , lui dit étourdiment  
Le bien qu'Amour à ses desirs envoie.  
Quelle faveur ! Non qu'il n'eût bien voulu  
Que le marché pour moins se fût conclu ;

Les cent écus lui faisoient quelque peine.  
 L'ami lui dit : Eh bien ! soyons chacun  
 Et du plaisir et des frais en commun.  
 L'époux n'ayant alors sa bourse pleine ,  
 Cinquante écus à sauver étoient bons ;  
 D'autre côté, communiquer la belle ,  
 Quelle apparence ? y consentiroit-elle ?  
 S'aller ainsi livrer à deux Gascons  
 Se taïroient-ils d'une telle fortune ?  
 Et devoit-on la leur rendre commune ?  
 L'ami leva cette difficulté ,  
 Représentant que dans l'obscurité  
 Alix seroit fort aisément trompée.  
 Une plus fine y seroit attrapée :  
 Il suffiroit que tous deux , tour-à-tour ,  
 Sans dire mot , ils entrassent en lice ,  
 Se remettant du surplus à l'Amour ,  
 Qui volontiers aideroit l'artifice.  
 Un tel silence en rien ne leur nuïroit ;  
 Madame Alix , sans manquer , le prendroit  
 Pour un effet de crainte et de prudence :  
 Les murs ayant des oreilles , dit-on ,  
 Le mieux étoit de se taire ; à quoi bon  
 D'un tel secret leur faire confidence ?  
 Les deux gauluds , ayant de la façon  
 Régulé la chose , et disposés à prendre  
 Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit ,  
 Chez le mari d'abord ils se vont rendre.  
 Là , dans le lit l'épouse encore étoit.  
 L'époux trouva près d'elle la soubrette ,  
 Sans nuls atours qu'une simple cornette ,  
 Bref , en état de ne lui point manquer.  
 L'heure arriva : les amis contesterent  
 Touchant le pas , et long-temps disputerent.  
 L'époux ne fit l'honneur de la maison ,  
 Tel compliment n'étant là de saison.



A trois beaux dès , pour le mieux , ils réglèrent  
Le précurseur , ainsi que de raison.  
Ce fut l'ami : l'un et l'autre s'enferme  
Dans cette cave , attendant de pied ferme  
Madame Alix , qui ne vient nullement.  
Trop bien la dame , en son lieu , s'en vint faire  
Tout doucement le signal nécessaire.  
On ouvre , on entre ; et sans retardement ,  
Sans lui donner le temps de reconnoître  
Ceci , cela , l'erreur , le changement ,  
La différence enfin qui pouvoit être  
Entre l'époux et son associé ,  
Avant qu'il pût aucun change paroître ,  
Au dieu d'Amour il fut sacrifié.  
L'heureux ami n'eut pas toute la joie  
Qu'il auroit eue en connoissant sa proie.  
La dame avoit un peu plus de beauté ,  
Outre qu'il faut compter la qualité.  
A peine fut cette scene achevée ,  
Que l'autre acteur , par sa prompte arrivée ,  
Jette la dame en quelque étonnement ;  
Car comme époux , comme Clidamant même ,  
Il ne montrait toujours si fréquemment  
De cette ardeur l'empirement extrême.  
On imputa cet excès de fureur  
A la soubrette ; et la dame en son cœur  
Se proposa d'en dire sa pensée.  
La fête étant de la sorte passée ,  
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.  
L'associé des frais et du plaisir  
S'encourt en hant en certain vestibule :  
Mais quand l'époux vit sa femme monter ,  
Et qu'elle eut vu l'ami se présenter ,  
On peut juger quel soupçon , quel scrupule ,  
Quelle surprise eurent les pauvres gens ;  
Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps

De composer leur mine et leur visage.  
L'époux vit bien qu'il falloit être sage ;  
Mais sa moitié pensa tout découvrir.  
J'en suis surpris ; femmes savent mentir ;  
La moins habile en connoît la science.  
Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience  
De n'avoir pas mieux gagné son argent ,  
Plaignant l'époux , et le dédomnuageant ,  
Et voulant bien mettre tout sur son compte :  
Tout cela n'est que pour rendre le conte  
Un peu meilleur. J'ai vu les gens mouvoir  
Deux questions : l'une , c'est à savoir  
Si l'époux fut du nombre des confreres ,  
A mon avis n'a point de fondement ,  
Puisque la dame et l'ami nullement  
Ne prétendoient vaquer à ces mysteres.  
L'autre point est touchant le talion ;  
Et l'on demande en cette occasion  
Si , pour user d'une juste vengeance ,  
Prétendre erreur et cause d'ignorance  
A cette dame auroit été permis.  
Bien que ce soit assez là mon avis ,  
La dame fut toujours inconsolable.  
Dieu gard' de mal celles qu'en cas semblable  
Il ne faudroit nullement consoler !  
J'en connois bien qui n'en feroient que rire :  
De celles-là je n'ose plus parler ,  
Et je ne vois rien des autres à dire.

## LA COUTURIERE (1).

PAR M. AUTREAU.

**C**ERTAINES sœur dans un couvent  
 Avoit certain amant en ville,  
 Qu'elle ne voyoit pas souvent ;  
 La chose, comme on sait, est assez difficile :  
 Tous deux eussent voulu qu'elle l'eût été moins ;  
 Tous deux à s'entrevoir apportoit tous leurs soins.  
 Notre sœur en trouva le secret la première :  
 Nonnettes en ceci manquent peu de talent.  
     Elle introduisit le galand  
     Sous le titre de couturiere,  
     Sous le titre et l'habit aussi.  
     Le tour ayant bien réussi,  
     Sans causer le moindre scrupule,  
 Nos amants eurent soin de fermer la cellule,  
 Et passerent le jour assez tranquillement  
     A coudre, mais Dieu sait comment.  
     La nuit vint ; c'étoit grand dommage  
     Quand on a le cœur à l'ouvrage.  
 Il fallut le quitter. Adieu, ma sœur, bon soir.  
     Couturiere, jusqu'au revoir.  
     Et ma sœur fut au réfectoire  
 Un peu tard : et c'est là le fâcheux de l'histoire :  
 L'abbesse l'aperçut, et lui dit en courroux :  
     Pourquoi donc venir la dernière ?

(1) Ce conte et les quatre suivans ne sont pas de La Fontaine ; mais comme ils ont été insérés dans les éditions précédentes ; nous ne les avons pas rejetés de celle-ci.

Madame, dit la sœur, j'avois la couturière.

Vos guimpes ont donc bien des trous,

Pour la tenir une journée entière ?

Quelle besogne avez-vous tant chez vous

Où jusqu'au soir elle soit nécessaire ?

Elle en avoit encor, dit-elle, pour veiller.

Au métier qu'elle a fait, on a beau travailler,

On y trouve toujours à faire.

## LE GASCON.

PAR LE MÊME AUTEUR.

**J**E soupçonne fort une histoire,  
 Quand le héros en est l'auteur ;  
 L'amour-propre et la vaine gloire  
 Rendent souvent l'homme vanteur :  
 On fait toujours si bien son compte  
 Qu'on tire de l'honneur de tout ce qu'on raconte.

A ce propos, un Gascon l'autre jour,  
 A table, au cabaret, avec un camarade,  
 De gasconnade en gasconnade,  
 Tomba sur ses exploits d'amour.  
 Dieu sait si là-dessus il en avoit à dire !  
 Une grosse servante, à quatre pas de là,  
 Prêtoit l'oreille à tout cela,  
 Et faisoit de son mieux pour s'empêcher de rire :  
 A l'entendre conter, il n'étoit dans Paris

De Cloris

Dont il ne connût la ruelle,  
 Dont il n'eût eu quelques faveurs.  
 Son air étoit le trébuchet des cœurs.  
 Il aimoit celle-là parcequ'elle étoit belle ;  
 Celle-ci payoit ses douceurs,  
 Il avoit chaque jour des garnitures d'elle.  
 De plus, s'il étoit fort heureux,  
 Il n'étoit pas moins vigoureux ;  
 Telle dame en étoit amplement assurée ;

A telle autre, en une soirée,  
Il avoit su donner jusqu'à dix fois l'assant.  
Ah ! pour le coup notre servante  
Ne put pas s'empêcher de s'écrier tout haut :  
Malepeste ! comme il se vante !  
Par ma foi, je voudrois avoir ce qu'il s'en faut.

## LA CRUCHE.

PAR LE MÊME AUTEUR.

UN de ces jours dame Germaine,  
Pour certain besoin qu'elle avoit,  
Envoya Jeanne à la fontaine.  
Elle y courut, cela pressoit ;  
Mais en courant, la pauvre créature  
Eut une fâcheuse aventure ;  
Un malheureux caillou, qu'elle n'aperçut pas,  
Vint se rencontrer sous ses pas.  
A ce caillou Jeanne trébuche,  
Tombe enfin, et casse sa cruche.  
Mieux eût valu cent fois s'être cassé le cou.  
Casser une cruche si belle !  
Que faire ? que deviendra-t-elle ?  
Pour en avoir une autre elle n'a pas un sou.  
Quel bruit va faire sa maîtresse,  
De sa nature très diablesse !  
Comment éviter son courroux ?  
Quel emportement ! que de coups !  
Oserai-je jamais me r'offrir à sa vue ?  
Non, non, dit-elle : enfin il faut que je me tue :  
Trons-nous. Par bonheur un voisin près de là  
Accourut, entendant cela ;  
Et, pour consoler l'affligée,  
Lui chercha les raisons les meilleures qu'il put.  
Mais pour bon orateur qu'il fût,  
Elle n'en fut point soulagée ;  
Et la belle, toujours s'arrachant les cheveux,  
Faisoit couler deux ruisseaux de ses yeux ;

Enfin vouloit mourir ; la chose étoit conclue.

Eh bien ! veux-tu que je te tue ?

Lui dit-il. Volontiers. Lui, sans autre façon ,

Vous la jette sur le gazon ,

Obéit à ce qu'elle ordonne ;

A la tuer des mieux apprête ses efforts ,

Leve sa cotte , et puis lui donne

D'un poignard à travers le corps.

On a grande raison de dire

Que pour les malheureux la mort a ses plaisirs.

Jeanne roule les yeux , se pâme , enfin expire ;

Mais , après les derniers soupirs ,

Elle remercia le sire.

Oh ! le brave homme que voilà !

Grand merci , Jean : je suis la plus humble des vôtres.

Les tuez-vous comme cela ?

Vraiment j'en casserai bien d'autres.



PROMETTRE EST UN,

ET

TENIR EST UN AUTRE.

PAR M. VERGIER.

**J**EAN, amoureux de la jeune Perrette,  
 Ayant en vain auprès d'elle employé  
 Soupirs, serments, doux jargon d'amourette,  
 Sans que jamais rien lui fût octroyé,  
 Pour la fléchir s'avisa de lui dire,  
 En lui montrant de ses mains les dix doigts,  
 Qu'il lui pourroit prouver autant de fois  
 Qu'en fait d'amour il étoit un grand sire.  
 De tels signaux parlent éloquemment,  
 Et pour toucher ont souvent plus de force  
 Que soins, soupirs, et que tendres serments.  
 Perrette aussi se prit à cette amorce.  
 Jà ses regards sont plus doux mille fois;  
 Plus de fierté, l'amour a pris la place;  
 Tout est changé, jusqu'au son de sa voix.  
 On souffre Jean, voire même on l'agace,  
 On lui sourit, on le pinçe par fois;  
 Et le galand, voyant l'heure venue,  
 L'heure aux amants tant seulement connue,  
 Ne perd point temps, prend quelques menus  
 droits,  
 Va plus avant, et si bien s'insinue,  
 Qu'il acquitta le premier de ses doigts;  
 Passe au second, au tiers, au quatrieme;  
 Prend haleine, et fournit le cinquieme.

Mais qui pourroit aller toujours de même ?  
Ce n'est moi ja, quoique d'âge à cela ;  
Ne Jean aussi, car il en resta là.  
Perrette donc en son compte trompée,  
Si toutefois c'est tromper que ceci,  
Car j'en connois mainte plus haut huppée  
Qui voudroit bien être trompée ainsi ;  
Perrette, dis-je, abusée en son compte,  
Et ne pouvant rien de plus obtenir,  
Se plaint à Jean, lui dit que c'est grand'honte  
D'avoir promis et de ne pas tenir.  
Mais à cela cettui trompeur apôtre,  
De son travail suffisamment content,  
Sans s'émouvoir répond, en la quittant,  
Promettre est un, et tenir est un autre.  
Avec le temps j'acquitterai les dix :  
En attendant, Perrette, adieu vous dis.

---

 LE ROSSIGNOL.

PAR M. LAMBLIN,

*conseiller au parlement de Dijon;*

OU

PAR M. DU TROUSSET DE VALINCOURT,

*de l'académie françoise.*

**P**OUR garder certaine toison  
 On a beau faire sentinelle;  
 C'est temps perdu, lorsqu'une belle  
 Y sent grande démangeaison :  
 Un adroit et charmant Jason,  
 Avec l'aide de la donzelle  
 Et de maître expert Cupidon,  
 Trompe facilement et taureaux et dragon.  
 La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles :  
 Les surveillants, les verroux et les grilles,  
 Sont une foible digue à leur tempérament.  
 A douze ans aujourd'hui point d'Agnès ; à cet âge  
 Fillette nuit et jour s'applique uniquement  
 A trouver les moyens d'endormir finement  
 Les Argus de son pucelage.  
 Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage,  
 Soupirs, souris flatteur, tout est mis en usage  
 Quand il s'agit d'attraper un amant.  
 Je n'en dirai point davantage,  
 Lecteur : regardez seulement

La finette Cataut jouer son personnage ,  
Et comment elle met le rossignol en cage ;  
Après je m'en rapporte à votre jugement.

Dans une ville d'Italie ,  
Dont je n'ai jamais su le nom ,  
Fut une fille assez jolie ;

Son pere étoit messire Varambon :

Boccace ne dit point comme on nommoit sa mere ;  
Aussi cela n'est pas fort utile à savoir :

La fille s'appeloit Catherine , et pour plaire  
Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir ,  
Age de quatorze ans , teint de lis et de roses ,  
Beaux yeux , belle gorge , et beaux bras ;

Grands préjugés pour les secrets appas.

Le lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses

Fillette manque rarement

D'un amant :

Aussi n'en manqua la pucelle.

Richard la vit , l'aima , fit tant en peu de jours ,

Par ses regards , par ses discours ,

Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle

La même ardeur qu'il ressentoit pour elle.

L'un de l'autre déjà faisoit tous les plaisirs ;

Déjà mêmes langueurs , déjà mêmes desirs :

Desirs de quoi ? besoin n'ai de le dire ,

On le peut deviner sans trop d'habileté ;

Quand un cœur amoureux à cet âge soupire ,

On sait assez ce qu'il desire.

Un point de nos amants retardoit le bonheur :

La mere aimoit sa fille avecque tant d'ardeur

Qu'elle n'auroit su vivre un seul moment sans elle ;

Le jour elle l'avoit pendue à son côté ;

Et , la nuit , la faisoit coucher dans sa ruelle.

Un peu moins de tendresse et plus de liberté

Eût mieux accommodé la belle.

Cet excès d'amour maternelle  
 Est bon pour les petits enfans ;  
 Mais fillette de quatorze ans  
 Bientôt s'en lasse et s'en ennuie.  
 Catherine un jour de sa vie  
 Ne pouvoit disposer d'un seul petit moment  
 Pour entretenir son amant ;  
 C'étoit pour tous les deux une peine infinie.  
 Il en étoit réduit à la suivre en tous lieux ;  
 Ne pouvant bien souvent lui parler que des yeux ,  
 Langage , à mon sens ennuyeux  
 Sitôt qu'on n'en est plus sur la cérémonie.  
 Quelquefois par hasard il lui serroit la main ,  
 Quand il la trouvoit en chemin ;  
 Quelquefois un baiser pris à la dérobée ;  
 Et puis c'est tout. Mais qu'est-ce que cela ?  
 C'est proprement manger son pain à la fumée.  
 Nos gens étoient trop fins pour en demeurer là.  
 Or voici comme il en alla.  
 Un jour , par un bonheur extrême ,  
 Ils se trouverent seuls , sans pere , sans jaloux :  
 Que vous sert , dit Richard , hélas ! que je vous aime ?  
 Que me sert d'être aimé de vous ?  
 Loin de rendre mon sort plus doux ,  
 Cela ne fait qu'augmenter mon martyre ;  
 Je vous vois sans vous voir ; je n'ose vous parler ;  
 Si je me plains , si je soupire ,  
 Il me faut tout dissimuler.  
 Ne sauroit-on jamais vous voir sans votre mere ?  
 Ne sauriez-vous enfin trouver quelque moyen ?  
 Hélas ! vous le pourriez , si vous le vouliez bien :  
 Mais vous ne m'aimez pas. Si j'étois moins sincere ,  
 Je vous répondrois autrement ,  
 Dit Catherine à son amant :  
 Mais le temps nous est cher ; voyons ce qu'il faut faire.  
 Il faudroit donc , reprit Richard ,

Si vous avez dessein de me sauver la vie,  
 Vous faire mettre un lit dans une chambre à part,  
 Par exemple, en la galerie;  
 On vous y pourroit aller voir  
 Sur le soir,

Alors que chacun se retire :

Autrement on ne peut vous parler qu'à demi;  
 Et j'ai cent choses à vous dire,  
 Que je ne puis vous dire ici.  
 Ce mot fit la belle sourire;

Elle se douta bien de ce qu'on lui diroit:  
 Elle promit pourtant au sire  
 De faire ce qu'elle pourroit.  
 La chose n'étoit pas facile:  
 Mais l'amour donne de l'esprit,  
 Et sait rendre une Agnès habile.  
 Voici comment elle s'y prit.

Elle ne dort point durant toute la nuit,  
 Ne fit que se tourner, et mena tant de bruit,  
 Que ni son pere ni sa mere  
 Ne purent fermer la paupiere  
 Un seul moment.

Ce n'étoit pas grande merveille;  
 Fille qui pense à son amant

Absent,

Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,  
 Et ne dort que fort rarement.

Dès le matin Cataut se plaignit à sa mere  
 Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il faisoit:  
 On ne sauroit dormir; maman, s'il vous plaisoit  
 Me faire tendre un lit dans notre galerie  
 Qui regarde sur le jardin:

Il y fait frais; et puis, soir et matin,

D'un rossignol qui vient chanter sous ce feuillage  
 J'entendrois le ramage.

J'en dormirois bien mieux. La mere y consentit,

Va trouver son homme , et lui dit :  
 Cataut voudroit changer de lit ,  
 Afin d'être au frais , et d'entendre  
 Le rossignol. Oh ! qu'est-ce ci ?

Dit le bon-homme , et quelle fantaisie ?  
 Allez , vous êtes folle , et votre fille aussi ;  
 Avec son rossignol : qu'elle se tienne ici ;

Il fera cette nuit-ci  
 Plus frais que la nuit passée :  
 Puis elle n'est pas , je croi ,  
 Plus délicate que moi ;

J'y couche bien. Cataut se tint fort offensée

De ce refus ; et la seconde nuit  
 Fit cinquante fois plus de bruit  
 Qu'elle n'avoit fait la première ;  
 Pleura , gémit , se dépita ,  
 Et dans son lit se tourmenta  
 D'une si terrible manière ,  
 Que la mere s'en affligea ,

Et dit à son mari : Vous êtes bien maussade ,  
 Et n'aimez guere votre enfant ;  
 Vous vous jouez assurément  
 A la faire tomber malade :

Je la trouve déjà tout je ne sais comment.

Demandez-moi quelle bizarrerie  
 De ne pas la coucher dans cette galerie ?

Elle est tout aussi près de nous.  
 A la bonne heure , dit l'époux ;

Je ne saurois tenir contre femme qui crie :

Vous me feriez devenir fou !  
 Passez-en votre fantaisie ,  
 Et qu'elle entende tout son soul  
 Le rossignol et la fauvette.

Sans délai la chose fut faite ;

Catherine à son pere obéit promptement ,  
 Se fit dresser un lit , fit signe à son amant

Pour le soir. Qui voudra savoir présentement  
 Combien dura pour eux cette journée,  
 Chaque moment une heure, et chaque heure une année,  
 C'est tout au moins. Mais enfin la nuit vint;  
 Et Richard fit si bien, qu'à l'aide d'une échelle  
 Qu'un frippon de valet lui tint  
 Il parvint au lit de la belle.  
 De dire ce qui s'y passa,  
 Combien de fois on s'embrassa,  
**En** combien de façons l'amant et la maîtresse  
 Se témoignèrent leur tendresse,  
 Ce seroit temps perdu : les plus doctes discours  
 Ne sauroient jamais faire entendre  
 Le plaisir des tendres amours;  
 Il faut l'avoir goûté pour le pouvoir comprendre.  
**Enfin** le rossignol chanta toute la nuit;  
 Et quoiqu'il ne fit pas grand bruit,  
 Catherine en fut fort contente.

Celui qui chante aux bois son amoureux souci  
 Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci.  
 Mais le malheur voulut que l'amant et l'amante,  
 Trop foibles de moitié pour leurs ardents desirs,  
 Accablés du grand chaud, d'amour et de plaisirs,  
 S'endormirent tous deux sur le point que l'aurore  
 Commençoit à s'apercevoir.

Le pere, en se levant, fut curieux de voir  
 Si sa fille dormoit encore.

Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit

Le chant du rossignol, le changement de lit.

Il entre dans la galerie ;

Et, s'étant approché sans bruit,

Il trouve sa fille endormie.

A cause du grand chaud, nos deux amants dormants  
 Etoient sans draps ni couverture,  
 En état de pure nature,

Justement comme on peint nos deux premiers parents;



Excepté qu'au lieu de la pomme,  
 Catherine avoit en sa main  
 Ce qui servit au premier homme  
 A conserver le genre humain ;

Ce que vous n'oseriez prononcer sans scrupule,  
 Belles, qui vous piquez de sentiments si fiers,  
 Et dont vous vous servez pourtant très volontiers,  
 Si l'on en croit le bon Catulle.

Le bon-homme à ses yeux à peine ajoute foi ;  
 Mais, enfin renfermant son chagrin dans son ame,  
 Il rentre dans sa chambre, ilveille sa femme :  
 Levez-vous, lui dit-il, et venez avec moi :

Je ne m'étonne plus pourquoi  
 Cataut vous témoignoit si grand desir d'entendre  
 Le rossignol : vraiment ce n'étoit pas en vain ;

Elle avoit dessein de le prendre,  
 Et l'a si bien guetté qu'elle l'a dans sa main.

La mere se leva, pleurant presque de joie :  
 Un rossignol ! vraiment il faut que je le voie.

Est-il grand ? chante-t-il ? fera-t-il des petits ?  
 Hélas ! la pauvre enfant ! comment l'a-t-elle pris ?

Vous allez voir, reprit le père :

Mais sur-tout songez à vous taire ;

Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu ;

Vous gâteriez tout le mystere.

Qui fut surpris ? ce fut la mere,

Aussitôt qu'elle eut apperçu

Le rossignol que tenoit Catherine.

Elle voulut crier, et l'appeler mâtime,

Chienne, effrontée, enfin tout ce qu'il vous plaira,

Peut-être pis ; l'époux l'en empêcha.

Ce n'est pas de vos cris que nous avons affaire :

Le mal est fait, dit-il ; quand on s'emportera,

Ni plus ni moins il n'en sera.

Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.

Qu'on m'aille quérir un notaire,

Le curé, le commissaire ;  
 Avec leur bon secours tout s'accommodera.  
 Pendant tout ce discours notre amant s'éveilla ;  
 Et voyant le soleil, Hélas ! dit-il , ma chere ,  
 Le jour nous a surpris ; je ne sais comment faire  
     Pour m'en aller. Tout ira bien ,  
     Lui répondit alors le pere :  
 Or ça , sire Richard , il ne sert plus de rien  
 De me plaindre de vous , de me mettre en colere :  
 Vous m'avez fait outrage : il n'est qu'un seul moyen  
     Pour m'appaiser , et pour me satisfaire ;  
     C'est qu'il faut ici devant nous  
 Epouser Catherine : elle est bien demoiselle :  
 Si Dieu ne l'a pas faite aussi riche que vous ,  
 Pour le moins elle est jeune , et vous la trouvez belle.  
 Il le faut sur-le-champ , sans delai ni refus ,  
     Sinon dites votre *In manus*.  
 S'exposer à souffrir une mort très cruelle ,  
 Et cela seulement pour avoir refusé  
 De recevoir pour femme une fille qu'on aime ,  
 Ce seroit à mon sens être mal-avisé.  
     Aussi , dans ce péril extrême ,  
 Richard fut habile homme , et ne balançoit pas  
     Entre la fille et le trépas.  
     Sa maitresse avoit des appas ;  
 Il venoit de goûter , la nuit , entre ses bras  
     Les plus doux plaisirs de la vie ;  
     Ce n'est pas pour avoir envie  
     D'en partir ainsi brusquement.  
     Or cependant que notre amant  
 Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire ,  
 Cataut , se réveillant à la voix de son pere ,  
 Lâcha le rossignol dessus sa bonne foi ,  
 Et , du mieux qu'elle put , tirant les draps sur soi ,  
     Cacha les trois quarts de ses charmes.  
 Le notaire arrivé mit fin à leurs alarmes ;

On écrivit, et l'on signa.

Ainsi se fit le mariage ;

Et puis jusqu'à midi chacun les laissa là.

Le pere en les quittant leur dit : Prenez courage ,

Enfants ; le rossignol est maintenant en cage ,

Il peut chanter tant qu'il voudra.

## EPITAPHE

DE

LA FONTAINE,

FAITE PAR LUI-MÊME.

JEAN s'en alla comme il étoit venu,  
Mangeant son fonds après son revenu,  
Croyant le bien chose peu nécessaire.  
Quant à son temps, bien sut le dispenser;  
Deux parts en fit, dont il souloit passer  
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.



---

# TABLE

## DES CONTES

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

<b>L</b> es Oies de frere Philippe. Nouvelle tirée de Boccace.	Page 11
Richard Minutolo. Nouvelle tirée de Boccace.	16
Les Cordeliers de Catalogne. Nouvelle tirée des cent Nouvelles nouvelles.	23
Le Berceau. Nouvelle tirée de Boccace.	31
L'Oraison de saint Julien. Nouvelle tirée de Boccace.	37
Le Villageois qui cherche son veau. Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.	48
L'Anneau d'Hans Carvel. Conte tiré de Rabelais.	49
L'Hermitte. Nouvelle tirée de Boccace.	51
Mazet de Lamporechio. Nouvelle tirée de Boccace.	57
La Mandragore. Nouvelle tirée de Machiavel.	63
Les Rémois.	73
La Courtisane amoureuse.	79
Nicaise.	88
Comment l'esprit vient aux filles.	96
L'Abbesse malade.	100
Les Troqueurs.	103
Le Cas de Conscience.	108

	Page
Le Diable de Papefiguiere.	113
Féronde, ou le Purgatoire.	119
Le Psautier.	126
Le Roi Candaule, et le Maître en droit.	131
Le Diable en enfer.	141
La Jument du compere Pierre.	147
Les Lunettes.	153
Le Cuvier.	159
La Chose impossible.	162
Le Tableau.	165
Le Bât.	172
Le Faiseur d'oreilles, et le Raccommodeur de moules. Conte tiré des cent Nouvelles nou- velles, et d'un Conte de Boccace.	173
Le Fleuve Scamandre.	179
La Confidente sans le savoir, ou le Stratagème.	183
Le Remede.	189
Les Aveux indiscrets.	193
Le Contrat.	197
Les Quiproquo.	201
La Couturiere.	207
Le Gascon.	209
La Cruche.	211
Promettre est un, et tenir est un autre.	213
Le Rossignol.	215
Epitaphe de La Fontaine.	224

F I N.











